(90) 315

2672

L'ILE MYSTÉRIEUSE

LES

NAUFRAGÉS DE L'AIR

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

VOLUMES IN-18 : 3 FR.

AVENTURES DU CAPITAINE HATTERAS :
— Les Anglais au pôle Nord, 15e éd. ..... 1 vol.
— Le Désert de glace, 14e éd. ..... 1 vol.

LES ENFANTS DU CAPITAINE GRANT :
— L'Amérique du Sud, 11e éd. ..... 1 vol.
— L'Australie, 10e éd. ..... 1 vol.
— L'océan Pacifique, 10e éd. ..... 1 vol.

Aventures de 3 Russes et de 3 Anglais, 10e éd. ..... 1 vol.
De la Terre à la Lune, 14e éd. ..... 1 vol.
Autour de la Lune, 12e éd. ..... 1 vol.
Cinq Semaines en ballon, 26e éd. ..... 1 vol.
Histoire des grands voyages et des grands voyageurs, 6e éd. 1 vol.
Le Tour du monde en 80 jours, 22e édition ..... 1 vol.
Vingt mille lieues sous les mers, 13e éd. ..... 2 vol.
Voyage au centre de la Terre, 16e éd. ..... 1 vol.
Une Ville flottante, 10e édit. ..... 1 vol.
Le Pays des fourrures, 10e édition ..... 2 vol.
Le docteur Ox, 9e édition ..... 1 vol.
L'Ile mystérieuse, 1re partie. Les Naufragés de l'air, 6e éd. 1 vol.
Un Neveu d'Amérique, comédie. Prix ..... 1 fr. 50

VOLUMES IN-8° ILLUSTRÉS.

Aventures du capitaine Hatteras. Prix : broché ..... 7 »
Cinq Semaines en ballon ..... 4 »
Voyage au centre de la Terre 3 50
Ces deux ouvrages réunis en un seul volume ..... 7 »
De la Terre à la Lune ..... 3 »
Autour de la Lune ..... 4 »
Ces deux ouvrages réunis en un seul volume ..... 7 »
Une Ville flottante, suivie des Forceurs de blocus 3 25
Aventures de 3 Russes et de 3 Anglais 3 75
Ces deux ouvrages réunis en un seul volume ..... 7 »
Vingt mille lieues sous les mers ..... 7 »
Le Pays des fourrures ..... 7 »
Le Tour du monde en 80 jours ..... 4 »
Le docteur Ox 3 50
Les deux ouvrages réunis en nn seul volume ..... 7 »
Les Enfants du capitaine Grant ..... 9 »
Géographie illustrée de la France, par Jules Verne et Théophile Lavallée ..... 10 »

EN PRÉPARATION :

L'Ile mystérieuse, 2e et 3e parties, in-18.
L'Ile mystérieuse in-8°.

LF
V5311

L'ILE MYSTÉRIEUSE

[V.1]

LES

NAUFRAGÉS DE L'AIR

PAR

JULES VERNE

Auteur des *Voyages extraordinaires*
Couronnés par l'Académie française.

NEUVIÈME ÉDITION

BIBLIOTHÈQUE
D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION
J. HETZEL ET Cie, 18, RUE JACOB
PARIS

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.

439985
9.11.45

PARIS. — Imp. GAUTHIER-VILLARS, 55, quai des Grands-Augustins.

L'ILE MYSTÉRIEUSE

PREMIÈRE PARTIE

LES NAUFRAGÉS DE L'AIR

CHAPITRE I

L'ouragan de 1865. — Cris dans les airs. — Un ballon emporté dans une trombe. — L'enveloppe déchirée. — Rien que la mer en vue. — Cinq passagers. — Ce qui se passe dans la nacelle. — Une côte à l'horizon. — Le dénouement du drame.

« Remontons-nous?

— Non ! Au contraire ! Nous descendons !

— Pis que cela, monsieur Cyrus ! Nous tombons !

— Pour Dieu ! Jetez du lest !

— Voilà le dernier sac vidé !

— Le ballon se relève-t-il ?

— Non !

— J'entends comme un clapotement de vagues !

— La mer est sous la nacelle !

— Elle ne doit pas être à cinq cents pieds de nous ! »

Alors une voix puissante déchira l'air, et ces mots retentirent :

« Dehors tout ce qui pèse !... tout! et à la grâce de Dieu! »

Telles sont les paroles qui éclataient en l'air, au-dessus de ce vaste désert d'eau du Pacifique, vers quatre heures du soir, dans la journée du 23 mars 1865.

Personne n'a sans doute oublié le terrible coup de vent de nord-est qui se déchaîna au milieu de l'équinoxe de cette année, et pendant lequel le baromètre tomba à sept cent dix millimètres. Ce fut un ouragan, sans intermittence, qui dura du 18 au 26 mars. Les ravages qu'il produisit furent immenses en Amérique, en Europe, en Asie, sur une zone large de dix-huit cents milles, qui se dessinait obliquement à l'équateur, depuis le trente-cinquième parallèle nord jusqu'au quarantième parallèle sud! Villes renversées, forêts déracinées, rivages dévastés par des montagnes d'eau qui se précipitaient comme des mascarets, navires jetés à la côte, que les relevés du *Bureau-Veritas* chiffrèrent par centaines, territoires entiers nivelés par des trombes qui broyaient tout sur leur passage, plusieurs milliers de personnes écrasées sur terre ou englouties en mer : tels furent les témoignages de sa fureur, qui furent laissés après lui par ce formidable ouragan. Il dépassait en désastres ceux qui ravagèrent si épouvantablement la Havane et la Guadeloupe, l'un le 25 octobre 1810, l'autre le 26 juillet 1825.

Or, au moment même où tant de catastrophes s'accomplissaient sur terre et sur mer, un drame,

non moins saisissant, se jouait dans les airs bouleversés.

En effet, un ballon, porté comme une boule au sommet d'une trombe, et pris dans le mouvement giratoire de la colonne d'air, parcourait l'espace avec une vitesse de quatre-vingt-dix milles (1) à l'heure, en tournant sur lui-même, comme s'il eût été saisi par quelque maelström aérien.

Au-dessous de l'appendice inférieur de ce ballon oscillait une nacelle, qui contenait cinq passagers, à peine visibles au milieu de ces épaisses vapeurs, mêlées d'eau pulvérisée, qui traînaient jusqu'à la surface de l'Océan.

D'où venait cet aérostat, véritable jouet de l'effroyable tempête? De quel point du monde s'était-il élancé? Il n'avait évidemment pas pu partir pendant l'ouragan. Or, l'ouragan durait depuis cinq jours déjà, et ses premiers symptômes s'étaient manifestés le 18. On eût donc été fondé à croire que ce ballon venait de très-loin, car il n'avait pas dû franchir moins de deux mille milles par vingt-quatre heures?

En tout cas, les passagers n'avaient pu avoir à leur disposition aucun moyen d'estimer la route parcourue depuis leur départ, car tout point de repère leur manquait. Il devait même se produire ce fait curieux, qu'emportés au milieu des violences de la tempête, ils ne les subissaient pas. Ils se déplaçaient, ils tournaient sur eux-

(1) Soit 46 mètres par seconde ou 166 kilomètres à l'heure (près de quarante-deux lieues de 4 kilomètres).

mêmes sans rien ressentir de cette rotation, ni de leur déplacement dans le sens horizontal. Leurs yeux ne pouvaient percer l'épais brouillard qui s'amoncelait sous la nacelle. Autour d'eux, tout était brume. Telle était même l'opacité des nuages, qu'ils n'auraient pu dire s'il faisait jour ou nuit. Aucun reflet de lumière, aucun bruit des terres habitées, aucun mugissement de l'Océan n'avaient dû parvenir jusqu'à eux dans cette immensité obscure, tant qu'ils s'étaient tenus dans les hautes zones. Leur rapide descente avait seule pu leur donner connaissance des dangers qu'ils couraient au-dessus des flots.

Cependant, le ballon, délesté de lourds objets, tels que munitions, armes, provisions, s'était relevé dans les couches supérieures de l'atmosphère, à une hauteur de quatre mille cinq cents pieds. Les passagers, après avoir reconnu que la mer était sous la nacelle, trouvant les dangers moins redoutables en haut qu'en bas, n'avaient pas hésité à jeter par-dessus le bord les objets même les plus utiles, et ils cherchaient à ne plus rien perdre de ce fluide, de cette âme de leur appareil, qui les soutenait au-dessus de l'abîme.

La nuit se passa au milieu d'inquiétudes qui auraient été mortelles pour des âmes moins énergiques. Puis le jour reparut, et, avec le jour, l'ouragan marqua une tendance à se modérer. Dès le début de cette journée du 24 mars, il y eut quelques symptômes d'apaisement. A l'aube, les nuages, plus vésiculaires, étaient remontés dans les hauteurs du ciel. En quelques heures, la trombe s'évasa et se rompit. Le vent, de l'état d'ouragan, passa

au « grand frais », c'est-à-dire que la vitesse de translation des couches atmosphériques diminua de moitié. C'était encore ce que les marins appellent « une brise à trois ris », mais l'amélioration dans le trouble des éléments n'en fut pas moins considérable.

Vers onze heures, la partie inférieure de l'air s'était sensiblement nettoyée. L'atmosphère dégageait cette limpidité humide qui se voit, qui se sent même, après le passage des grands météores. Il ne semblait pas que l'ouragan fût allé plus loin dans l'ouest. Il paraissait s'être tué lui-même. Peut-être s'était-il écoulé en nappes électriques, après la rupture de la trombe, ainsi qu'il arrive quelquefois aux typhons de l'océan Indien.

Mais, vers cette heure-là aussi, on eût pu constater, de nouveau, que le ballon s'abaissait lentement, par un mouvement continu, dans les couches inférieures de l'air. Il semblait même qu'il se dégonflait peu à peu, et que son enveloppe s'allongeait en se distendant, passant de la forme sphérique à la forme ovoïde.

Vers midi, l'aérostat ne planait plus qu'à une hauteur de deux mille pieds au-dessus de la mer. Il jaugeait cinquante mille pieds cubes (1), et, grâce à sa capacité, il avait évidemment pu se maintenir longtemps dans l'air, soit qu'il eût atteint de grandes altitudes, soit qu'il se fût déplacé suivant une direction horizontale.

En ce moment, les passagers jetèrent les derniers objets qui alourdissaient encore la nacelle, les quelques

(1) Environ 1700 mètres cubes.

vivres qu'ils avaient conservés, tout, jusqu'aux menus ustensiles qui garnissaient leurs poches, et l'un d'eux, s'étant hissé sur le cercle auquel se réunissaient les cordes du filet, chercha à lier solidement l'appendice inférieur de l'aérostat.

Il était évident que les passagers ne pouvaient plus maintenir le ballon dans les zones élevées, et que le gaz leur manquait !

Ils étaient donc perdus !

En effet, ce n'était ni un continent, ni même une île, qui s'étendait au-dessous d'eux. L'espace n'offrait pas un seul point d'atterrissement, pas une surface solide sur laquelle leur ancre pût mordre.

C'était l'immense mer, dont les flots se heurtaient encore avec une incomparable violence! C'était l'Océan sans limites visibles, même pour eux qui le dominaient de haut et dont les regards s'étendaient alors sur un rayon de quarante milles! C'était cette plaine liquide, battue sans merci, fouettée par l'ouragan, qui devait leur apparaître comme une chevauchée de lames échevelées, sur lesquelles eût été jeté un vaste réseau de crêtes blanches! Pas une terre en vue, pas un navire!

Il fallait donc, à tout prix, arrêter le mouvement descensionnel, pour empêcher que l'aérostat ne vînt s'engloutir au milieu des flots. Et c'était évidemment à cette urgente opération que s'employaient les passagers de la nacelle. Mais, malgré leurs efforts, le ballon s'abaissait toujours, en même temps qu'il se déplaçait avec une

extrême vitesse, suivant la direction du vent, c'est-à-dire du nord-est au sud-ouest.

Situation terrible, que celle de ces infortunés ! Ils n'étaient évidemment plus maîtres de l'aérostat. Leurs tentatives ne pouvaient aboutir. L'enveloppe du ballon se dégonflait de plus en plus. Le fluide s'échappait sans qu'il fût aucunement possible de le retenir. La descente s'accélérait visiblement, et, à une heure après midi, la nacelle n'était pas suspendue à plus de six cents pieds au-dessus de l'Océan.

C'est que, en effet, il était impossible d'empêcher la fuite du gaz, qui s'échappait librement par une déchirure de l'appareil.

En allégeant la nacelle de tous les objets qu'elle contenait, les passagers avaient pu prolonger, pendant quelques heures, leur suspension dans l'air. Mais l'inévitable catastrophe ne pouvait qu'être retardée, et, si quelque terre ne se montrait pas avant la nuit, passagers, nacelle et ballon auraient définitivement disparu dans les flots.

La seule manœuvre qu'il y eût à faire encore fut faite à ce moment. Les passagers de l'aérostat étaient évidemment des gens énergiques, et qui savaient regarder la mort en face. On n'eût pas entendu un seul murmure s'échapper de leurs lèvres. Ils étaient décidés à lutter jusqu'à la dernière seconde, à tout faire pour retarder leur chute. La nacelle n'était qu'une sorte de caisse d'osier, impropre à flotter, et il n'y avait aucune possibilité de la maintenir à la surface de la mer, si elle y tombait.

A deux heures, l'aérostat était à peine à quatre cents pieds au-dessus des flots.

En ce moment, une voix mâle — la voix d'un homme dont le cœur était inaccessible à la crainte — se fit entendre. A cette voix répondirent des voix non moins énergiques.

« Tout est-il jeté ?

— Non ! Il y a encore dix mille francs d'or ! »

Un sac pesant tomba aussitôt à la mer.

« Le ballon se relève-t-il ?

— Un peu, mais il ne tardera pas à retomber !

— Que reste-t-il à jeter au dehors ?

— Rien !

— Si !... La nacelle !

— Accrochons-nous au filet ! et à la mer la nacelle ! »

C'était, en effet, le seul et dernier moyen d'alléger l'aérostat. Les cordes qui rattachaient la nacelle au cercle furent coupées, et l'aérostat, après sa chute, remonta de deux mille pieds.

Les cinq passagers s'étaient hissés dans le filet, au-dessus du cercle, et se tenaient dans le réseau des mailles, regardant l'abîme.

On sait de quelle sensibilité statique sont doués les aérostats. Il suffit de jeter l'objet le plus léger pour provoquer un déplacement dans le sens vertical. L'appareil, flottant dans l'air, se comporte comme une balance d'une justesse mathématique. On comprend donc que, lorsqu'il est délesté d'un poids relativement consi-

dérable, son déplacement soit important et brusque. C'est ce qui arriva dans cette occasion.

Mais, après s'être un instant équilibré dans les zones supérieures, l'aérostat commença à redescendre. Le gaz fuyait par la déchirure, qu'il était impossible de réparer.

Les passagers avaient fait tout ce qu'ils pouvaient faire. Aucun moyen humain ne pouvait les sauver désormais. Ils n'avaient plus à compter que sur l'aide de Dieu.

A quatre heures, le ballon n'était plus qu'à cinq cents pieds de la surface des eaux.

Un aboiement sonore se fit entendre. Un chien accompagnait les passagers et se tenait accroché près de son maître dans les mailles du filet.

« Top a vu quelque chose! » s'écria l'un des passagers.

Puis, aussitôt, une voix forte se fit entendre :

« Terre ! terre ! »

Le ballon, que le vent ne cessait d'entraîner vers le sud-ouest, avait, depuis l'aube, franchi une distance considérable, qui se chiffrait par centaines de milles, et une terre assez élevée venait, en effet, d'apparaître dans cette direction.

Mais cette terre se trouvait encore à trente milles sous le vent. Il ne fallait pas moins d'une grande heure pour l'atteindre, et encore à la condition de ne pas dériver. Une heure! Le ballon ne se serait-il pas auparavant vidé de tout ce qu'il avait gardé de son fluide?

Telle était la terrible question! Les passagers voyaient distinctement ce point solide, qu'il fallait atteindre à

tout prix. Ils ignoraient ce qu'il était, île ou continent, car c'est à peine s'ils savaient vers quelle partie du monde l'ouragan les avait entraînés ! Mais cette terre, qu'elle fût habitée ou qu'elle ne le fût pas, qu'elle dût être hospitalière ou non, il fallait y arriver !

Or, à quatre heures, il était visible que le ballon ne pouvait plus se soutenir. Il rasait la surface de la mer. Déjà la crête des énormes lames avait plusieurs fois léché le bas du filet, l'alourdissant encore, et l'aérostat ne se soulevait plus qu'à demi, comme un oiseau qui a du plomb dans l'aile.

Une demi-heure plus tard, la terre n'était plus qu'à un mille, mais le ballon, épuisé, flasque, distendu, chiffonné en gros plis, ne conservait plus de gaz que dans sa partie supérieure. Les passagers, accrochés au filet, pesaient encore trop pour lui, et bientôt, à demi plongés dans la mer, ils furent battus par les lames furieuses. L'enveloppe de l'aérostat fit poche alors, et le vent s'y engouffrant, le poussa comme un navire vent arrière. Peut-être accosterait-il ainsi la côte !

Or, il n'en était qu'à deux encâblures, quand des cris terribles, sortis de quatre poitrines à la fois, retentirent. Le ballon, qui semblait ne plus devoir se relever, venait de refaire encore un bond inattendu, après avoir été frappé d'un formidable coup de mer. Comme s'il eût été délesté subitement d'une nouvelle partie de son poids, il remonta à une hauteur de quinze cents pieds, et là il rencontra une sorte de remous du vent, qui, au lieu de le porter directement à la côte, lui fit suivre une

direction presque parallèle. Enfin, deux minutes plus tard, il s'en rapprochait obliquement, et il retombait définitivement sur le sable du rivage, hors de la portée des lames.

Les passagers, s'aidant les uns les autres, parvinrent à se dégager des mailles du filet. Le ballon, délesté de leur poids, fut repris par le vent, et comme un oiseau blessé qui retrouve un instant de vie, il disparut dans l'espace.

La nacelle avait contenu cinq passagers, plus un chien, et le ballon n'en jetait que quatre sur le rivage.

Le passager manquant avait évidemment été enlevé par le coup de mer qui venait de frapper le filet, et c'est ce qui avait permis à l'aérostat allégé, de remonter une dernière fois, puis, quelques instants après, d'atteindre la terre.

A peine les quatre naufragés — on peut leur donner ce nom — avaient-ils pris pied sur le sol, que tous, songeant à l'absent, s'écriaient :

« Il essaye peut-être d'aborder à la nage! Sauvons-le! sauvons-le! »

CHAPITRE II

Un épisode de la guerre de Sécession. — L'ingénieur Cyrus Smith. — Gédéon Spilett. — Le nègre Nab. — Le marin Pencroff. — Le jeune Harbert. — Une proposition inattendue. — Rendez-vous à dix heures du soir. — Départ dans la tempête.

Ce n'étaient ni des aéronautes de profession, ni des amateurs d'expéditions aériennes, que l'ouragan venait de jeter sur cette côte. C'étaient des prisonniers de guerre, que leur audace avait poussés à s'enfuir dans des circonstances extraordinaires. Cent fois, ils auraient dû périr ! Cent fois, leur ballon déchiré aurait dû les précipiter dans l'abîme ! Mais le ciel les réservait à une étrange destinée, et le 20 mars, après avoir fui Richmond, assiégée par les troupes du général Ulysse Grant, ils se trouvaient à sept mille milles de cette capitale de la Virginie, la principale place forte des séparatistes, pendant la terrible guerre de Sécession. Leur navigation aérienne avait duré cinq jours.

Voici, d'ailleurs, dans quelles circonstances curieuses s'était produite l'évasion des prisonniers, — évasion qui devait aboutir à la catastrophe que l'on connaît.

Cette année même, au mois de février 1865, dans un de ces coups de main que tenta, mais inutilement, le général Grant pour s'emparer de Richmond, plusieurs de ses officiers tombèrent au pouvoir de l'ennemi et furent internés dans la ville. L'un des plus distingués de ceux qui furent pris appartenait à l'état-major fédéral, et se nommait Cyrus Smith.

Cyrus Smith, originaire du Massachussets, était un ingénieur, un savant de premier ordre, auquel le gouvernement de l'Union avait confié, pendant la guerre, la direction des chemins de fer, dont le rôle stratégique fut si considérable. Véritable Américain du Nord, maigre, osseux, efflanqué, âgé de quarante-cinq ans environ, il grisonnait déjà par ses cheveux ras et par sa barbe, dont il ne conservait qu'une épaisse moustache. Il avait une de ces belles têtes « numismatiques », qui semblent faites pour être frappées en médailles, les yeux ardents, la bouche sérieuse, la physionomie d'un savant de l'école militante. C'était un de ces ingénieurs qui ont voulu commencer par manier le marteau et le pic, comme ces généraux qui ont voulu débuter simples soldats. Aussi, en même temps que l'ingéniosité de l'esprit, possédait-il la suprême habileté de main. Ses muscles présentaient de remarquables symptômes de tonicité. Véritablement homme d'action en même temps qu'homme de pensée, il agissait sans effort, sous l'influence d'une large expansion vitale, ayant cette persistance vivace qui défie toute mauvaise chance. Très-instruit, très-pratique, « très-débrouillard », pour

employer un mot de la langue militaire française, c'était un tempérament superbe, car, tout en restant maître de lui, quelles que fussent les circonstances, il remplissait au plus haut degré ces trois conditions dont l'ensemble détermine l'énergie humaine : activité d'esprit et de corps, impétuosité des désirs, puissance de la volonté. Et sa devise aurait pu être celle de Guillaume d'Orange au XVIIe siècle : « Je n'ai pas besoin d'espérer pour entreprendre, ni de réussir pour persévérer. »

En même temps, Cyrus Smith était le courage personnifié. Il avait été de toutes les batailles pendant cette guerre de Sécession. Après avoir commencé sous Ulysse Grant dans les volontaires de l'Illinois, il s'était battu à Paducah, à Belmont, à Pittsburg-Landing, au siége de Corinth, à Port-Gibson, à la Rivière-Noire, à Chattanoga, à Wilderness, sur le Potomak, partout et vaillamment, en soldat digne du général qui répondait : « Je ne compte jamais mes morts ! » Et, cent fois, Cyrus Smith aurait dû être au nombre de ceux-là que ne comptait pas le terrible Grant, mais dans ces combats où il ne s'épargnait guère, la chance le favorisa toujours jusqu'au moment où il fut blessé et pris sur le champ de bataille de Richmond.

En même temps que Cyrus Smith, et le même jour, un autre personnage important tombait au pouvoir des sudistes. Ce n'était rien moins que l'honorable Gédéon Spilett, « reporter » du *New-York Herald*, qui avait été chargé de suivre les péripéties de la guerre au milieu des armées du Nord.

Gédéon Spilett était de la race de ces étonnants chro-
iqueurs anglais ou américains, des Stanley et autres,
ui ne reculent devant rien pour obtenir une information
xacte et pour la transmettre à leur journal dans les
lus brefs délais. Les journaux de l'Union, tels que le
Iew-York Herald, forment de véritables puissances, et
urs délégués sont des représentants avec lesquels on
ompte. Gédéon Spilett marquait au premier rang de
es délégués.

Homme de grand mérite, énergique, prompt et prêt à
out, plein d'idées, ayant couru le monde entier, soldat
t artiste, bouillant dans le conseil, résolu dans l'action,
e comptant ni peines, ni fatigues, ni dangers, quand
s'agissait de tout savoir, pour lui d'abord, et pour
on journal ensuite, véritable héros de la curiosité, de
nformation, de l'inédit, de l'inconnu, de l'impossible,
était un de ces intrépides observateurs qui écrivent
ous les balles, « chroniquent » sous les boulets, et pour
squels tous les périls sont des bonnes fortunes.

Lui aussi avait été de toutes les batailles, au premier
ang, revolver d'une main, carnet de l'autre, et la mi-
aille ne faisait pas trembler son crayon. Il ne fatiguait
as les fils de télégrammes incessants, comme ceux qui
arlent alors qu'ils n'ont rien à dire, mais chacune de
es notes, courtes, nettes, claires, portait la lumière sur
n point important. D'ailleurs, « l'humour » ne lui
anquait pas. Ce fut lui qui, après l'affaire de la Rivière-
oire, voulant à tout prix conserver sa place au guichet
u bureau télégraphique, afin d'annoncer à son journal

le résultat de la bataille, télégraphia pendant deu heures les premiers chapitres de la Bible. Il en coût deux mille dollars au *New-York Herald*, mais le *Neu York Herald* fut le premier informé.

Gédéon Spilett était de haute taille. Il avait quarant ans au plus. Des favoris blonds tirant sur le roug encadraient sa figure. Son œil était calme, vif, rapid dans ses déplacements. C'était l'œil d'un homme qui l'habitude de percevoir vite tous les détails d'un horizor Solidement bâti, il s'était trempé dans tous les climat comme une barre d'acier dans l'eau froide.

Depuis dix ans, Gédéon Spilett était le reporter attitr du *New-York Herald*, qu'il enrichissait de ses chronique et de ses dessins, car il maniait aussi bien le crayo que la plume. Lorsqu'il fut pris, il était en train de fair la description et le croquis de la bataille. Les dernier mots relevés sur son carnet furent ceux-ci : « Un sudist me couche en joue et... » Et Gédéon Spilett fut man qué, car, suivant son invariable habitude, il se tira d cette affaire sans une égratignure.

Cyrus Smith et Gédéon Spilett, qui ne se connais saient pas, si ce n'est de réputation, avaient été tou les deux transportés à Richmond. L'ingénieur guér rapidement de sa blessure, et ce fut pendant sa conva lescence qu'il fit connaissance du reporter. Ces deu hommes se plurent et apprirent à s'apprécier. Bientô leur vie commune n'eut plus qu'un but, s'enfuir, re joindre l'armée de Grant et combattre encore dans s rangs pour l'unité fédérale.

Les deux Américains étaient donc décidés à profiter
e toute occasion; mais bien qu'ils eussent été laissés
bres dans la ville, Richmond était si sévèrement
ardée, qu'une évasion devait être regardée comme im-
ossible.

Sur ces entrefaites, Cyrus Smith fut rejoint par un
erviteur, qui lui était dévoué à la vie, à la mort. Cet
ntrépide était un nègre, né sur le domaine de l'ingé-
ieur, d'un père et d'une mère esclaves, mais que, depuis
ongtemps, Cyrus Smith, abolitioniste de raison et de
œur, avait affranchi. L'esclave, devenu libre, n'avait
as voulu quitter son maître. Il l'aimait à mourir pour
ui. C'était un garçon de trente ans, vigoureux, agile,
droit, intelligent, doux et calme, parfois naïf, toujours
ouriant, serviable et bon. Il se nommait Nabuchodo-
osor, mais il ne répondait qu'à l'appellation abréviative
t familière de Nab.

Quand Nab apprit que son maître avait été fait pri-
onnier, il quitta le Massachussets sans hésiter, arriva
levant Richmond, et, à force de ruse et d'adresse,
près avoir risqué vingt fois sa vie, il parvint à pénétrer
lans la ville assiégée. Ce que furent le plaisir de Cyrus
Smith, en revoyant son serviteur, et la joie de Nab à
etrouver son maître, cela ne peut s'exprimer.

Mais si Nab avait pu pénétrer dans Richmond, il était
ien autrement difficile d'en sortir, car on surveillait de
rès-près les prisonniers fédéraux. Il fallait une occa-
ion extraordinaire pour pouvoir tenter une évasion
vec quelques chances de succès, et cette occasion

non-seulement ne se présentait pas, mais il était m laisé de la faire naître.

Cependant, Grant continuait ses énergiques opér tions. La victoire de Petersburg lui avait été très-chèr ment disputée. Ses forces, réunies à celles de Butle n'obtenaient encore aucun résultat devant Richmon et rien ne faisait présager que la délivrance des priso niers dût être prochaine. Le reporter, auquel sa captiv fastidieuse ne fournissait plus un détail intéressant noter, ne pouvait plus y tenir. Il n'avait qu'une idé sortir de Richmond et à tout prix. Plusieurs fois, mèn il tenta l'aventure et fut arrêté par des obstacles infra chissables.

Cependant, le siége continuait, et si les prisonni avaient hâte de s'échapper pour rejoindre l'armée Grant, certains assiégés avaient non moins hâte s'enfuir, afin de rejoindre l'armée séparatiste, et, par eux, un certain Jonathan Forster, sudiste enragé. C' qu'en effet, si les prisonniers fédéraux ne pouvai quitter la ville, les fédérés ne le pouvaient pas r plus, car l'armée du Nord les investissait. Le gouv neur de Richmond, depuis longtemps déjà, ne pouv plus communiquer avec le général Lee, et il était plus haut intérêt de faire connaître la situation de ville, afin de hâter la marche de l'armée de secours. Jonathan Forster eut alors l'idée de s'enlever en ball afin de traverser les lignes assiégeantes et d'arri ainsi au camp des séparatistes.

Le gouverneur autorisa la tentative. Un aérostat

fabriqué et mis à la disposition de Jonathan Forster, que cinq de ses compagnons devaient suivre dans les airs. Ils étaient munis d'armes, pour le cas où ils auraient à se défendre en atterrissant, et de vivres, pour le cas où leur voyage aérien se prolongerait.

Le départ du ballon avait été fixé au 18 mars. Il devait s'effectuer pendant la nuit, et, avec un vent de nord-ouest de moyenne force, les aéronautes comptaient en quelques heures arriver au quartier général de Lee.

Mais ce vent du nord-ouest ne fut point une simple brise. Dès le 18, on put voir qu'il tournait à l'ouragan. Bientôt, la tempête devint telle, que le départ de Forster dut être différé, car il était impossible de risquer l'aérostat et ceux qu'il emporterait au milieu des éléments déchaînés.

Le ballon, gonflé sur la grande place de Richmond, était donc là, prêt à partir à la première accalmie du vent, et, dans la ville, l'impatience était grande à voir que l'état de l'atmosphère ne se modifiait pas.

Le 18, le 19 mars se passèrent sans qu'aucun changement se produisît dans la tourmente. On éprouvait même de grandes difficultés pour préserver le ballon, attaché au sol, que les rafales couchaient jusqu'à terre.

La nuit du 19 au 20 s'écoula, mais, au matin, l'ouragan se développait encore avec plus d'impétuosité. Le départ était impossible.

Ce jour-là, l'ingénieur Cyrus Smith fut accosté dans une des rues de Richmond par un homme qu'il ne connaissait point. C'était un marin nommé Pencroff, âgé

de trente-cinq à quarante ans, vigoureusement bâti, très-hâlé, les yeux vifs et clignotants, mais avec une bonne figure. Ce Pencroff était un Américain du Nord, qui avait couru toutes les mers du globe, et auquel, en fait d'aventures, tout ce qui peut survenir d'extraordinaire à un être à deux pieds sans plumes était arrivé. Inutile de dire que c'était une nature entreprenante, prête à tout oser, et qui ne pouvait s'étonner de rien. Pencroff, au commencement de cette année, s'était rendu pour affaires à Richmond avec un jeune garçon de quinze ans, Harbert Brown, du New-Jersey, fils de son capitaine, un orphelin qu'il aimait comme si c'eût été son propre enfant. N'ayant pu quitter la ville avant les premières opérations du siége, il s'y trouva donc bloqué à son grand déplaisir, et il n'eut plus aussi, lui, qu'une idée : s'enfuir par tous les moyens possibles. Il connaissait de réputation l'ingénieur Cyrus Smith. Il savait avec quelle impatience cet homme déterminé rongeait son frein. Ce jour-là, il n'hésita donc pas à l'aborder en lui disant sans plus de préparation :

« Monsieur Smith, en avez-vous assez de Richmond ? »

L'ingénieur regarda fixement l'homme qui lui parlait ainsi, et qui ajouta à voix basse :

« Monsieur Smith, voulez-vous fuir ?

— Quand cela?... » répondit vivement l'ingénieur, et on peut affirmer que cette réponse lui échappa, car il n'avait pas encore examiné l'inconnu qui lui adressait la parole.

Mais après avoir, d'un œil pénétrant, observé la loyale

figure du marin, il ne put douter qu'il n'eût devant lui un honnête homme.

« Qui êtes-vous ? » demanda-t-il d'une voix brève

Pencroff se fit connaître.

« Bien, répondit Cyrus Smith. Et par quel moyen me proposez-vous de fuir?

— Par ce fainéant de ballon qu'on laisse là à rien faire, et qui me fait l'effet de nous attendre tout exprès!... »

Le marin n'avait pas eu besoin d'achever sa phrase. L'ingénieur avait compris d'un mot. Il saisit Pencroff par le bras et l'entraîna chez lui.

Là, le marin développa son projet, très-simple en vérité. On ne risquait que sa vie à l'exécuter. L'ouragan était dans toute sa violence, il est vrai, mais un ingénieur adroit et audacieux, tel que Cyrus Smith, saurait bien conduire un aérostat. S'il eût connu la manœuvre, lui, Pencroff, il n'aurait pas hésité à partir, — avec Harbert, s'entend. Il en avait vu bien d'autres, et n'en était plus à compter avec une tempête!

Cyrus Smith avait écouté le marin sans mot dire, mais son regard brillait. L'occasion était là. Il n'était pas homme à la laisser échapper. Le projet n'était que très-dangereux, donc il était exécutable. La nuit, malgré la surveillance, on pouvait aborder le ballon, se glisser dans la nacelle, puis couper les liens qui le retenaient! Certes, on risquait d'être tué, mais, par contre, on pouvait réussir, et sans cette tempête... Mais sans cette tempête, le ballon fût déjà parti, et

l'occasion, tant cherchée, ne se présenterait pas en ce moment!

« Je ne suis pas seul!... dit en terminant Cyrus Smith.

— Combien de personnes voulez-vous donc emmener? demanda le marin.

— Deux : mon ami Spilett et mon serviteur Nab.

— Cela fait donc trois, répondit Pencroff, et, avec Harbert et moi, cinq. Or, le ballon devait enlever six...

— Cela suffit. Nous partirons! » dit Cyrus Smith.

Ce « nous » engageait le reporter, mais le reporter n'était pas homme à reculer, et quand le projet lui fut communiqué, il l'approuva sans réserve. Ce dont il s'étonnait, c'était qu'une idée aussi simple ne lui fût pas déjà venue. Quant à Nab, il suivait son maître partout où son maître voulait aller.

« A ce soir alors, dit Pencroff. Nous flânerons tous les cinq, par là, en curieux!

— A ce soir, dix heures, répondit Cyrus Smith, et fasse le ciel que cette tempête ne s'apaise pas avant notre départ! »

Pencroff prit congé de l'ingénieur, et retourna à son logis, où était resté le jeune Harbert Brown. Ce courageux enfant connaissait le plan du marin, et ce n'était pas sans une certaine anxiété qu'il attendait le résultat de la démarche faite auprès de l'ingénieur. On le voit, c'étaient cinq hommes déterminés qui allaient ainsi se lancer dans la tourmente, en plein ouragan!

Non! L'ouragan ne se calma pas, et ni Jonathan Forster, ni ses compagnons ne pouvaient songer à l'af-

ıter dans cette frêle nacelle! La journée fut terrible. ıgénieur ne craignait qu'une chose : c'était que rostat, retenu au sol et couché sous le vent, ne se hirât en mille pièces. Pendant plusieurs heures, il ı sur la place presque déserte, surveillant l'appa-. Pencroff en faisait autant de son côté, les mains s les poches, et bâillant au besoin, comme un homme ne sait à quoi tuer le temps, mais redoutant aussi le ballon ne vînt à se déchirer ou même à rompre liens et à s'enfuir dans les airs.

e soir arriva. La nuit se fit très-sombre. D'épaisses mes passaient comme des nuages au ras du sol. Une ie mêlée de neige tombait. Le temps était froid. sorte de brouillard pesait sur Richmond. Il sem-t que la violente tempête eût fait comme une trêve re les assiégeants et les assiégés, et que le canon eût lu se taire devant les formidables détonations de ragan. Les rues de la ville étaient désertes. Il vait pas même paru nécessaire, par cet horrible ıps, de garder la place au milieu de laquelle se dé-tait l'aérostat. Tout favorisait le départ des prison-rs, évidemment; mais ce voyage, au milieu des ıles déchaînées!..

Vilaine marée! se disait Pencroff, en fixant d'un ıp de poing son chapeau que le vent disputait à sa e. Mais bah! on en viendra à bout tout de même! »

A neuf heures et demie, Cyrus Smith et ses compa-ons se glissaient par divers côtés sur la place, que les ternes de gaz, éteintes par le vent, laissaient dans

une obscurité profonde. On ne voyait même pas
norme aérostat, presque entièrement rabattu sur le
Indépendamment des sacs de lest qui maintenaien
cordes du filet, la nacelle était retenue par un fort c
passé dans un anneau scellé dans le pavé, et dont le
ble remontait à bord.

Les cinq prisonniers se rencontrèrent près d
nacelle. Ils n'avaient point été aperçus, et telle
l'obscurité, qu'ils ne pouvaient se voir eux-mêm

Sans prononcer une parole, Cyrus Smith, Gé
Spilett, Nab et Harbert prirent place dans la nac
pendant que Pencroff, sur l'ordre de l'ingénieur,
chait successivement les paquets de lest. Ce fut l'af
de quelques instants, et le marin rejoignit ses co
gnons.

L'aérostat n'était alors retenu que par le doubl
câble, et Cyrus Smith n'avait plus qu'à donner l'ord
départ.

En ce moment, un chien escalada d'un bond la
celle. C'était Top, le chien de l'ingénieur, qui,
brisé sa chaîne, avait suivi son maître. Cyrus S
craignant un excès de poids, voulait renvoyer le p
animal.

« Bah! un de plus! » dit Pencroff, en délesta
nacelle de deux sacs de sable.

Puis, il largua le double du câble, et le ballon,
tant par une direction oblique, disparut, après
heurté sa nacelle contre deux cheminées qu'il a
dans la furie de son départ.

L'ouragan se déchaînait alors avec une épouvantable olence. L'ingénieur, pendant la nuit, ne put songer descendre, et quand le jour vint, toute vue de la terre i était interceptée par les brumes. Ce fut cinq jours orès seulement, qu'une éclaircie laissa voir l'immense er au-dessous de cet aérostat, que le vent entraînait ec une vitesse effroyable !

On sait comment, de ces cinq hommes, partis le) mars, quatre étaient jetés, le 24 mars, sur une côte éserte, à plus de six mille milles de leur pays (1) !

Et celui qui manquait, celui au secours duquel les uatre survivants du ballon couraient tout d'abord, était leur chef naturel, c'était l'ingénieur Cyrus Smith !

(1) Le 5 avril, Richmond tombait aux mains de Grant, la révolte des paratistes était comprimée, Lee se retirait dans l'ouest, et la cause de nité américaine triomphait.

CHAPITRE III

Cinq heures du soir. — Celui qui manque. — Le désespoir de Nab. — Recherches au nord. — L'îlot. — Une triste nuit d'angoisses. — Le brouillard du matin. — Nab à la nage. — Vue de la terre. — Passage gué du canal.

L'ingénieur, à travers les mailles du filet qui avaient cédé, avait été enlevé par un coup de mer. Son chien avait également disparu. Le fidèle animal s'était volontairement précipité au secours de son maître.

« En avant! » s'écria le reporter.

Et tous quatre, Gédéon Spilett, Harbert, Pencroff et Nab, oubliant épuisement et fatigues, commencèrent leurs recherches.

Le pauvre Nab pleurait de rage et de désespoir à la fois, à la pensée d'avoir perdu tout ce qu'il aimait au monde.

Il ne s'était pas écoulé deux minutes entre le moment où Cyrus Smith avait disparu et l'instant où ses compagnons avaient pris terre. Ceux-ci pouvaient donc espérer d'arriver à temps pour le sauver.

« Cherchons! cherchons! cria Nab.

— Oui, Nab, répondit Gédéon Spilett, et nous le re-
rouverons!

— Vivant?

— Vivant!

— Sait-il nager? demanda Pencroff.

— Oui! répondit Nab! Et, d'ailleurs, Top est là!... »

Le marin, entendant la mer mugir, secoua la tête!

C'était dans le nord de la côte, et environ à un demi-
nille de l'endroit où les naufragés venaient d'atterrir,
ue l'ingénieur avait disparu. S'il avait pu atteindre le
oint le plus rapproché du littoral, c'était donc à un
emi-mille au plus que devait être situé ce point.

Il était près de six heures alors. La brume venait de
e lever et rendait la nuit très-obscure. Les naufragés
narchaient en suivant vers le nord la côte est de cette
erre sur laquelle le hasard les avait jetés, — terre incon-
ue, dont ils ne pouvaient même soupçonner la situa-
on géographique. Ils foulaient du pied un sol sablon-
eux, mêlé de pierres, qui paraissait dépourvu de toute
spèce de végétation. Ce sol, fort inégal, très-raboteux,
emblait en de certains endroits criblé de petites fon-
rières, qui rendaient la marche très-pénible. De ces
rous s'échappaient à chaque instant de gros oiseaux au
ol lourd, fuyant en toutes directions, que l'obscurité
mpêchait de voir. D'autres, plus agiles, se levaient par
andes et passaient comme des nuées. Le marin croyait
reconnaître des goëlands et des mouettes, dont les sif-
ements aigus luttaient avec les rugissements de la
er.

De temps en temps, les naufragés s'arrêtaient, app laient à grands cris, et écoutaient si quelque appel n se ferait pas entendre du côté de l'Océan. Ils devaien penser, en effet, que s'ils eussent été à proximité d lieu où l'ingénieur avait pu atterrir, les aboiements d chien Top, au cas où Cyrus Smith eût été hors d'état d donner signe d'existence, seraient arrivés jusqu'à eux Mais aucun cri ne se détachait sur le grondement de lames et le cliquetis du ressac. Alors, la petite troup reprenait sa marche en avant, et fouillait les moindre anfractuosités du littoral.

Après une course de vingt minutes, les quatre nau fragés furent subitement arrêtés par une lisière écu mante de lames. Le terrain solide manquait. Ils se trou vaient à l'extrémité d'une pointe aiguë, sur laquelle l mer brisait avec fureur.

« C'est un promontoire, dit le marin. Il faut reveni sur nos pas en tenant notre droite, et nous gagneron ainsi la franche terre.

— Mais s'il est là! répondit Nab, en montrant l'Océan dont les énormes lames blanchissaient dans l'ombre.

— Eh bien, appelons-le! »

Et tous, unissant leurs voix, lancèrent un appe vigoureux, mais rien ne répondit. Ils attendirent un accalmie. Ils recommencèrent. Rien encore.

Les naufragés revinrent alors, en suivant le rever opposé du promontoire, sur un sol également sablon neux et rocailleux. Toutefois, Pencroff observa que littoral était plus accore, que le terrain montait, et

supposa qu'il devait rejoindre, par une rampe assez allongée, une haute côte dont le massif se profilait confusément dans l'ombre. Les oiseaux étaient moins nombreux sur cette partie du rivage. La mer aussi s'y montrait moins houleuse, moins bruyante, et il était même remarquable que l'agitation des lames diminuait sensiblement. On entendait à peine le bruit du ressac. Sans doute, ce côté du promontoire formait une anse semi-circulaire, que sa pointe aiguë protégeait contre les ondulations du large.

Mais, à suivre cette direction, on marchait vers le sud, et c'était aller à l'opposé de cette portion de la côte sur laquelle Cyrus Smith avait pu prendre pied. Après un parcours d'un mille et demi, le littoral ne présentait encore aucune courbure qui permît de revenir vers le nord. Il fallait pourtant bien que ce promontoire, dont on avait tourné la pointe, se rattachât à la franche terre. Les naufragés, bien que leurs forces fussent épuisées, marchaient toujours avec courage, espérant trouver à chaque moment quelque angle brusque qui les remît dans la direction première.

Quel fut donc leur désappointement, quand, après avoir parcouru deux milles environ, ils se virent encore une fois arrêtés par la mer sur une pointe assez élevée, faite de roches glissantes.

« Nous sommes sur un îlot ! dit Pencroff, et nous l'avons arpenté d'une extrémité à l'autre ! »

L'observation du marin était juste. Les naufragés avaient été jetés, non sur un continent, pas même sur

une île, mais sur un îlot qui ne mesurait pas plus de deux milles en longueur, et dont la largeur était évidemment peu considérable.

Cet îlot aride, semé de pierres, sans végétation, refuge désolé de quelques oiseaux de mer, se rattachait-il à un archipel plus important? On ne pouvait l'affirmer. Les passagers du ballon, lorsque, de leur nacelle, ils entrevirent la terre à travers les brumes, n'avaient pu suffisamment reconnaître son importance. Cependant, Pencroff, avec ses yeux de marin habitués à percer l'ombre, croyait bien, en ce moment, distinguer dans l'ouest des masses confuses, qui annonçaient une côte élevée.

Mais, alors, on ne pouvait, par cette obscurité, déterminer à quel système, simple ou complexe, appartenait l'îlot. On ne pouvait non plus en sortir, puisque la mer l'entourait. Il fallait donc remettre au lendemain la recherche de l'ingénieur, qui n'avait, hélas! signalé sa présence par aucun cri.

« Le silence de Cyrus ne prouve rien, dit le reporter. Il peut être évanoui, blessé, hors d'état de répondre momentanément, mais ne désespérons pas. »

Le reporter émit alors l'idée d'allumer sur un point de l'îlot quelque feu qui pourrait servir de signal à l'ingénieur. Mais on chercha vainement du bois ou des broussailles sèches. Sable et pierres, il n'y avait pas autre chose.

On comprend ce que durent être la douleur de Nab et celle de ses compagnons, qui s'étaient vivement

achés à cet intrépide Cyrus Smith. Il était trop dent qu'ils étaient impuissants alors à le secourir. Il lait attendre le jour. Ou l'ingénieur avait pu se sau- seul, et déjà il avait trouvé refuge sur un point de la te, ou il était perdu à jamais !

Ce furent de longues et pénibles heures à passer. Le id était vif. Les naufragés souffrirent cruellement, ais ils s'en apercevaient à peine. Ils ne songèrent ême pas à prendre un instant de repos. S'oubliant ur leur chef, espérant, voulant espérer toujours, allaient et venaient sur cet îlot aride, retournant cessamment à sa pointe nord, là où ils devaient être us rapprochés du lieu de la catastrophe. Ils écou- ent, ils criaient, ils cherchaient à surprendre quel- e appel suprême, et leurs voix devaient se trans- ettre au loin, car un certain calme régnait alors dans tmosphère, et les bruits de la mer commençaient à mber avec la houle.

Un des cris de Nab sembla même, à un certain mo- ent, se reproduire en écho. Harbert le fit observer à encroff, en ajoutant :

« Cela prouverait qu'il existe dans l'ouest une côte sez rapprochée. »

Le marin fit un signe affirmatif. D'ailleurs ses yeux pouvaient le tromper. S'il avait, si peu que ce fût, stingué une terre, c'est qu'une terre était là.

Mais cet écho lointain fut la seule réponse provoquée r les cris de Nab, et l'immensité, sur toute la partie t de l'îlot, demeura silencieuse.

Cependant le ciel se dégageait peu à peu. Vers 1
nuit, quelques étoiles brillèrent, et si l'ingénieur eût
là, près de ses compagnons, il aurait pu remarquer
ces étoiles n'étaient plus celles de l'hémisphère boré
En effet, la polaire n'apparaissait pas sur ce nouvel
rizon, les constellations zénithales n'étaient plus cel
qu'il avait l'habitude d'observer dans la partie nord
nouveau continent, et la Croix du Sud resplendiss
alors au pôle austral du monde.

La nuit s'écoula. Vers cinq heures du matin,
25 mars, les hauteurs du ciel se nuancèrent légèreme
L'horizon restait sombre encore, mais, avec les p
mières lueurs du jour, une opaque brume se leva
la mer, de telle sorte que le rayon visuel ne pou
s'étendre à plus d'une vingtaine de pas. Le brouill
se déroulait en grosses volutes qui se déplaçaient lo
dement.

C'était un contre-temps. Les naufragés ne pouvai
rien distinguer autour d'eux. Tandis que les regards
Nab et du reporter se projetaient sur l'Océan, le ma
et Harbert cherchaient la côte dans l'ouest. Mais pas
bout de terre n'était visible.

« N'importe, dit Pencroff, si je ne vois pas la côte
la sens... elle est là... là... aussi sûr que nous ne so
mes plus à Richmond! »

Mais le brouillard ne devait pas tarder à se lever.
n'était qu'une brumaille de beau temps. Un bon so
en chauffait les couches supérieures, et cette chal
se tamisait jusqu'à la surface de l'îlot.

En effet, vers six heures et demie, trois quarts d'heure après le lever du soleil, la brume devenait plus transparente. Elle s'épaississait en haut, mais se dissipait en bas. Bientôt tout l'îlot apparut, comme s'il fût descendu d'un nuage ; puis, la mer se montra suivant un plan circulaire, infinie dans l'est, mais bornée dans l'ouest par une côte élevée et abrupte.

Oui ! la terre était là. Là, le salut, provisoirement assuré, du moins. Entre l'îlot et la côte, séparés par un canal large d'un demi-mille, un courant extrêmement rapide se propageait avec bruit.

Cependant, un des naufragés, ne consultant que son cœur, se précipita aussitôt dans le courant, sans prendre l'avis de ses compagnons, sans même dire un seul mot. C'était Nab. Il avait hâte d'être sur cette côte et de la remonter au nord. Personne n'eût pu le retenir. Pencroff le rappela, mais en vain. Le reporter se disposait à suivre Nab.

Pencroff, allant alors à lui :

« Vous voulez traverser ce canal ? demanda-t-il.

— Oui, répondit Gédéon Spilett.

— Eh bien, attendez, croyez-moi, dit le marin. Nab suffira à porter secours à son maître. Si nous nous engagions dans ce canal, nous risquerions d'être entraînés au large par le courant, qui est d'une violence extrême. Or, si je ne me trompe, c'est un courant de jusant. Voyez, la marée baisse sur le sable. Prenons donc patience, et, à mer basse, il est possible que nous trouvions un passage guéable...

— Vous avez raison, répondit le reporter. Séparons nous le moins que nous pourrons... »

Pendant ce temps, Nab luttait avec vigueur contre l courant. Il le traversait suivant une direction oblique On voyait ses noires épaules émerger à chaque coupe Il dérivait avec une extrême vitesse, mais il gagna aussi vers la côte. Ce demi-mille qui séparait l'îlot de l terre, il employa plus d'une demi-heure à le franchir et il n'accosta le rivage qu'à plusieurs milliers de pied de l'endroit qui faisait face au point d'où il était part

Nab prit pied au bas d'une haute muraille de gran et se secoua vigoureusement; puis, tout courant, il di parut bientôt derrière une pointe de roches, qui se proje tait en mer, à peu près à la hauteur de l'extrémit septentrionale de l'îlot.

Les compagnons de Nab avaient suivi avec angoiss son audacieuse tentative, et, quand il fut hors de vu ils reportèrent leurs regards sur cette terre à laquel ils allaient demander refuge, tout en mangeant que ques coquillages dont le sable était semé. C'était un ma gre repas, mais, enfin, c'en était un.

La côte opposée formait une vaste baie, terminé au sud, par une pointe très-aiguë, dépourvue de tou végétation et d'un aspect très-sauvage. Cette poin venait se souder au littoral par un dessin assez capr cieux et s'arc-boutait à de hautes roches granitique Vers le nord, au contraire, la baie, s'évasant, forma une côte plus arrondie, qui courait du sud-ouest a nord-est et finissait par un cap effilé. Entre ces deu

oints extrêmes, sur lesquels s'appuyait l'arc de la baie, distance pouvait être de huit milles. A un demi-ille du rivage, l'îlot occupait une étroite bande de r, et ressemblait à un énorme cétacé, dont il repré-ntait la carcasse très-agrandie. Son extrême largeur dépassait pas un quart de mille.

Devant l'îlot, le littoral se composait, en premier an, d'une grève de sable, semée de roches noirâtres, i, en ce moment, réapparaissaient peu à peu sous la urée descendante. Au deuxième plan, se détachait e sorte de courtine granitique, taillée à pic, couron-e par une capricieuse arête à une hauteur de trois nts pieds au moins. Elle se profilait ainsi sur une lon-eur de trois milles, et se terminait brusquement à oite par un pan coupé qu'on eût cru taillé de main nomme. Sur la gauche, au contraire, au-dessus du promontoire, cette espèce de falaise irrégulière, s'égre-nt en éclats prismatiques, et faite de roches ag-mérées et d'éboulis, s'abaissait par une rampe allon-e qui se confondait peu à peu avec les roches de la inte méridionale.

Sur le plateau supérieur de la côte, aucun arbre. tait une table nette comme celle qui domine Cape-lwn, au cap de Bonne-Espérance, mais avec des pro-rtions plus réduites. Du moins, elle apparaissait telle, de l'îlot. Toutefois, la verdure ne manquait pas à oite, en arrière du pan coupé. On distinguait faci-ment la masse confuse de grands arbres, dont l'ag-mération se prolongeait au delà des limites du regard.

Cette verdure réjouissait l'œil, vivement attristé par le âpres lignes du parement de granit.

Enfin, tout en arrière-plan et au-dessus du plateau dans la direction du nord-ouest et à une distance de sept milles au moins, resplendissait un sommet blanc que frappaient les rayons solaires. C'était un chapeau de neiges, coiffant quelque mont éloigné.

On ne pouvait donc se prononcer sur la question de savoir si cette terre formait une île ou si elle appartenait à un continent. Mais, à la vue de ces roches convulsionnées qui s'entassaient sur la gauche, un géologue n'eût pas hésité à leur donner une origine volcanique, car elles étaient incontestablement le produit d'un travail plutonien.

Gédéon Spilett, Pencroff et Harbert observaient attentivement cette terre, sur laquelle ils allaient peut-être vivre de longues années, sur laquelle ils mourraient même, si elle ne se trouvait pas sur la route des navires !

« Eh bien! demanda Harbert, que dis-tu, Pencroff?

— Eh bien, répondit le marin, il y a du bon et du mauvais, comme dans tout. Nous verrons. Mais voici jusant qui se fait sentir. Dans trois heures, nous tenterons le passage, et, une fois là, on tâchera de se tirer d'affaire et de retrouver M. Smith! »

Pencroff ne s'était pas trompé dans ses prévisions. Trois heures plus tard, à mer basse, la plus grande partie des sables, formant le lit du canal, avait découverte

Il ne restait entre l'îlot et la côte qu'un chenal étroit qu'il serait aisé sans doute de franchir.

En effet, vers dix heures, Gédéon Spilett et ses deux compagnons se dépouillèrent de leurs vêtements, ils les mirent en paquet sur leur tête, et ils s'aventurèrent dans le chenal, dont la profondeur ne dépassait pas cinq pieds. Harbert, pour qui l'eau eût été trop haute, nageait comme un poisson, et il s'en tira à merveille. Tous trois arrivèrent sans difficulté sur le littoral opposé. Là, le soleil les ayant séchés rapidement, ils remirent leurs habits, qu'ils avaient préservés du contact de l'eau, et ils tinrent conseil.

CHAPITRE IV

Les lithodomes. — La rivière à son embouchure. — Les « Cheminées » — Continuation des recherches. — La forêt d'arbres verts. — La pro vision de combustible. — On attend le reflux. — Du haut de la côt — Le train de bois. — Le retour au rivage.

Tout d'abord, le reporter dit au marin de l'attendr en cet endroit même, où il le rejoindrait, et, sans per dre un instant, il remonta le littoral, dans la directio qu'avait suivie, quelques heures auparavant, le nègr Nab. Puis il disparut rapidement derrière un angle d la côte, tant il lui tardait d'avoir des nouvelles de l'in génieur.

Harbert avait voulu l'accompagner.

« Restez, mon garçon, lui avait dit le marin. Nou avons à préparer un campement et à voir s'il est possibl de trouver à se mettre sous la dent quelque chose d plus solide que des coquillages. Nos amis auront besoi de se refaire à leur retour. A chacun sa tâche.

— Je suis prêt, Pencroff, répondit Harbert.

— Bon ! reprit le marin, cela ira. Procédons ave méthode. Nous sommes fatigués, nous avons froid

ous avons faim. Il s'agit donc de trouver abri, feu et ourriture. La forêt a du bois, les nids ont des œufs : reste à chercher la maison.

— Eh bien, répondit Harbert, je chercherai une grotte ans ces roches, et je finirai bien par découvrir quelque ou dans lequel nous pourrons nous fourrer !

— C'est cela, répondit Pencroff. En route, mon gar- on. »

Et les voilà marchant tous deux au pied de l'énorme uraille, sur cette grève que le flot descendant avait rgement découverte. Mais, au lieu de remonter vers le ord, ils descendirent au sud. Pencroff avait remarqué, quelques centaines de pas au-dessous de l'endroit où s étaient débarqués, que la côte offrait une étroite cou- ée qui, suivant lui, devait servir de débouché à une vière ou à un ruisseau. Or, d'une part, il était impor- nt de s'établir dans le voisinage d'un cours d'eau po- ble, et, de l'autre, il n'était pas impossible que le urant eût poussé Cyrus Smith de ce côté.

La haute muraille, on l'a dit, se dressait à une uteur de trois cents pieds, mais le bloc était plein rtout, et, même à sa base, à peine léchée par la mer, e ne présentait pas la moindre fissure qui pût servir demeure provisoire. C'était un mur d'aplomb, fait n granit très-dur, que le flot n'avait jamais rongé. rs le sommet voltigeait tout un monde d'oiseaux uatiques, et particulièrement diverses espèces de l'or- e des palmipèdes, à bec allongé, comprimé et pointu, volatiles très-criards, peu effrayés de la présence de

l'homme, qui, pour la première fois, sans doute, tr
blait ainsi leur solitude. Parmi ces palmipèdes, Penc
reconnut plusieurs labbes, sortes de goëlands auxqu
on donne quelquefois le nom de stercoraires, et aussi
petites mouettes voraces qui nichaient dans les anfr
tuosités du granit. Un coup de fusil, tiré au milieu
cette fourmilière d'oiseaux, en eût abattu un gra
nombre; mais, pour tirer un coup de fusil, il faut
fusil, et ni Pencroff, ni Harbert n'en avaient. D'ailleu
ces mouettes et ces labbes sont à peine mangeables,
leurs œufs même ont un détestable goût.

Cependant, Harbert, qui s'était porté un peu plus s
la gauche, signala bientôt quelques rochers tapissés d'
gues, que la haute mer devait recouvrir quelques heu
plus tard. Sur ces roches, au milieu des varechs gl
sants, pullulaient des coquillages à double valve, que
pouvaient dédaigner des gens affamés. Harbert app
donc Pencroff, qui se hâta d'accourir.

« Eh! ce sont des moules! s'écria le marin. Voilà
quoi remplacer les œufs qui nous manquent!

— Ce ne sont point des moules, répondit le jeu
Harbert, qui examinait avec attention les mollusques
tachés aux roches, ce sont des lithodomes.

— Et cela se mange? demanda Pencroff.

— Parfaitement.

— Alors, mangeons des lithodomes. »

Le marin pouvait s'en rapporter à Harbert. Le jeu
garçon était très-fort en histoire naturelle et avait to
jours eu une véritable passion pour cette science. S

ère l'avait poussé dans cette voie, en lui faisant suivre es cours des meilleurs professeurs de Boston, qui affec- ionnaient cet enfant, intelligent et travailleur. Aussi es instincts de naturaliste devaient-ils être plus d'une ois utilisés par la suite, et, pour son début, il ne se rompa pas.

Ces lithodomes étaient des coquillages oblongs, atta- hés par grappes et très-adhérents aux roches. Ils appar- enaient à cette espèce de mollusques perforateurs qui reusent des trous dans les pierres les plus dures, et eur coquille s'arrondissait à ses deux bouts, disposition ui ne se remarque pas dans la moule ordinaire.

Pencroff et Harbert firent une bonne consommation e ces lithodomes, qui s'entre-bâillaient alors au soleil. ls les mangèrent comme des huîtres, et ils leur trouvè- ent une saveur fortement poivrée, ce qui leur ôta tout egret de n'avoir ni poivre, ni condiments d'aucune orte.

Leur faim fut donc momentanément apaisée, mais on leur soif, qui s'accrut après l'absorption de ces mol- usques naturellement épicés. Il s'agissait donc de trou- er de l'eau douce, et il n'était pas vraisemblable qu'elle anquât dans une région si capricieusement acciden- ée. Pencroff et Harbert, après avoir pris la précaution e faire une ample provision de lithodomes, dont ils rem- lirent leurs poches et leurs mouchoirs, regagnèrent le ied de la haute terre.

Deux cents pas plus loin, ils arrivaient à cette coupée ar laquelle, suivant le pressentiment de Pencroff, une

petite rivière devait couler à pleins bords. En cet en droit, la muraille semblait avoir été séparée par quelqu violent effort plutonien. A sa base s'échancrait une p tite anse, dont le fond formait un angle assez aigu. L cours d'eau mesurait là cent pieds de largeur, et ses deu berges, de chaque côté, n'en comptaient que vingt pied à peine. La rivière s'enfonçait presque directement entr les deux murs de granit qui tendaient à s'abaisser e amont de l'embouchure; puis, elle tournait brusquemen et disparaissait sous un taillis à un demi-mille

« Ici, l'eau! Là-bas, le bois! dit Pencroff. Eh bien Harbert, il ne manque plus que la maison! »

L'eau de la rivière était limpide. Le marin reconnu qu'à ce moment de la marée, c'est-à-dire à basse me quand le flot montant n'y portait pas, elle était douce Ce point important établi, Harbert chercha quelque cavit qui pût servir de retraite, mais ce fut inutilemen Partout la muraille était lisse, plane et d'aplomb.

Toutefois, à l'embouchure même du cours d'eau, au-dessus des relais de la haute mer, les éboulis avaien formé, non point une grotte, mais un entassemen d'énormes rochers, tels qu'il s'en rencontre souven dans les pays granitiques, et qui portent le nom d « Cheminées ».

Pencroff et Harbert s'engagèrent assez profondémen entre les roches, dans ces couloirs sablés, auxquels l lumière ne manquait pas, car elle pénétrait par les vide que laissaient entre eux ces granits, dont quelques-un ne se maintenaient que par un miracle d'équilibre. Mai

avec la lumière entrait aussi le vent, — une vraie bise de de corridors, — et, avec le vent, le froid aigu de l'extérieur. Cependant, le marin pensa qu'en obstruant certaines portions de ces couloirs, en bouchant quelques ouvertures avec un mélange de pierres et de sable, on pourrait rendre les « Cheminées » habitables. Leur plan géométrique représentait ce signe typographique &, qui signifie *et cætera* en abrégé. Or, en isolant la boucle supérieure du signe, par laquelle s'engouffrait le vent du sud et de l'ouest, on parviendrait sans doute à utiliser sa disposition inférieure.

« Voilà notre affaire, dit Pencroff, et, si jamais nous revoyions M. Smith, il saurait tirer parti de ce labyrinthe.

— Nous le reverrons, Pencroff, s'écria Harbert, et quand il reviendra, il faut qu'il trouve ici une demeure à peu près supportable. Elle le sera si nous pouvons établir un foyer dans le couloir de gauche et y conserver une ouverture pour la fumée.

— Nous le pourrons, mon garçon, répondit le marin, et ces Cheminées — ce fut le nom que Pencroff conserva à cette demeure provisoire — feront notre affaire. Mais d'abord, allons faire provision de combustible. J'imagine que le bois ne nous sera pas inutile pour boucher ces ouvertures à travers lesquelles le diable joue de sa trompette! »

Harbert et Pencroff quittèrent les Cheminées, et, doublant l'angle, ils commencèrent à remonter la rive gauche de la rivière. Le courant en était assez rapide et

charriait quelques bois morts. Le flot montant — et se faisait déjà sentir en ce moment — devait le refoul avec force jusqu'à une distance assez considérable. I marin pensa donc que l'on pourrait utiliser ce flux et reflux pour le transport des objets pesants.

Après avoir marché pendant un quart d'heure, marin et le jeune garçon arrivèrent au brusque cou que faisait la rivière en s'enfonçant vers la gauche. partir de ce point, son cours se poursuivait à trave une forêt d'arbres magnifiques. Ces arbres avaient co servé leur verdure, malgré la saison avancée, car i appartenaient à cette famille des conifères qui se pr page sur toutes les régions du globe, depuis les clima septentrionaux jusqu'aux contrées tropicales. Le jeu naturaliste reconnut plus particulièrement des « dé dars », essences très-nombreuses dans la zone him layenne, et qui répandaient un agréable arome. Ent ces beaux arbres poussaient des bouquets de pins, do l'opaque parasol s'ouvrait largement. Au milieu d hautes herbes, Pencroff sentit que son pied écrasa des branches sèches, qui crépitaient comme des pièc d'artifice.

« Bon, mon garçon, dit-il à Harbert, si moi j'igno le nom de ces arbres, je sais du moins les ranger da la catégorie du « bois à brûler », et, pour le momen c'est la seule qui nous convienne!

— Faisons notre provision! » répondit Harbert, q se mit aussitôt à l'ouvrage.

La récolte fut facile. Il n'était pas même nécessai

l'ébrancher les arbres, car d'énormes quantités de bois mort gisaient à leurs pieds. Mais si le combustible ne manquait pas, les moyens de transport laissaient à désirer. Ce bois étant très-sec, devait rapidement brûler. De là, nécessité d'en rapporter aux Cheminées une quantité considérable, et la charge de deux hommes n'aurait pas suffi. C'est ce que fit observer Harbert.

« Eh! mon garçon, répondit le marin, il doit y avoir un moyen de transporter ce bois. Il y a toujours moyen de tout faire! Si nous avions une charrette ou un bateau, ce serait trop facile.

— Mais nous avons la rivière! dit Harbert.

— Juste, répondit Pencroff. La rivière sera pour nous un chemin qui marche tout seul, et les trains de bois n'ont pas été inventés pour rien.

— Seulement, fit observer Harbert, notre chemin marche en ce moment dans une direction contraire à la nôtre, puisque la mer monte!

— Nous en serons quittes pour attendre qu'elle baisse, répondit le marin, et c'est elle qui se chargera de transporter notre combustible aux Cheminées. Préparons toujours notre train. »

Le marin, suivi d'Harbert, se dirigea vers l'angle que la lisière de la forêt faisait avec la rivière. Tous deux portaient, chacun en proportion de ses forces, une charge de bois, liée en fagots. Sur la berge se trouvait aussi une grande quantité de branches mortes, au milieu de ces herbes entre lesquelles le pied d'un homme ne

s'était, probablement, jamais hasardé. Pencroff commença aussitôt à confectionner son train.

Dans une sorte de remous produit par une pointe de la rive et qui brisait le courant, le marin et le jeune garçon placèrent des morceaux de bois assez gros qu'ils avaient attachés ensemble avec des lianes sèches. Il se forma ainsi une sorte de radeau sur lequel fut empilée successivement toute la récolte, soit la charge de vingt hommes au moins. En une heure, le travail fut fini, et le train, amarré à la berge, dut attendre le renversement de la marée.

Il y avait alors quelques heures à occuper, et, d'un commun accord, Pencroff et Harbert résolurent de gagner le plateau supérieur, afin d'examiner la contrée sur un rayon plus étendu.

Précisément, à deux cents pas en arrière de l'angle formé par la rivière, la muraille, terminée par un éboulement de roches, venait mourir en pente douce sur la lisière de la forêt. C'était comme un escalier naturel. Harbert et le marin commencèrent donc leur ascension. Grâce à la vigueur de leurs jarrets, ils atteignirent la crête en peu d'instants, et vinrent se poster à l'angle qu'elle faisait sur l'embouchure de la rivière.

En arrivant, leur premier regard fut pour cet Océan qu'ils venaient de traverser dans de si terribles conditions! Ils observèrent avec émotion toute cette partie du nord de la côte, sur laquelle la catastrophe s'était produite. C'était là que Cyrus Smith avait disparu. Ils cherchèrent des yeux si quelque épave de leur ballon,

laquelle un homme aurait pu s'accrocher, ne surnage-
it pas encore. Rien ! La mer n'était qu'un vaste désert
'eau. Quant à la côte, déserte aussi. Ni le reporter, ni
ab ne s'y montraient. Mais il était possible qu'en ce
oment, tous deux fussent à une telle distance, qu'on
e pût les apercevoir.

« Quelque chose me dit, s'écria Harbert, qu'un homme
ussi énergique que M. Cyrus n'a pas pu se laisser noyer
omme le premier venu. Il doit avoir atteint quelque
oint du rivage. N'est-ce pas, Pencroff ? »

Le marin secoua tristement la tête. Lui n'espérait
uère plus revoir Cyrus Smith ; mais, voulant laisser
uelque espoir à Harbert :

« Sans doute, sans doute, dit-il, notre ingénieur est
omme à se tirer d'affaire là où tout autre succombe-
ait !... »

Cependant, il observait la côte avec une extrême at-
ntion. Sous ses yeux se développait la grève de sable,
ornée, sur la droite de l'embouchure, par des lignes
e brisants. Ces roches, encore émergées, ressemblaient
des groupes d'amphibies couchés dans le ressac. Au
elà de la bande d'écueils, la mer étincelait sous les
ayons du soleil. Dans le sud, une pointe aiguë fermait
horizon, et l'on ne pouvait reconnaître si la terre se
rolongeait dans cette direction, ou si elle s'orientait
ud-est et sud-ouest, ce qui eût fait de cette côte une
orte de presqu'île très-allongée. A l'extrémité septen-
rionale de la baie, le dessin du littoral se poursuivait à
ne grande distance, suivant une ligne plus arrondie. Là,

le rivage était bas, plat, sans falaise, avec de larges bancs de sable, que le reflux laissait à découvert.

Pencroff et Harbert se retournèrent alors vers l'ouest. Leur regard fut tout d'abord arrêté par la montagne à cime neigeuse, qui se dressait à une distance de six ou sept milles. Depuis ses premières rampes jusqu'à deux milles de la côte, s'étendaient de vastes masses boisées, relevées de grandes plaques vertes dues à la présence d'arbres à feuillage persistant. Puis, de la lisière de cette forêt jusqu'à la côte même, verdoyait un large plateau semé de bouquets d'arbres capricieusement distribués. Sur la gauche, on voyait par instants étinceler les eaux de la petite rivière, à travers quelques éclaircies, et il semblait que son cours assez sinueux la ramenait vers les contre-forts de la montagne, entre lesquels elle devait prendre sa source. Au point où le marin avait laissé son train de bois, elle commençait à couler entre les deux hautes murailles de granit; mais si, sur sa rive gauche, les parois demeuraient nettes et abruptes, sur la rive droite, au contraire, elles s'abaissaient peu à peu, les massifs se changeant en rocs isolés, les rocs en cailloux, les cailloux en galets jusqu'à l'extrémite de la pointe.

« Sommes-nous sur une île ? murmura le marin.

— En tout cas, elle semblerait être assez vaste ! répondit le jeune garçon.

— Une île, si vaste qu'elle fût, ne serait toujours qu'une île ! » dit Pencroff.

Mais cette importante question ne pouvait encore

re résolue. Il fallait en remettre la solution à un
ıtre moment. Quant à la terre elle-même, île ou con-
nent, elle paraissait fertile, agréable dans ses aspects,
riée dans ses productions.

« Cela est heureux, fit observer Pencroff, et, dans
otre malheur, il faut en remercier la Providence.

— Dieu soit donc loué ! » répondit Harbert, dont le
eur pieux était plein de reconnaissance pour l'Auteur
e toutes choses.

Pendant longtemps, Pencroff et Harbert examinèrent
tte contrée sur laquelle les avait jetés leur destinée,
ais il était difficile d'imaginer, après une si sommaire
spection, ce que leur réservait l'avenir.

Puis ils revinrent, en suivant la crête méridionale du
lateau de granit, dessinée par un long feston de roches
apricieuses, qui affectaient les formes les plus bizarres.
à vivaient quelques centaines d'oiseaux nichés dans les
ous de la pierre. Harbert, en sautant sur les roches,
t partir toute une troupe de ces volatiles.

« Ah ! s'écria-t-il, ceux-là ne sont ni des goëlands, ni
es mouettes !

— Quels sont donc ces oiseaux ? demanda Pencroff.
n dirait, ma foi, des pigeons !

— En effet, mais ce sont des pigeons sauvages, ou
igeons de roche, répondit Harbert. Je les reconnais à la
ouble bande noire de leur aile, à leur croupion blanc,
leur plumage bleu-cendré. Or, si le pigeon de roche
st bon à manger, ses œufs doivent être excellents, et,
our peu que ceux-ci en aient laissé dans leurs nids !.....

— Nous ne leur donnerons pas le temps d'éclore, s ce n'est sous forme d'omelette! répondit gaîment Pen croff.

— Mais dans quoi feras-tu ton omelette? demand Harbert. Dans ton chapeau?

— Bon! répondit le marin, je ne suis pas assez sor cier pour cela. Nous nous rabattrons donc sur les œufs à la coque, mon garçon, et je me charge d'expédier le plus durs! »

Pencroff et le jeune garçon examinèrent avec atten tion les anfractuosités du granit, et ils trouvèrent, e effet, des œufs dans certaines cavités! Quelques dou zaines furent recueillies, puis placées dans le mouchoi du marin, et, le moment approchant où la mer devai être pleine, Harbert et Pencroff commencèrent à re descendre vers le cours d'eau.

Quand ils arrivèrent au coude de la rivière, il étai une heure après midi. Le courant se renversait déjà. I fallait donc profiter du reflux pour amener le train d bois à l'embouchure. Pencroff n'avait pas l'intention d laisser ce train s'en aller, au courant, sans direction, e il n'entendait pas, non plus, s'y embarquer pour l diriger. Mais un marin n'est jamais embarrassé, quan il s'agit de câbles ou de cordages, et Pencroff tress rapidement une corde longue de plusieurs brasses a moyen de lianes sèches. Ce câble végétal fut attach à l'arrière du radeau, et le marin le tint à la main, tand que Harbert, repoussant le train avec une longue perch le maintenait dans le courant.

Le procédé réussit à souhait. L'énorme charge de is, que le marin retenait en marchant sur la rive, ivit le fil de l'eau. La berge était très-accore, il n'y ait pas à craindre que le train ne s'échouât, et, avant ux heures, il arrivait à l'embouchure, à quelques pas s Cheminées.

CHAPITRE V

Aménagement des Cheminées. — L'importante question du feu. — L
boîte d'allumettes. — Recherche sur la plage. — Retour du reporter
de Nab. — Une seule allumette! — Le foyer pétillant. — Le premi
souper. — La première nuit à terre.

Le premier soin de Pencroff, dès que le train de boi
eut été déchargé, fut de rendre les Cheminées habita
bles, en obstruant ceux des couloirs à travers lesquel
s'établissait le courant d'air. Du sable, des pierres, de
branches entrelacées, de la terre mouillée bouchèren
hermétiquement les galeries de l'&, ouvertes aux vent
du sud, et en isolèrent la boucle supérieure. Un se
boyau, étroit et sinueux, qui s'ouvrait sur la part
latérale, fut ménagé, afin de conduire la fumée au d
hors et de provoquer le tirage du foyer. Les Cheminé
se trouvaient ainsi divisées en trois ou quatre cha
bres, si, toutefois on peut donner ce nom à autant
tannières sombres, dont un fauve se fût à peine co
tenté. Mais on y était au sec, et l'on pouvait s'y tenir
bout, du moins dans la principale de ces chambres, c
occupait le centre. Un sable fin en couvrait le sol,

ıt compte fait, on pouvait s'en arranger, en attendant
eux.

Tout en travaillant, Harbert et Pencroff causaient.

« Peut-être, disait Harbert, nos compagnons auront-
trouvé une meilleure installation que la nôtre ?

— C'est possible, répondait le marin, mais, dans le
ıte, ne t'abstiens pas! Mieux vaut une corde de trop à
ı arc que pas du tout de corde !

— Ah! répétait Harbert, qu'ils ramènent M. Smith,
'ils le retrouvent, et nous n'aurons plus qu'à remer-
r le ciel !

— Oui! murmurait Pencroff. C'était un homme celui-
et un vrai !

— C'était... dit Harbert. Est-ce que tu désespères de
revoir jamais?

— Dieu m'en garde ! » répondit le marin.

Le travail d'appropriation fut rapidement exécuté,
Pencroff s'en déclara très-satisfait.

« Maintenant, dit-il, nos amis peuvent revenir. Ils
ouveront un abri suffisant. »

Restait à établir le foyer et à préparer le repas. Beso-
e simple et facile, en vérité. De larges pierres plates
ent disposées au fond du premier couloir de gauche,
'orifice de l'étroit boyau qui avait été réservé. Ce que
fumée n'entraînerait pas de chaleur au dehors suf-
ait évidemment à maintenir une température conve-
ble au dedans. La provision de bois fut emmagasinée
ns l'une des chambres, et le marin plaça sur les pier-
s du foyer quelques bûches, entremêlées de menu bois.

Le marin s'occupait de ce travail, quand Harbert lu demanda s'il avait des allumettes.

« Certainement, répondit Pencroff, et j'ajouterai heureusement, car, sans allumettes ou sans amadou nous serions fort embarrassés !

— Nous pourrions toujours faire du feu comme le sauvages, répondit Harbert, en frottant deux morceau de bois secs l'un contre l'autre ?

— Eh bien ! essayez, mon garçon, et nous verrons s vous arriverez à autre chose qu'à vous rompre les bras

— Cependant, c'est un procédé très-simple et très usité dans les îles du Pacifi que.

— Je ne dis pas non, répondit Pencroff, mais il fau croire que les sauvages connaissent la manière de s prendre, ou qu'ils emploient un bois particulier, ca plus d'une fois déjà, j'ai voulu me procurer du feu d cette façon, et je n'ai jamais pu y parvenir ! J'avou donc que je préfère les allumettes ! Où sont mes allu mettes ? »

Pencroff chercha dans sa veste la boîte qui ne le qu tait jamais, car il était un fumeur acharné. Il ne la trouv pas. Il fouilla les poches de son pantalon, et, à sa stu péfaction profonde, il ne trouva point davantage la boi en question.

« Voilà qui est bête, et plus que bête ! dit-il en rega dant Harbert. Cette boîte sera tombée de ma poche, je l'ai perdue ! Mais, vous, Harbert, est-ce que vo n'avez rien, ni briquet, ni quoi que ce soit qui puis servir à faire du feu ?

— Non, Pencroff! »

.e marin sortit, suivi du jeune garçon, et se grattant
front avec vivacité.

Sur le sable, dans les roches, près de la berge de la
ière, tous deux cherchèrent avec le plus grand soin,
is inutilement. La boîte était en cuivre et n'eût point
nappé à leurs yeux.

« Pencroff, demanda Harbert, n'as-tu pas jeté cette
te hors de la nacelle ?

— Je m'en suis bien gardé, répondit le marin. Mais,
and on a été secoués comme nous venons de l'être,
si mince objet peut avoir disparu. Ma pipe, elle-
me, m'a bien quitté! Satanée boîte! Où peut-elle
re ?

— Eh bien, la mer se retire, dit Harbert, courons à
ndroit où nous avons pris terre. »

Il était peu probable qu'on retrouvât cette boîte, que
lames avaient dû rouler au milieu des galets, à marée
ute, mais il était bon de tenir compte de cette cir-
nstance. Harbert et Pencroff se dirigèrent rapide-
ent vers le point où ils avaient atterri la veille, à deux
nts pas environ des Cheminées.

Là, au milieu des galets, dans le creux des roches, les
cherches furent faites minutieusement. Résultat nul.
la boîte était tombée en cet endroit, elle avait dû être
traînée par les flots. A mesure que la mer se retirait,
marin fouillait tous les interstices des roches, sans
n trouver. C'était une perte grave dans la circonstance,
pour le moment, irréparable.

Pencroff ne cacha point son désappointement très-vif. Son front s'était fortement plissé. Il ne prononçait pas une seule parole. Harbert voulut le consoler en faisant observer que, très-probablement, les allumettes auraient été mouillées par l'eau de mer, et qu'il eût été impossible de s'en servir.

« Mais non, mon garçon, répondit le marin. Elles étaient dans une boîte en cuivre qui fermait bien ! Et maintenant, comment faire ?

— Nous trouverons certainement moyen de nous procurer du feu, dit Harbert. M. Smith ou M. Spilett ne seront pas à court comme nous !

— Oui, répondit Pencroff, mais, en attendant, nous sommes sans feu, et nos compagnons ne trouveront qu'un triste repas à leur retour !

— Mais, dit vivement Harbert, il n'est pas possible qu'ils n'aient ni amadou, ni allumettes !

— J'en doute, répondit le marin en secouant la tête. D'abord Nab et M. Smith ne fument pas, et je crains bien que M. Spilett n'ait plutôt conservé son carnet que sa boîte d'allumettes ! »

Harbert ne répondit pas. La perte de la boîte était évidemment un fait regrettable. Toutefois, le jeune garçon comptait bien que l'on se procurerait du feu d'une manière ou d'une autre. Pencroff, plus expérimenté, et bien qu'il ne fût point homme à s'embarrasser de peu, ni de beaucoup, n'en jugeait pas ainsi. En tout cas, il n'y avait qu'un parti à prendre : attendre le retour de Nab et du reporter. Mais il fallait renoncer au repas

l'œufs durcis qu'il voulait leur préparer, et le régime de chair crue ne lui semblait, ni pour eux, ni pour lui-même, une perspective agréable.

Avant de retourner aux Cheminées, le marin et Harbert, dans le cas où le feu leur manquerait définitivement, firent une nouvelle récolte de lithodomes, et ils reprirent silencieusement le chemin de leur demeure.

Pencroff, les yeux fixés à terre, cherchait toujours son introuvable boîte. Il remonta même la rive gauche de la rivière depuis son embouchure jusqu'à l'angle où le train de bois avait été amarré. Il revint sur le plateau supérieur, il le parcourut en tous sens, il chercha dans les hautes herbes sur la lisière de la forêt, — le tout vainement.

Il était cinq heures du soir, quand Harbert et lui rentrèrent aux Cheminées. Inutile de dire que les couloirs furent fouillés jusque dans leurs plus sombres coins, et qu'il fallut y renoncer décidément.

Vers six heures, au moment où le soleil disparaissait derrière les hautes terres de l'ouest, Harbert, qui allait et venait sur la grève, signala le retour de Nab et de Gédéon Spilett.

Ils revenaient seuls!... Le jeune garçon éprouva un inexprimable serrement de cœur. Le marin ne s'était point trompé dans ses pressentiments. L'ingénieur Cyrus Smith n'avait pu être retrouvé !

Le reporter, en arrivant, s'assit sur une roche, sans mot dire. Epuisé de fatigue, mourant de faim, il n'avait pas la force de prononcer une parole !

Quant à Nab, ses yeux rougis prouvaient combien i avait pleuré, et de nouvelles larmes qu'il ne put reteni dirent trop clairement qu'il avait perdu tout espoir

Le reporter fit le récit des recherches tentées pour re trouver Cyrus Smith. Nab et lui avaient parcouru la côt sur un espace de plus de huit milles, et, par conséquent bien au delà du point où s'était effectuée l'avant-der nière chute du ballon, chute qui avait été suivie de l disparition de l'ingénieur et du chien Top. La grève étai déserte. Nulle trace, nulle empreinte. Pas un caillo fraîchement retourné, pas un indice sur le sable, pa une marque d'un pied humain sur toute cette partie d littoral. Il était évident qu'aucun habitant ne fréquentai cette portion de la côte. La mer était aussi déserte qu le rivage, et c'était là, à quelques centaines de pieds d la côte, que l'ingénieur avait trouvé son tombeau.

En ce moment, Nab se leva, et d'une voix qui dé notait combien les sentiments d'espoir résistaient en lui

« Non ! s'écria-t-il, non ! Il n'est pas mort ! Non cela n'est pas ! Lui ! allons donc ! Moi ! n'importe que autre, possible ! mais lui ! jamais. C'est un homme revenir de tout !... »

Puis, la force l'abandonnant :

« Ah ! je n'en puis plus ! » murmura-t-il.

Harbert courut à lui.

« Nab, dit le jeune garçon, nous le retrouverons Dieu nous le rendra ! Mais en attendant, vous ave faim ! Mangez, mangez un peu, je vous en prie ! »

Et, ce disant, il offrait au pauvre nègre quelque

gnées de coquillages, maigre et insuffisante nour-
ure !

Nab n'avait pas mangé depuis bien des heures, mais
refusa. Privé de son maître, Nab ne pouvait ou ne
ulait plus vivre !

Quant à Gédéon Spilett, il dévora ces mollusques;
s, il se coucha sur le sable au pied d'une roche. Il
it exténué, mais calme.

Alors, Harbert s'approcha de lui, et, lui prenant la main :
« Monsieur, dit-il, nous avons découvert un abri où
us serez mieux qu'ici. Voici la nuit qui vient. Venez
us reposer ! Demain, nous verrons... »

Le reporter se leva, et, guidé par le jeune garçon, il
dirigea vers les Cheminées.

En ce moment, Pencroff s'approcha de lui, et, du
le plus naturel, il lui demanda si, par hasard, il
urait pas sur lui une allumette.

Le reporter s'arrêta, chercha dans ses poches, n'y
uva rien et dit :

« J'en avais, mais j'ai dû tout jeter... »

Le marin appela Nab alors, lui fit la même de-
nde, et reçut la même réponse.

« Malédiction ! » s'écria le marin, qui ne put retenir
mot.

Le reporter l'entendit, et, allant à Pencroff :

« Pas une allumette ? dit-il.

— Pas une, et par conséquent pas de feu !

— Ah ! s'écria Nab, s'il était là, mon maître, il saurait
n vous en faire ! »

Les quatre naufragés restèrent immobiles et se reg dèrent, non sans inquiétude. Ce fut Harbert qui le p mier rompit le silence, en disant :

« Monsieur Spilett, vous êtes fumeur, vous avez to jours des allumettes sur vous ! Peut-être n'avez-vo pas bien cherché ? Cherchez encore ! Une seule all mette nous suffirait ! »

Le reporter fouilla de nouveau ses poches de pantalo de gilet, de paletot, et enfin, à la grande joie de Pencro non moins qu'à son extrême surprise, il sentit un pe morceau de bois engagé dans la doublure de son gil Ses doigts avaient saisi ce petit morceau de bois à t vers l'étoffe, mais ils ne pouvaient le retirer. Comme devait être une allumette, et une seule, il s'agissait ne point en érailler le phosphore.

« Voulez-vous me laisser faire ? » lui dit le jeu garçon.

Et fort adroitement, sans le casser, il parvint à tirer ce petit morceau de bois, ce misérable et précie fétu, qui, pour ces pauvres gens, avait une si grande i portance ! Il était intact.

« Une allumette ! s'écria Pencroff. Ah ! c'est comme nous en avions une cargaison tout entière ! »

Il prit l'allumette, et, suivi de ses compagno il regagna les Cheminées.

Ce petit morceau de bois, que dans les pays habité prodigue avec tant d'indifférence, et dont la valeur nulle, il fallait ici s'en servir avec une extrême précaut Le marin s'assura qu'il était bien sec. Puis, cela fait

« Il faudrait du papier, dit-il.

— En voici, » répondit Gédéon Spilett, qui, après uelque hésitation, déchira une feuille de son carnet.

Pencroff prit le morceau de papier que lui tendait le porter, et il s'accroupit devant le foyer. Là, quelques oignées d'herbes, de feuilles et de mousses sèches urent placées sous les fagots et disposées de manière ue l'air pût circuler aisément et enflammer rapidement bois mort.

Alors, Pencroff plia le morceau de papier en forme cornet, ainsi que font les fumeurs de pipe par les rands vents, puis, il l'introduisit entre les mousses. renant ensuite un galet légèrement raboteux, il l'esuya avec soin, et, non sans que le cœur lui battît, frotta doucement l'allumette, en retenant sa resiration.

Le premier frottement ne produisit aucun effet. Penroff n'avait pas appuyé assez vivement, craignant érailler le phosphore.

« Non, je ne pourrai pas, dit-il, ma main tremble... 'allumette raterait... Je ne peux pas... je ne veux pas! »

se relevant, il chargea Harbert de le remplacer.

Certes, le jeune garçon n'avait de sa vie été aussi imressionné. Le cœur lui battait fort. Prométhée allant érober le feu du ciel ne devait pas être plus ému!

n'hésita pas, cependant, et frotta rapidement le galet. n petit grésillement se fit entendre et une légère flamme leuâtre jaillit en produisant une fumée âcre. Harbert etourna doucement l'allumette, de manière à alimenter

la flamme, puis, il la glissa dans le cornet de papier. L
papier prit feu en quelques secondes, et les mousse
brûlèrent aussitôt.

Quelques instants plus tard, le bois sec craquai
et une joyeuse flamme, activée par le vigoureux souffl
du marin, se développait au milieu de l'obscurité.

« Enfin, s'écria Pencroff en se relevant, je n'ai jamai
été si ému de ma vie ! »

Il est certain que ce feu faisait bien sur le foyer d
pierres plates. La fumée s'en allait facilement par l'é
troit conduit, la cheminée tirait, et une agréable cha
leur ne tarda pas à se répandre.

Quant à ce feu, il fallait prendre garde de ne plus l
laisser éteindre, et conserver toujours quelque brais
sous la cendre. Mais ce n'était qu'une affaire de soin e
d'attention, puisque le bois ne manquait pas, et que l
provision pourrait toujours être renouvelée en temp
utile.

Pencroff songea tout d'abord à utiliser le foyer, e
préparant un souper plus nourrissant qu'un plat d
lithodomes. Deux douzaines d'œufs furent apporté
par Harbert. Le reporter, accoté dans un coin, rega
dait ces apprêts sans rien dire. Une triple pensée tenda
son esprit. Cyrus vit-il encore ? S'il vit, où peut-il être
S'il a survécu à sa chute, comment expliquer qu
n'ait pas trouvé le moyen de faire connaître son exi
tence? Quant à Nab, il rôdait sur la grève. Ce n'éta
plus qu'un corps sans âme.

Pencroff, qui connaissait cinquante-deux manièr

'accommoder les œufs, n'avait pas le choix en ce me-
ent. Il dut se contenter de les introduire dans les
endres chaudes, et de les laisser durcir à petit feu.

En quelques minutes, la cuisson fut opérée, et le
arin invita le reporter à prendre sa part du souper.
el fut le premier repas des naufragés sur cette côte
connue. Ces œufs durcis étaient excellents, et, comme
œuf contient tous les éléments indispensables à la
ourriture de l'homme, ces pauvres gens s'en trouvèrent
rt bien et se sentirent réconfortés.

Ah ! si l'un d'eux n'eût pas manqué à ce repas ! Si les
nq prisonniers échappés de Richmond eussent été tous
, sous ces roches amoncelées, devant ce feu pétillant
clair, sur ce sable sec, peut-être n'auraient-ils eu que
s actions de grâces à rendre au ciel! Mais le plus in-
nieux, le plus savant aussi, celui qui était leur chef
contesté, Cyrus Smith, manquait, hélas ! et son corps
avait pu même obtenir une sépulture !

Ainsi se passa cette journée du 25 mars. La nuit
ait venue. On entendait au dehors le vent siffler et le
ssac monotone battre la côte. Les galets, poussés et
menés par les lames, roulaient avec un fracas as-
urdissant.

Le reporter s'était retiré au fond d'un obscur couloir,
rès avoir sommairement noté les incidents de ce jour :
première apparition de cette terre nouvelle, la dis-
rition de l'ingénieur, l'exploration de la côte, l'inci-
nt des allumettes, etc.; et, la fatigue aidant, il parvint
trouver quelque repos dans le sommeil.

Harbert, lui, s'endormit bientôt. Quant au marin veillant d'un œil, il passa la nuit près du foyer, auque il n'épargna pas le combustible. Un seul des naufragé ne reposa pas dans les Cheminées. Ce fut l'inconsolable le désespéré Nab, qui, cette nuit tout entière, et mal gré ce que lui dirent ses compagnons pour l'engager prendre du repos, erra sur la grève en appelant so maître!

CHAPITRE VI

inventaire des naufragés. — Rien. — Le linge brûlé. — Une excursion dans la forêt. — La flore des arbres verts. — Le jacamar en fuite. — Trace de bêtes fauves. — Les couroucous. — Les tétras. — Une singulière pêche à la ligne.

L'inventaire des objets possédés par ces naufragés de air, jetés sur une côte qui paraissait être inhabitée, sera romptement établi.

Ils n'avaient rien, sauf les habits qu'ils portaient au ıoment de la catastrophe. Il faut cependant mentionner n carnet et une montre que Gédéon Spilett avait conervée par mégarde sans doute, mais pas une arme, pas n outil, pas même un couteau de poche. Les passaers de la nacelle avaient tout jeté au dehors pour lléger l'aérostat.

Les héros imaginaires de Daniel de Foé ou de Wyss, ıssi bien que les Selkirk et les Raynal, naufragés à ıan-Fernandez ou à l'archipel des Auckland, ne furent mais dans un dénuement aussi absolu. Ou ils tiraient es ressources abondantes de leur navire échoué, soit graines, en bestiaux, en outils, en munitions, ou bien

quelque épave arrivait à la côte qui leur permettait de subvenir aux premiers besoins de la vie. Ils ne se trouvaient pas tout d'abord absolument désarmés en face de la nature. Mais ici, pas un instrument quelconque, pas un ustensile. De rien, il leur faudrait arriver à tout!

Et si encore Cyrus Smith eût été avec eux, si l'ingénieur eût pu mettre sa science pratique, son esprit inventif, au service de cette situation, peut-être tout espoir n'eût-il pas été perdu! Hélas! il ne fallait plus compter revoir Cyrus Smith. Les naufragés ne devaient rien attendre que d'eux-mêmes, et de cette Providence qui n'abandonne jamais ceux dont la foi est sincère.

Mais, avant tout, devaient-ils s'installer sur cette partie de la côte, sans chercher à savoir à quel continent elle appartenait, si elle était habitée, ou si ce littoral n'était que le rivage d'une île déserte?

C'était une question importante à résoudre et dans le plus bref délai. De sa solution sortiraient les mesures à prendre. Toutefois, suivant l'avis de Pencroff, il parut convenable d'attendre quelques jours avant d'entreprendre une exploration. Il fallait, en effet, préparer des vivres et se procurer une alimentation plus fortifiante que celle uniquement due à des œufs ou des mollusques. Les explorateurs, exposés à supporter de longues fatigues, sans un abri pour y reposer leur tête, devaient avant tout, refaire leurs forces.

Les Cheminées offraient une retraite suffisante provisoirement. Le feu était allumé, et il serait facile

onserver des braises. Pour le moment, les coquillages t les œufs ne manquaient pas dans les rochers et sur ı grève. On trouverait bien le moyen de tuer quelques-ns de ces pigeons qui volaient par centaines à la rête du plateau, fût-ce à coups de bâton ou à coups de ierre. Peut-être les arbres de la forêt voisine donne-aient-ils des fruits comestibles? Enfin, l'eau douce éta ı. Il fut donc convenu que, pendant quelques jours, n resterait aux Cheminées, afin de s'y préparer pour ne exploration, soit sur le littoral, soit à l'intérieur du ays.

Ce projet convenait particulièrement à Nab. Entêté ans ses idées comme dans ses pressentiments, il n'avait ucune hâte d'abandonner cette portion de la côte, héâtre de la catastrophe. Il ne croyait pas, il ne vou-ait pas croire à la perte de Cyrus Smith. Non, il ne lui emblait pas possible qu'un tel homme eût fini de cette ulgaire façon, emporté par un coup de mer, noyé ans les flots, à quelques centaines de pas d'un rivage! ant que les lames n'auraient pas rejeté le corps de ingénieur, tant que lui, Nab, n'aurait pas vu de ses eux, touché de ses mains, le cadavre de son maître, ne croirait pas à sa mort! Et cette idée s'enracina lus que jamais dans son cœur obstiné. Illusion peut tre, illusion respectable toutefois, que le marin ne oulut pas détruire! Pour lui, il n'était plus d'espoir, et ingénieur avait bien réellement péri dans les flots, ais avec Nab, il n'y avait pas à discuter. C'était comme chien qui ne peut quitter la place où est tombé son

maître, et sa douleur était telle que, probablement, il ne lui survivrait pas.

Ce matin-là, 26 mars, dès l'aube, Nab avait repris sur la côte la direction du nord, et il était retourné là où la mer, sans doute, s'était refermée sur l'infortuné Smith.

Le déjeuner de ce jour fut uniquement composé d'œufs de pigeon et de lithodomes. Harbert avait trouvé du sel déposé dans le creux des roches par évaporation, et cette substance minérale vint fort à propos.

Ce repas terminé, Pencroff demanda au reporter si celui-ci voulait les accompagner dans la forêt, où Harbert et lui allaient essayer de chasser! Mais, toute réflexion faite, il était nécessaire que quelqu'un restât afin d'entretenir le feu, et pour le cas, fort improbable, où Nab aurait eu besoin d'aide. Le reporter resta donc.

« En chasse, Harbert, dit le marin. Nous trouverons des munitions sur notre route, et nous couperons notre fusil dans la fôrêt. »

Mais, au moment de partir, Harbert fit observer que, puisque l'amadou manquait, il serait peut-être prudent de le remplacer par une autre substance.

« Laquelle? demanda Pencroff.

— Le linge brûlé, répondit le jeune garçon. Cela peut, au besoin, servir d'amadou. »

Le marin trouva l'avis fort sensé. Seulement, il avait l'inconvénient de nécessiter le sacrifice d'un morceau de mouchoir. Néanmoins, la chose en valait la peine et le mouchoir à grands carreaux de Pencroff fut bientôt

éduit, pour une partie, à l'état de chiffon à demi brûlé. ette matière inflammable fut déposée dans la chambre entrale, au fond d'une petite cavité du roc, à l'abri de out vent et de toute humidité.

Il était alors neuf heures du matin. Le temps menait, et la brise soufflait du sud-est. Harbert et Pencroff ournèrent l'angle des Cheminées, non sans avoir jeté n regard sur la fumée qui se tordait à une pointe de oc; puis, ils remontèrent la rive gauche de la rivière.

Arrivé à la forêt, Pencroff cassa au premier arbre eux solides branches qu'il transforma en gourdins, et ont Harbert usa la pointe sur une roche. Ah! que 'eût-il donné pour avoir un couteau! Puis, les deux hasseurs s'avancèrent dans les hautes herbes, en suiant la berge. A partir du coude qui reportait son cours ans le sud-ouest, la rivière se rétrécissait peu à peu, ses rives formaient un lit très-encaissé recouvert par double arceau des arbres. Pencroff, afin de ne pas égarer, résolut de suivre le cours d'eau qui le ramèerait toujours à son point de départ. Mais la berge était pas sans présenter quelques obstacles : ici des bres dont les branches flexibles se courbaient jusqu'au veau du courant, là des lianes ou des épines qu'il falit briser à coups de bâton. Souvent, Harbert se glissait tre les souches brisées avec la prestesse d'un jeune at, et il disparaissait dans le taillis. Mais Pencroff le ppelait aussitôt en le priant de ne point s'éloigner.

Cependant, le marin observait avec attention la dissition et la nature des lieux. Sur cette rive gauche,

le sol était plat et remontait insensiblement vers l'inté rieur. Quelquefois humide, il prenait alors une appa rence marécageuse. On y sentait tout un réseau sous jacent de filets liquides qui, par quelque faille souter raine, devaient s'épancher vers la rivière. Quelquefoi aussi, un ruisseau coulait à travers le taillis, que l'o traversait sans peine. La rive opposée paraissait êtr plus accidentée, et la vallée, dont la rivière occupait l thalweg, s'y dessinait plus nettement. La colline, cou verte d'arbres disposés par étages, formait un ridea qui masquait le regard. Sur cette rive droite, la march eût été difficile, car les déclivités s'y abaissaient brus quement, et les arbres, courbés sur l'eau, ne se mainte naient que par la puissance de leurs racines.

Inutile d'ajouter que cette forêt, aussi bien que l côte déjà parcourue, était vierge de toute empreint humaine. Pencroff n'y remarqua que des traces d quadrupèdes, des passées fraîches d'animaux, dont i ne pouvait reconnaître l'espèce. Très-certainement, — et ce fut aussi l'opinion d'Harbert, — quelques-une avaient été laissées par des fauves formidables ave lesquels il y aurait à compter sans doute; mais null part la marque d'une hache sur un tronc d'arbre, ni le restes d'un feu éteint, ni l'empreinte d'un pas; ce do on devait se féliciter peut-être, car sur cette terre, e plein Pacifique, la présence de l'homme eût été peut-êtr plus à craindre qu'à désirer.

Harbert et Pencroff, causant à peine, car les diff cultés de la route étaient grandes, n'avançaient q

t lentement, et, après une heure de marche, ils
aient à peine franchi un mille. Jusqu'alors, la chasse
vait pas été fructueuse. Cependant, quelques oiseaux
antaient et voletaient sous la ramure, et se montraient
s-farouches, comme si l'homme leur eût instinctive-
nt inspiré une juste crainte. Entre autres volatiles,
rbert signala, dans une partie marécageuse de la
rêt, un oiseau à bec aigu et allongé, qui ressemblait
atomiquement à un martin-pêcheur. Toutefois, il se
stinguait de ce dernier par son plumage assez rude,
vêtu d'un éclat métallique.

« Ce doit être un « jacamar », dit Harbert, en essayant
pprocher l'animal à bonne portée.

— Ce serait bien l'occasion de goûter du jacamar,
pondit le marin, si cet oiseau-là était d'humeur à se
sser rôtir ! »

En ce moment, une pierre, adroitement et vigoureu-
nent lancée par le jeune garçon, vint frapper le vola-
e à la naissance de l'aile ; mais le coup ne fut pas
ffisant, car le jacamar s'enfuit de toute la vitesse de
s jambes et disparut en un instant.

« Maladroit que je suis ! s'écria Harbert.

— Eh non, mon garçon ! répondit le marin. Le coup
ait bien porté, et plus d'un aurait manqué l'oiseau.
Allons ! ne vous dépitez pas ! Nous le rattraperons un
tre jour ! »

L'exploration continua. A mesure que les chasseurs
vançaient, les arbres, plus espacés, devenaient ma-
ifiques, mais aucun ne produisait de fruits comestibles.

Pencroff cherchait vainement quelques-uns de ces p
cieux palmiers qui se prêtent à tant d'usages de la
domestique, et dont la présence a été signalée jusqu
quarantième parallèle dans l'hémisphère boréal et
qu'au trente-cinquième seulement dans l'hémisph
austral. Mais cette forêt ne se composait que de co
fères, tels que les déodars, déjà reconnus par Harbe
des « douglas », semblables à ceux qui poussent su
côte nord-ouest de l'Amérique, et des sapins admi
bles, mesurant cent cinquante pieds de hauteur.

En ce moment, une volée d'oiseaux de petite ta
d'un joli plumage, à queue longue et chatoyan
s'éparpillèrent entre les branches, semant leurs plum
faiblement attachées, qui couvrirent le sol d'un
duvet. Harbert ramassa quelques-unes de ces plum
et, après les avoir examinées :

« Ce sont des « couroucous », dit-il.

— Je leur préférerais une pintade ou un coq
bruyère, répondit Pencroff ; mais enfin, s'ils sont bo
à manger ?...

— Ils sont bons à manger, et même leur chair est tr
délicate, reprit Harbert. D'ailleurs, si je ne me trom
il est facile de les approcher et de les tuer à coups
bâton. »

Le marin et le jeune garçon, se glissant entre les b
bes, arrivèrent au pied d'un arbre dont les basses br
ches étaient couvertes de petits oiseaux. Ces couroucous
attendaient au passage les insectes qui leur servent
nourriture. On voyait leurs pattes emplumées se

ortement les pousses moyennes qui leur servaient 'appui.

Les chasseurs se redressèrent alors, et, avec leurs bâons manœuvrés comme une faux, ils rasèrent des files ntières de ces couroucous, qui ne songeaient point à envoler et se laissèrent stupidement abattre. Une cenaine jonchait déjà le sol, quand les autres se décidèrent fuir.

« Bien, dit Pencroff, voilà un gibier tout à fait à la ortée de chasseurs tels que nous! On le prendrait à la ain ! »

Le marin enfila les couroucous, comme des mauvietes, au moyen d'une baguette flexible, et l'exploration ontinua. On put observer que le cours d'eau s'arronissait légèrement, de manière à former un crochet vers sud, mais ce détour ne se prolongeait vraisemblableent pas, car la rivière devait prendre sa source dans la ontagne et s'alimenter de la fonte des neiges qui taissaient les flancs du cône central.

L'objet particulier de cette excursion était, on le sait, procurer aux hôtes des Cheminées la plus grande uantité possible de gibier. On ne pouvait dire que le ut jusqu'ici eût été atteint ; aussi le marin poursuivait-il tivement ses recherches, et maugréait-il quand quelue animal, qu'il n'avait pas même le temps de reconnaie, s'enfuyait entre les hautes herbes. Si encore il avait le chien Top! mais Top avait disparu en même temps ue son maître et probablement péri avec lui!

Vers trois heures après midi, de nouvelles bandes d'oi-

seaux furent entrevues à travers certains arbres, dont ils becquetaient les baies aromatiques, entre autres des genévriers. Soudain, un véritable appel de trompette résonna dans la forêt. Ces étranges et sonores fanfares étaient produites par ces gallinacés que l'on nomme « tétras » aux Etats-Unis. Bientôt on en vit quelques couples, au plumage varié de fauve et de brun, et à la queue brune. Harbert reconnut les mâles aux deux ailerons pointus, formés par les pennes relevées de leur cou. Pencroff jugea indispensable de s'emparer de l'un de ces gallinacés, gros comme une poule, et dont la chair vaut celle de la gélinotte; mais c'était difficile, car ils ne se laissaient point approcher. Après plusieurs tentatives infructueuses, qui n'eurent d'autre résultat que d'effrayer les tétras, le marin dit au jeune garçon :

« Décidément, puisqu'on ne peut les tuer au vol, il faut essayer de les prendre à la ligne.

— Comme une carpe? s'écria Harbert, très-surpris de la proposition.

— Comme une carpe, » répondit sérieusement le marin.

Pencroff avait trouvé dans les herbes une demi-douzaine de nids de tétras, ayant chacun de deux à trois œufs. Il eut grand soin de ne pas toucher à ces nids, auxquels leurs propriétaires ne pouvaient manquer de revenir. Ce fut autour d'eux qu'il imagina de tendre ses lignes, — non des lignes à collets, mais de véritables lignes à hameçon. Il emmena Harbert à quelque distance des nids, et là il prépara ses engins singuliers avec

n qu'eût apporté un disciple d'Isaac Walton (1). Har-
t suivait ce travail avec un intérêt facile à compren-
, tout en doutant de la réussite. Les lignes furent
es de minces lianes, rattachées l'une à l'autre et lon-
es de quinze à vingt pieds. De grosses épines très-
tes, à pointes recourbées, que fournit un buisson
cacias nains, furent liées aux extrémités des lianes
guise d'hameçon. Quant à lappât, de gros vers rou-
qui rampaient sur le sol en tinrent lieu.

Cela fait, Pencroff, passant entre les herbes et se dis-
mulant avec adresse, alla placer le bout de ses lignes
nées d'hameçons près des nids de tétras; puis il
int prendre l'autre bout et se cacha avec Harbert
rière un gros arbre. Tous deux alors attendirent
ienment. Harbert, il faut le dire, ne comptait pas
aucoup sur le succès de l'inventif Pencroff.

Une grande demi-heure s'écoula, mais, ainsi que l'a-
t prévu le marin, plusieurs couples de tétras revinrent
eurs nids. Ils sautillaient, becquetant le sol et ne
ssentant en aucune façon la présence des chasseurs,
, d'ailleurs, avaient eu soin de se placer sous le vent
gallinacés.

Certes, le jeune garçon, à ce moment, se sentit in-
ssé très-vivement. Il retenait son souffle, et Pencroff.
yeux écarquillés, la bouche ouverte, les lèvres avan-
s comme s'il allait goûter un morceau de tétras.
oirait à peine.

---

(1) Célèbre auteur d'un traité sur la pêche à la ligne.

Cependant, les gallinacés se promenaient entre hameçons, sans trop s'en préoccuper. Pencroff al donna de petites secousses qui agitèrent les appâ comme si les vers eussent été encore vivants.

A coup sûr, le marin, en ce moment, éprouvait u émotion bien autrement forte que celle du pêcheur à ligne, qui, lui, ne voit pas venir sa proie à travers eaux.

Les secousses éveillèrent bientôt l'attention des g linacés, et les hameçons furent attaqués à cou de bec. Trois tétras, très-voraces sans doute, ava lrent à la fois l'appât et l'hameçon. Soudain, d' coup sec, Pencroff « ferra » son engin, et des bat ments d'ailes lui indiquèrent que les oiseaux étai pris.

« Hurrah! » s'écria-t-il en se précipitant vers ce gibi dont il se rendit maître en un instant.

Harbert avait battu des mains. C'était la première f qu'il voyait prendre des oiseaux à la ligne; mais le mar très-modeste, lui affirma qu'il n'en était pas à son co d'essai, et que, d'ailleurs, il n'avait pas le mérite de l vention.

« Et en tout cas, ajouta-t-il, dans la situation nous sommes, il faut nous attendre à en voir bien d tres! »

Les tétras furent attachés par les pattes, et Penc ff heureux de ne point revenir les mains vides et vo n que le jour commençait à baisser, jugea convenabl de retourner à sa demeure.

La direction à suivre était tout indiquée par celle e la rivière, dont il ne s'agissait que de redescendre cours, et, vers six heures, assez fatigués de leur xcursion, Harbert et Pencroff rentraient aux Chemiées.

CHAPITRE VII

Nab n'est pas encore de retour. — Les réflexions du reporter. — souper. — Une mauvaise nuit qui se prépare. — La tempête est effroya — On part dans la nuit. — Lutte contre la pluie et le vent. — A milles du premier campement.

Gédéon Spilett, immobile, les bras croisés, était alo sur la grève, regardant la mer, dont l'horizon se confo dait dans l'est avec un gros nuage noir qui montait rap dement vers le zénith. Le vent était déjà fort, et il fr chissait avec le déclin du jour. Tout le ciel avait mauvais aspect, et les premiers symptômes d'un coup vent se manifestaient visiblement.

Harbert entra dans les Cheminées, et Pencroff dirigea vers le reporter. Celui-ci, très-absorbé, ne le pas venir.

« Nous allons avoir une mauvaise nuit, monsieur S lett ! dit le marin. De la pluie et du vent à faire la j des pétrels (1) ! »

(1) Oiseaux de mer qui se plaisent surtout au milieu des tempêtes.

Le reporter, se retournant alors, aperçut Pencroff, et ses premières paroles furent celles-ci :

« A quelle distance de la côte la nacelle a-t-elle, selon vous, reçu ce coup de mer qui a emporté notre compagnon ? »

Le marin ne s'attendait pas à cette question. Il réfléchit un instant et répondit :

« A deux encâblures, au plus.

— Mais qu'est-ce qu'une encâblure? demanda Gédéon Spilett.

— Cent vingt brasses environ ou six cents pieds.

— Ainsi, dit le reporter, Cyrus Smith aurait disparu à douze cents pieds au plus du rivage?

— Environ, répondit Pencroff.

— Et son chien aussi ?

— Aussi.

— Ce qui m'étonne, ajouta le reporter, en admettant que notre compagnon ait péri, c'est que Top ait également trouvé la mort, et que ni le corps du chien ni celui de son maître n'ait été rejeté au rivage !

— Ce n'est pas étonnant, avec une mer aussi forte, répondit le marin. D'ailleurs, il se peut que les courants les aient portés plus loin sur la côte.

— Ainsi, c'est bien votre avis que notre compagnon a péri dans les flots ? demanda encore une fois le reporter.

— C'est mon avis.

— Mon avis, à moi, dit Gédéon Spilett, sauf ce que je dois à votre expérience, Pencroff, c'est que le double

fait de la disparition absolue de Cyrus et de Top, vivan ou morts, a quelque chose d'inexplicable et d'invra semblable.

— Je voudrais penser comme vous, monsieur Spilet répondit Pencroff. Malheureusement, ma conviction e faite! »

Cela dit, le marin revint vers les Cheminées. Un bo feu pétillait sur le foyer. Harbert venait d'y jeter un brassée de bois sec, et la flamme projetait de grand clartés dans les parties sombres du couloir.

Pencroff s'occupa aussitôt de préparer le dîner. Il l parut convenable d'introduire dans le menu quelqu pièce de résistance, car tous avaient besoin de répar leurs forces. Les chapelets de couroucous furent co servés pour le lendemain, mais on pluma deux tétra et bientôt, embrochés dans une baguette, les gallinac rôtissaient devant un feu flambant.

A sept heures du soir, Nab n'était pas encore de r tour. Cette absence prolongée ne pouvait qu'inquiét Pencroff au sujet du nègre. Il devait craindre ou qu lui fût arrivé quelque accident sur cette terre inconnu ou que le malheureux eût fait quelque coup de dése poir. Mais Harbert tira de cette absence des cons quences toutes différentes. Pour lui, si Nab ne revena pas, c'est qu'il s'était produit une circonstance nouvell qui l'avait engagé à prolonger ses recherches. Or, to ce qui était nouveau ne pouvait l'être qu'à l'avanta de Cyrus Smith. Pourquoi Nab n'était-il pas rentré, un espoir quelconque ne le retenait pas? Peut-êt

avait-il trouvé quelque indice, une empreinte de pas, un reste d'épave qui l'avait mis sur la voie? Peut-être suivait-il en ce moment une piste certaine? Peut-être même était-il près de son maître?...

Ainsi raisonnait le jeune garçon. Ainsi parla-t-il. Ses compagnons le laissèrent dire. Seul, le reporter l'approuvait du geste ; mais, pour Pencroff, ce qui était probable, c'est que Nab avait poussé plus loin que la veille ses recherches sur le littoral et qu'il ne pouvait encore être de retour.

Cependant, Harbert, très-agité par de vagues pressentiments, manifesta plusieurs fois l'intention d'aller au-devant de Nab; mais Pencroff lui fit comprendre que ce serait là une course inutile, que, dans cette obscurité et par ce déplorable temps, il ne pourrait retrouver les traces de Nab, et que mieux valait attendre. Si le lendemain Nab n'avait pas reparu, Pencroff n'hésiterait pas à se joindre à Harbert pour aller à la recherche de Nab.

Gédéon Spilett approuva l'opinion du marin sur ce point qu'il ne fallait pas se diviser, et Harbert dut renoncer à son projet ; mais deux grosses larmes tombèrent de ses yeux.

Le reporter ne put se retenir d'embrasser le généreux enfant.

Le mauvais temps s'était absolument déclaré. Un coup de vent de sud-est passait sur la côte avec une violence sans égale. On entendait la mer, qui baissait alors, mugir contre la lisière des premières roches, au large du littoral. La pluie, pulvérisée par l'ouragan,

s'enlevait comme un brouillard liquide ; on eût dit de haillons de vapeurs qui traînaient sur la côte, dont le galets bruissaient violemment, comme des tombereau de cailloux qui se vident. Le sable, soulevé par le vent se mêlait aux averses et en rendait l'assaut insoute nable ; il y avait dans l'air autant de poussière minéral que de poussière aqueuse. Entre l'embouchure de l rivière et le pan de la muraille, de grands remous tou billonnaient, et les couches d'air qui s'échappaient d ce maelstrom, ne trouvant d'autre issue que l'étroit vallée au fond de laquelle se soulevait le cours d'eau s'y engouffraient avec une irrésistible violence. Aussi l fumée du foyer, repoussée par l'étroit boyau, se rabat tait-elle fréquemment, emplissant les couloirs et le rendant inhabitables.

C'est pourquoi, dès que les tétras furent cuits, Pen croff laissa tomber le feu, et ne conserva plus que de braises enfouies sous les cendres.

A huit heures, Nab n'avait pas encore reparu ; mai on pouvait admettre maintenant que cet effroyable temp l'avait seul empêché de revenir, et qu'il avait dû chei cher refuge dans quelque cavité, pour attendre la fi de la tourmente ou tout au moins le retour du jour Quant à aller au-devant de lui, à tenter de le retrouve dans ces conditions, c'était impossible.

Le gibier forma l'unique plat du souper. On mange volontiers de cette viande, qui était excellente. Pencro et Harbert, dont une longue excursion avait surexcit l'appétit, dévorèrent.

Puis, chacun se retira dans le coin où il avait déjà reposé la nuit précédente, et Harbert ne tarda pas à s'endormir près du marin, qui s'était étendu le long du foyer.

Au dehors, avec la nuit qui s'avançait, la tempête prenait des proportions formidables. C'était un coup de vent comparable à celui qui avait emporté les prisonniers depuis Richmond jusqu'à cette terre du Pacifique ; tempêtes fréquentes pendant ces temps d'équinoxe, fécondes en catastrophes, terribles surtout sur ce large champ, qui n'oppose aucun obstacle à leur fureur! On comprend donc qu'une côte ainsi exposée à l'est, c'est-à-dire directement aux coups de l'ouragan, et frappée de plein fouet, fût battue avec une force dont aucune description ne peut donner l'idée.

Très-heureusement, l'entassement de roches qui formait les Cheminées était solide. C'étaient d'énormes quartiers de granit, dont quelques-uns pourtant, insuffisamment équilibrés, semblaient trembler sur leur base. Pencroff sentait cela, et sous sa main, appuyée aux parois, couraient de rapides frémissements: Mais enfin il se répétait, et avec raison, qu'il n'y avait rien à craindre, et que sa retraite improvisée ne s'effondrerait pas. Toutefois, il entendait le bruit des pierres, détachées du sommet du plateau et arrachées par les remous du vent, qui tombaient sur la grève. Quelques-unes roulaient même à la partie supérieure des Cheminées, ou y volaient en éclats, quand elles étaient projetées perpendiculairement. Deux fois, le marin se releva et

vint en rampant à l'orifice du couloir, afin d'observer au dehors; mais ces éboulements, peu considérables, ne constituaient aucun danger, et il reprit sa place devant le foyer, dont les braises crépitaient sous la cendre.

Malgré les fureurs de l'ouragan, le fracas de la tempête, le tonnerre de la tourmente, Harbert dormait profondément. Le sommeil finit même par s'emparer de Pencroff, que sa vie de marin avait habitué à toutes ces violences. Seul, Gédéon Spilett était tenu éveillé par l'inquiétude ; il se reprochait de ne pas avoir accompagné Nab. On a vu que tout espoir ne l'avait pas abandonné. Les pressentiments qui avaient agité Harbert n'avaient pas cessé de l'agiter aussi Sa pensée était concentrée sur Nab. Pourquoi Nab n'était-il pas revenu? Il se retournait sur sa couche de sable, donnant à peine une vague attention à cette lutte des éléments. Parfois, ses yeux, appesantis par la fatigue, se fermaient un instant, mais quelque rapide pensée les rouvrait presque aussitôt.

Cependant, la nuit s'avançait, et il pouvait être deux heures du matin, quand Pencroff, profondément endormi alors, fut secoué vigoureusement.

« Qu'est-ce? » s'écria-t-il, en s'éveillant et en reprenant ses idées avec cette promptitude particulière aux gens de mer.

Le reporter était penché sur lui, et lui disait :

« Écoutez, Pencroff, écoutez! »

Le marin prêta l'oreille et ne distingua aucun bruit étranger à celui des rafales.

« C'est le vent, dit-il.

— Non, répondit Gédéon Spilett, en écoutant de uveau, j'ai cru entendre...

— Quoi?

— Les aboiements d'un chien!

— Un chien! s'écria Pencroff, qui se releva d'un nd.

— Oui... des aboiements...

— Ce n'est pas possible! répondit le marin. Et, d'ail-rs, comment, avec les mugissements de la tempête...

— Tenez... Écoutez... » dit le reporter.

Pencroff écouta plus attentivement, et il crut, en effet, ıs un instant d'accalmie, entendre des aboiements ignés.

« Eh bien!... dit le reporter, en serrant la main du rin.

— Oui... oui!... répondit Pencroff.

— C'est Top! C'est Top!... » s'écria Harbert, qui ve-t de s'éveiller, et tous trois s'élancèrent vers l'orifice Cheminées.

is eurent une peine extrême à sortir : le vent les re-ssait ; mais enfin ils y parvinrent, et ne purent se r debout qu'en s'accotant contre les roches. Ils re-dèrent, ils ne pouvaient parler.

'obscurité était absolue. La mer, le ciel, la terre onfondaient dans une égale intensité des ténèbres. mblait qu'il n'y eût pas un atome de lumière diffuse s l'atmosphère.

endant quelques minutes, le reporter et ses deux

compagnons demeurèrent ainsi, comme écrasés par la rafale, trempés par la pluie, aveuglés par le sable. Puis, ils entendirent encore une fois ces aboiements dans un répit de la tourmente, et ils reconnurent qu'ils devaient être assez éloignés.

Ce ne pouvait être que Top qui aboyait ainsi! mais était-il seul ou accompagné? Il est plus probable qu'il était seul, car, en admettant que Nab fût avec lui, Nab se serait dirigé en toute hâte vers les Cheminées.

Le marin pressa la main du reporter, dont il ne pouvait se faire entendre, et d'une façon qui signifiait « Attendez! » puis, il rentra dans le couloir.

Un instant après, il ressortait avec un fagot allumé, il le projetait dans les ténèbres, et il poussait des sifflements aigus.

A ce signal, qui était comme attendu, on eût pu le croire, des aboiements plus rapprochés répondirent, et bientôt un chien se précipita dans le couloir. Pencroft, Harbert et Gédéon Spilett y rentrèrent à sa suite.

Une brassée de bois sec fut jetée sur les charbons. Le couloir s'éclaira d'une vive flamme.

« C'est Top! » s'écria Harbert.

C'était Top, en effet, un magnifique anglo-normand qui tenait de ces deux races croisées la vitesse des jambes et la finesse de l'odorat, les deux qualités par excellence du chien courant.

C'était le chien de l'ingénieur Cyrus Smith.

Mais il était seul! Ni son maître, ni Nab ne l'accompagnait!

Cependant, comment son instinct avait-il pu le con-
uire jusqu'aux Cheminées, qu'il ne connaissait pas?
ela paraissait inexplicable, surtout au milieu de cette
uit noire, et par une telle tempête! Mais, détail plus
explicable encore, Top n'était ni fatigué, ni épuisé,
même souillé de vase ou de sable!...

Harbert l'avait attiré vers lui et lui pressait la tête
ntre ses mains. Le chien se laissait faire et frottait son
ou sur les mains du jeune garçon.

« Si le chien est retrouvé, le maître se retrouvera
ussi! dit le reporter.

— Dieu le veuille! répondit Harbert. Partons! Top
ous guidera! »

Pencroff ne fit pas une objection. Il sentait bien que
arrivée de Top pouvait donner un démenti à ses con-
ctures.

« En route! » dit-il.

Pencroff recouvrit avec soin les charbons du foyer.
plaça quelques morceaux de bois sous les cendres,
e manière à retrouver du feu au retour; puis, précédé
u chien, qui semblait l'inviter à venir par de petits
oiements, et suivi du reporter et du jeune garçon,
s'élança au dehors, après avoir pris les restes du
uper.

La tempête était alors dans toute sa violence, et peut-
re même à son maximum d'intensité. La lune, nou-
lle alors, et, par conséquent, en conjonction avec
soleil, ne laissait pas filtrer la moindre lueur à tra-
rs les nuages. Suivre une route rectiligne devenait

difficile ; le mieux était de s'en rapporter à l'instinct de Top ; ce qui fut fait. Le reporter et le jeune garçon marchaient derrière le chien, et le marin fermait la marche. Aucun échange de paroles n'eût été possible. La pluie ne tombait pas très-abondamment, car elle se pulvérisait au souffle de l'ouragan, mais l'ouragan était terrible.

Toutefois, une circonstance favorisa très-heureusement le marin et ses deux compagnons. En effet, le vent chassait du sud-est, et, par conséquent, il les poussait de dos. Ce sable qu'il projetait avec violence, et qui n'eût pas été supportable, ils le recevaient par derrière, et, à la condition de ne point se retourner, ils ne pouvaient en être incommodés de façon à gêner leur marche. En somme, ils allaient souvent plus vite qu'ils ne le voulaient, et précipitaient leurs pas afin de ne point être renversés, mais un immense espoir doublait leurs forces, et ce n'était plus à l'aventure, cette fois, qu'ils remontaient le rivage. Ils ne mettaient pas en doute que Nab n'eût retrouvé son maître, et qu'il ne leur eût envoyé le fidèle chien. Mais l'ingénieur était-il vivant, ou Nab ne mandait-il ses compagnons que pour rendre les derniers devoirs au cadavre de l'infortuné Smith ?

Après avoir dépassé le pan coupé de la haute terre dont ils s'étaient prudemment écartés, Harbert, le reporter et Pencroff s'arrêtèrent pour reprendre haleine. Le retour du rocher les abritait contre le vent, et ils respiraient après cette marche d'un quart d'heure qui avait été plutôt une course.

A ce moment, ils pouvaient s'entendre, se répondre, le jeune garçon ayant prononcé le nom de Cyrus Smith, ›p aboya à petits coups, comme s'il eût voulu dire que n maître était sauvé.

« Sauvé, n'est-ce pas? répétait Harbert, sauvé, ›p? »

Et le chien aboyait comme pour repondre.

La marche fut reprise. Il était environ deux heures demie du matin. La mer commençait à monter, et, ussée par le vent, cette marée, qui était une marée syzygie, menaçait d'être très-forte. Les grandes lames ınaient contre la lisière d'écueils, et elles l'assaillaient ec une telle violence, que, très-probablement, elles vaient passer par-dessus l'îlot, absolument invisible ›rs. Cette longue digue ne couvrait donc plus la côte, i était directement exposée aux chocs du large.

Dès que le marin et ses compagnons se furent déta-és du pan coupé, le vent les frappa de nouveau avec e extrême fureur. Courbés, tendant le dos à la rafale, marchaient très-vite, suivant Top, qui n'hésitait pas r la direction à prendre. Ils remontaient au nord, ayant r leur droite une interminable crête de lames, qui dé-:lait avec un assourdissant fracas, et sur leur gauche ıe obscure contrée dont il était impossible de saisir ıspect. Mais ils sentaient bien qu'elle devait être rela-ement plate, car l'ouragan passait maintenant au-des-s d'eux sans les prendre en retour, effet qui se pro-ıisait quand il frappait la muraille de granit.

A quatre heures du matin, on pouvait estimer qu'une

distance de cinq milles avait été franchie. Les nuag s'étaient légèrement relevés et ne traînaient plus su le sol. La rafale, moins humide, se propageait en cou rants d'air très-vifs, plus secs et plus froids. Insuffisam ment protégés par leurs vêtements, Pencroff, Harbe et Gédéon Spilett devaient souffrir cruellement, ma pas une plainte ne s'échappait de leurs lèvres. I étaient décidés à suivre Top jusqu'où l'intelligent anim voudrait les conduire.

Vers cinq heures, le jour commença à se faire. A zénith d'abord, où les vapeurs étaient moins épaisse quelques nuances grisâtres découpèrent le bord d nuages, et bientôt, sous une bande opaque, un trait pl lumineux dessina nettement l'horizon de mer. La cré des lames se piqua légèrement de lueurs fauves, l'écume se refit blanche. En même temps, sur la gauch les parties accidentées du littoral commençaient à s'é tomper confusément, mais ce n'était encore que du gr sur du noir.

A six heures du matin, le jour était fait. Les nu ges couraient avec une extrême rapidité dans une zo relativement haute. Le marin et ses compagnons étaie alors à six milles environ des Cheminées. Ils suivaie une grève très-plate, bordée au large par une lisiè de roches dont les têtes seulement émergeaient alo car on était au plein de la mer. Sur la gauche, la contre qu'accidentaient quelques dunes hérissées de chardon offrait l'aspect assez sauvage d'une vaste région sablo neuse. Le littoral était peu découpé, et n'offrait d'au

arrière à l'Océan qu'une chaîne assez irrégulière de monticules. Çà et là, un ou deux arbres grimaçaient, couchés vers l'ouest, les branches projetées dans cette direction. Bien en arrière, dans le sud-ouest, s'arrondissait la lisière de la dernière forêt.

En ce moment, Top donna des signes non équivoques d'agitation. Il allait en avant, revenait au marin, et semblait l'engager à hâter le pas. Le chien avait alors quitté la grève, et, poussé par son admirable instinct, sans montrer une seule hésitation, il s'était engagé entre les dunes.

On le suivit. Le pays paraissait être absolument désert. Pas un être vivant ne l'animait.

La lisière des dunes, fort large, était composée de monticules, et même de collines très-capricieusement distribuées. C'était comme une petite Suisse de sable, et il ne fallait rien moins qu'un instinct prodigieux pour s'y reconnaître.

Cinq minutes après avoir quitté la grève, le reporter et ses compagnons arrivaient devant une sorte d'excavation creusée au revers d'une haute dune. Là, Top s'arrêta et jeta un aboiement clair. Spilett, Harbert et Pencroff pénétrèrent dans cette grotte.

Nab était là, agenouillé près d'un corps étendu sur un lit d'herbes...

Ce corps était celui de l'ingénieur Cyrus Smith.

CHAPITRE VIII

Cyrus Smith est-il vivant? — Le récit de Nab. — Les empreintes de pa
— Une question insoluble. — Les premières paroles de Cyrus Smit
— La constatation des empreintes. — Le retour aux Cheminées.
Pencroff atterré !

Nab ne bougea pas. Le marin ne lui jeta qu'un mot.
« Vivant! » s'écria-t-il.

Nab ne répondit pas. Gédéon Spilett et Pencroff de
vinrent pâles. Harbert joignit les mains et demeura im
mobile. Mais il était évident que le pauvre nègre
absorbé dans sa douleur, n'avait ni vu ses compagnon
ni entendu les paroles du marin.

Le reporter s'agenouilla près de ce corps sans mou
vement, et posa son oreille sur la poitrine de l'inge
nieur, dont il entr'ouvrit les vêtements. Une minut
— un siècle! — s'écoula, pendant qu'il cherchait à su
prendre quelque battement du cœur.

Nab s'était redressé un peu et regardait sans voir. I
désespoir n'eût pu altérer davantage un visage d'homm
Nab était méconnaissable, épuisé par la fatigue, bri
par la douleur. Il croyait son maître mort.

Gédéon Spilett, après une longue et attentive obser-
tion, se releva.

« Il vit! » dit-il.

Pencroff, à son tour, se mit à genoux près de Cyrus
nith; son oreille saisit aussi quelques battements, et
s lèvres, quelque souffle qui s'échappait des lèvres
l'ingénieur.

Harbert, sur un mot du reporter, s'élança au dehors
our chercher de l'eau. Il trouva à cent pas de là un
isseau limpide, évidemment très-grossi par les pluies
la veille, et qui filtrait à travers le sable. Mais rien
our mettre cette eau, pas une coquille dans ces dunes!
e jeune garçon dut se contenter de tremper son mou-
hoir dans le ruisseau, et il revint en courant vers la
rotte.

Heureusement, ce mouchoir imbibé suffit à Gédéon
pilett, qui ne voulait qu'humecter les lèvres de l'in-
énieur. Ces molécules d'eau fraîche produisirent un
ffet presque immédiat. Un soupir s'échappa de la poi-
rine de Cyrus Smith, et il sembla même qu'il essayait
e prononcer quelques paroles.

« Nous le sauverons! » dit le reporter.

Nab avait repris espoir à ces paroles. Il déshabilla
on maître, afin de voir si le corps ne présenterait pas
uelque blessure. Ni la tête, ni le torse, ni les mem-
res n'avaient de contusions, pas même d'écorchures,
hose surprenante, puisque le corps de Cyrus Smith
vait dû être roulé au milieu des roches; les mains
lles-mêmes étaient intactes, et il était difficile d'expli-

quer comment l'ingénieur ne portait aucune trace des efforts qu'il avait dû faire pour franchir la ligne d'écueils.

Mais l'explication de cette circonstance viendrait plus tard. Quand Cyrus Smith pourrait parler, il dirait ce qui s'était passé. Pour le moment, il s'agissait de le rappeler à la vie, et il était probable que des frictions amèneraient ce résultat. C'est ce qui fut fait avec la vareuse du marin. L'ingénieur, réchauffé par ce rude massage, remua légèrement les bras, et sa respiration commença à se rétablir d'une façon plus régulière. Il mourait d'épuisement, et certes, sans l'arrivée du reporter et de ses compagnons, c'en était fait de Cyrus Smith.

« Vous l'avez donc cru mort, votre maître? demanda le marin à Nab.

— Oui! mort! répondit Nab, et si Top ne vous eût pas trouvés, si vous n'étiez pas venus, j'aurais enterré mon maître et je serais mort près de lui! »

On voit à quoi avait tenu la vie de Cyrus Smith!

Nab raconta alors ce qui s'était passé. La veille, après avoir quitté les Cheminées dès l'aube, il avait remonté la côte dans la direction du nord-nord et atteint la partie du littoral qu'il avait déjà visitée.

Là, sans aucun espoir, il l'avouait, Nab avait cherché sur le rivage, au milieu des roches, sur le sable, les plus légers indices qui pussent le guider. Il avait examiné surtout la partie de la grève que la haute mer ne recouvrait pas, car, sur sa lisière, le flux et le reflux devaient avoir effacé tout indice. Nab n'espérait plus

ouver son maître vivant. C'était à la découverte d'un
vre qu'il allait ainsi, un cadavre qu'il voulait ense-
de ses propres mains !

ab avait cherché longtemps. Ses efforts demeurèrent
ctueux. Il ne semblait pas que cette côte déserte eût
is été fréquentée par un être humain. Les coquil-
s, ceux que la mer ne pouvait atteindre, — et qui se
ontraient par millions au delà du relais des marées,
taient intacts. Pas une coquille écrasée. Sur un
ce de deux à trois cents yards (1), il n'existait pas
d'un atterrissage, ni ancien, ni récent.

ab s'était donc décidé à remonter la côte pendant
ques milles. Il se pouvait que les courants eussent
un corps sur quelque point plus éloigné. Lors-
n cadavre flotte à peu de distance d'un rivage plat,
t bien rare que le flot ne l'y rejette pas tôt ou tard.
le savait, et il voulait revoir son maître une der-
fois.

Je longeai la côte pendant deux milles encore, je
i toute la ligne des écueils à mer basse, toute la
à mer haute, et je désespérais de rien trouver,
d hier, vers cinq heures du soir, je remarquai sur le
des empreintes de pas.

Des empreintes de pas? s'écria Pencroff.

Oui ! répondit Nab.

Et ces empreintes commençaient aux écueils
es ? demanda le reporter.

Le yard est une mesure de longueur américaine qui vaut 0m,9144.

— Non, répondit Nab, au relais de marée seulem
car entre les relais et les récifs les autres avaient
être effacées.

— Continue, Na dit Gédéon Spilett.

— Quand je vis ces empreintes, je devins comme
Elles étaient très-reconnaissables, et se dirigeaient
les dunes. Je les suivis pendant un quart de mille,
rant, mais prenant garde de les effacer. Cinq min
après, comme la nuit se faisait, j'entendis les aboiem
d'un chien. C'était Top, et Top me conduisit ici mê
près de mon maître! »

Nab acheva son récit en disant quelle avait été
douleur en retrouvant ce corps inanimé! Il avait es
de surprendre en lui quelque reste de vie. Mainte
qu'il l'avait retrouvé mort, il le voulait vivant! Tous
efforts avaient été inutiles! Il n'avait plus qu'à re
les derniers devoirs à celui qu'il aimait tant!

Nab avait alors songé à ses compagnons. Ceu
voudraient, sans doute, revoir une dernière fois l'in
tuné! Top était là. Ne pouvait-il s'en rapporter
sagacité de ce fidèle animal? Nab prononça à plusi
reprises le nom du reporter, celui des compagnons
l'ingénieur que Top connaissait le plus; puis, il lui r
tra le sud de la côte, et le chien s'élança dans la di
tion qui lui était indiquée.

On sait comment, guidé par un instinct que
peut presque regarder comme surnaturel, car l'an
n'avait jamais été aux Cheminées, Top y arriva ce
dant.

s compagnons de Nab avaient écouté ce récit avec extrême attention. Il y avait pour eux quelque chose xplicable à ce que Cyrus Smith, après les efforts avait dû faire pour échapper aux flots, en traver- les récifs, n'eût pas trace même d'une égratignure. e qui ne s'expliquait pas davantage, c'était que l'in- eur eût pu gagner, à plus d'un mille de la côte, grotte perdue au milieu des dunes.

Ainsi, Nab, dit le reporter, ce n'est pas toi qui as sporté ton maître jusqu'à cette place?

- Non, ce n'est pas moi, répondit Nab.

- Il est bien évident que M. Smith y est venu seul, Pencroff.

- C'est évident, en effet, fit observer Gédéon Spi- mais ce n'est pas croyable! »

n ne pourrait avoir l'explication de ce fait que de la che de l'ingénieur. Il fallait pour cela attendre que arole lui fût revenue. Heureusement, la vie reprenait son cours. Les frictions avaient rétabli la circula- du sang. Cyrus Smith remua de nouveau les bras, la tête, et quelques mots incompréhensibles s'échap- nt encore une fois de ses lèvres.

ab, penché sur lui, l'appelait, mais l'ingénieur ne blait pas entendre, et ses yeux étaient toujours fer- . La vie ne se révélait en lui que par le mouvement; sens n'y avaient encore aucune part.

encroff regretta bien de n'avoir pas de feu, ni de i s'en procurer, car il avait malheureusement oublié nporter le linge brûlé, qu'il eût facilement enflammé

au choc de deux cailloux. Quant aux poches de l'
génieur, elles étaient absolument vides, sauf celle
son gilet, qui contenait sa montre. Il fallait donc tra
porter Cyrus Smith aux Cheminées, et le plus tôt po
sible. Ce fut l'avis de tous.

Cependant, les soins qui furent prodigués à l'ing
nieur devaient lui rendre la connaissance plus vite qu'
ne pouvait l'espérer. L'eau dont on humectait ses lèvr
le ranimait peu à peu. Pencroff eut aussi l'idée de mê
à cette eau du jus de cette chair de tétras qu'il av
apportée. Harbert, ayant couru jusqu'au rivage, en rev
avec deux grandes coquilles de bivalves. Le marin co
posa une sorte de mixture, et l'introduisit entre les lèvr
de l'ingénieur, qui parut humer avidement ce mélang

Ses yeux s'ouvrirent alors. Nab et le reporter s'étaie
penchés sur lui.

« Mon maître ! mon maître ! » s'écria Nab.

L'ingénieur l'entendit. Il reconnut Nab et Spilett, p
ses deux autres compagnons, Harbert et le marin, et
main pressa légèrement les leurs.

Quelques mots s'échappèrent encore de sa bouch
— mots qu'il avait déjà prononcés, sans doute, et
indiquaient quelles pensées tourmentaient, même alo
son esprit. Ces mots furent compris, cette fois.

« Ile ou continent ? murmura-t-il.

— Ah ! s'écria Pencroff, qui ne put retenir cette
clamation. De par tous les diables, nous nous en m
quons bien, pourvu que vous viviez, monsieur Cyr
Ile ou continent ? On verra plus tard. »

L'ingénieur fit un léger signe affirmatif, et parut ndormir.

On respecta ce sommeil, et le reporter prit immé- ıtement ses dispositions pour que l'ingénieur fût nsporté dans les meilleures conditions. Nab, Harbert Pencroff quittèrent la grotte et se dirigèrent vers une ute dune couronnée de quelques arbres rachitiques ; chemin faisant, le marin ne pouvait se retenir de péter :

« Ile ou continent! Songer à cela quand on n'a plus e le souffle! Quel homme! »

Arrivés au sommet de la dune, Pencroff et ses deux mpagnons, sans autres outils que leurs bras, dépouil- rent de ses principales branches un arbre assez ma- gre, sorte de pin maritime émacié par les vents; is, de ces branches, on fit une litière qui, une fois couverte de feuilles et d'herbes, permettrait de trans- rter l'ingénieur.

Ce fut l'affaire de quarante minutes environ, et il ait dix heures quand le marin, Nab et Harbert revin- nt auprès de Cyrus Smith, que Gédéon Spilett n'avait s quitté.

L'ingénieur se réveillait alors de ce sommeil, ou plutôt cet assoupissement dans lequel on l'avait trouvé. La loration revenait à ses joues, qui avaient eu jusqu'ici pâleur de la mort. Il se releva un peu, regarda autour lui, et sembla demander où il se trouvait.

« Pouvez-vous m'entendre sans vous fatiguer, Cyrus? t le reporter.

— Oui, répondit l'ingénieur.

— M'est avis, dit alors le marin, que M. Smith vo entendra encore mieux s'il revient à cette gelée tétras, — car c'est du tétras, monsieur Cyrus, » ajou t-il, en lui présentant quelque peu de cette gelée, à quelle il mêla, cette fois, des parcelles de chair.

Cyrus Smith mâcha ces morceaux du tétras, dont restes furent partagés entre ses trois compagnons, souffraient de la faim et trouvèrent le déjeuner as maigre.

« Bon ! fit le marin, les victuailles nous attend aux Cheminées, car il est bon que vous le sachi monsieur Cyrus, nous avons là-bas, dans le sud, u maison avec chambres, lits et foyer, et, dans l'offi quelques douzaines d'oiseaux que notre Harbert app des couroucous. Votre litière est prête, et, dès vous vous en sentirez la force, nous vous transp terons à notre demeure.

— Merci, mon ami, répondit l'ingénieur, encore u heure ou deux, et nous pourrons partir.... Et mai nant, parlez, Spilett. »

Le reporter fit alors le récit de ce qui s'était passé raconta ces événements que devait ignorer Cyrus Sm la dernière chute du ballon, l'atterrissage sur cette te inconnue, qui semblait déserte, quelle qu'elle fût, une île, soit un continent, la découverte des Chemin les recherches entreprises pour retrouver l'ingéni le dévouement de Nab, tout ce qu'on devait à l'int gence du fidèle Top, etc.

« Mais, demanda Cyrus Smith d'une voix encore ffaiblie, vous ne m'avez donc pas ramassé sur la grève?

— Non, répondit le reporter.

— Et ce n'est pas vous qui m'avez rapporté dans cette rotte?

— Non.

— A quelle distance cette grotte est-elle donc des écifs?

— A un demi-mille environ, répondit Pencroff, et si ous êtes étonné, monsieur Cyrus, nous ne sommes as moins surpris nous-mêmes de vous voir en cet enroit.

— En effet, répondit l'ingénieur, qui se ranimait peu peu et prenait intérêt à ces détails, en effet, voilà qui st singulier!

— Mais, reprit le marin, pouvez-vous nous dire ce ui s'est passé après que vous avez été emporté par le oup de mer? »

Cyrus Smith rappela ses souvenirs. Il savait peu de hose. Le coup de mer l'avait arraché du filet de l'aéostat. Il s'enfonça d'abord à quelques brasses de profondeur. Revenu à la surface de la mer, dans cette demi-bscurité, il sentit un être vivant s'agiter près de lui. C'était Top, qui s'était précipité à son secours. En levant es yeux, il n'aperçut plus le ballon, qui, délesté de son oids et de celui du chien, était reparti comme une lèche. Il se vit, au milieu de ces flots courroucés, à ne distance de la côte qui ne devait pas être inférieure un demi-mille. Il tenta de lutter contre les lames en

nageant avec vigueur. Top le soutenait par ses vêt ments; mais un courant de foudre le saisit, le pous vers le nord, et, après une demi-heure d'efforts, il coul entraînant Top avec lui dans l'abîme. Depuis ce m ment jusqu'au moment où il venait de se retrouv dans les bras de ses amis, il n'avait plus souvenir rien.

« Cependant, reprit Pencroff, il faut que vous ayez é lancé sur le rivage, et que vous ayez eu la force de ma cher jusqu'ici, puisque Nab a retrouvé les empreint de vos pas!

— Oui... il le faut... répondit l'ingénieur en réfl chissant. Et vous n'avez pas vu trace d'êtres humai sur cette côte?

— Pas trace, répondit le reporter. D'ailleurs, si p hasard quelque sauveur se fût rencontré là, juste point, pourquoi vous aurait-il abandonné après vo avoir arraché aux flots?

— Vous avez raison, mon cher Spilett. — Dis-mo Nab, ajouta l'ingénieur en se tournant vers son serv teur, ce n'est pas toi qui... tu n'aurais pas eu un m ment d'absence... pendant lequel... Non, c'est absurde. Est-ce qu'il existe encore quelques-unes de ces em preintes? demanda Cyrus Smith.

— Oui, mon maître, répondit Nab, tenez, à l'entré sur le revers même de cette dune, dans un endro abrité du vent et de la pluie. Les autres ont été effacé par la tempête.

— Pencroff, répondit Cyrus Smith, voulez-vo

endre mes souliers, et voir s'ils s'appliquent absolu-
ent à ces empreintes? »

Le marin fit ce que demandait l'ingénieur. Harbert et
, guidés par Nab, allèrent à l'endroit où se trouvaient
empreintes, pendant que Cyrus Smith disait au
porter :

« Il s'est passé là des choses inexplicables !

– Inexplicables, en effet ! répondit Gédéon Spilett.

— Mais n'y insistons pas en ce moment, mon cher
ilett, nous en causerons plus tard. »

Un instant après, le marin, Nab et Harbert ren-
ient.

Il n'y avait pas de doute possible. Les souliers de
ngénieur s'appliquaient exactement aux empreintes
nservées. Donc, c'était Cyrus Smith qui les avait
ssées sur le sable.

« Allons, dit-il, c'est moi qui aurai éprouvé cette
llucination, cette absence que je mettais au compte
Nab! J'aurai marché comme un somnambule, sans
oir conscience de mes pas, et c'est Top qui, dans son
tinct, m'aura conduit ici, après m'avoir arraché des
lts.... Viens, Top! Viens, mon chien! »

Le magnifique animal bondit jusqu'à son maître en
oyant, et les caresses ne lui furent pas épargnées.

On conviendra qu'il n'y avait pas d'autre explication
donner aux faits qui avaient amené le sauvetage de
Cyrus Smith, et qu'à Top revenait tout l'honneur de
l'affaire.

Vers midi, Pencroff ayant demandé à Cyrus Smith si

l'on pouvait le transporter, Cyrus Smith, pour t
réponse, et par un effort qui attestait la volonté la
énergique, se leva. Mais il dut s'appuyer sur le ma
car il serait tombé.

« Bon! bon! fit Pencroff! — La litière de mons
l'ingénieur. »

La litière fut apportée. Les branches transvers
avaient été recouvertes de mousses et de longues her
On y étendit Cyrus Smith, et l'on se dirigea vers la c
Pencroff à une extrémité des brancards, Nab à l'au

C'étaient huit milles à franchir, mais comme o
pourrait aller vite, et qu'il faudrait peut-être s'arr
fréquemment, il fallait compter sur un laps de six he
au moins avant d'avoir atteint les Cheminées.

Le vent était toujours violent, mais heureuseme
ne pleuvait plus. Tout couché qu'il fût, l'ingéni
accoudé sur son bras, observait la côte, surtout dan
partie opposée à la mer. Il ne parlait pas, mais il
gardait, et certainement le dessin de cette contrée
ses accidents de terrain, ses forêts, ses production
verses, se grava dans son esprit. Cependant, après
heures de route, la fatigue l'emporta, et il s'endo
sur la litière.

A cinq heures et demie, la petite troupe arriva
pan coupé, et, un peu après, devant les Cheminé

Tous s'arrêtèrent, et la litière fut déposée sur le s
Cyrus Smith dormait profondément et ne se réveilla

Pencroff, à son extrême surprise, put alors con
que l'effroyable tempête de la veille avait modifié l'a

es lieux. Des éboulements assez importants s'étaient roduits. De gros quartiers de roche gisaient sur la rève, et un épais tapis d'herbes marines, varechs et lgues, couvrait tout le rivage. Il était évident que la ier, passant par-dessus l'îlot, s'était portée jusqu'au ied de l'énorme courtine de granit.

Devant l'orifice des Cheminées, le sol, profondément aviné, avait subi un violent assaut des lames.

Pencroff eut comme un pressentiment qui lui traversa esprit. Il se précipita dans le couloir.

Presque aussitôt, il en sortait, et demeurait immoile, regardant ses compagnons...

Le feu était éteint. Les cendres noyées n'étaient plus ue vase. Le linge brûlé, qui devait servir d'amadou, vait disparu. La mer avait pénétré jusqu'au fond des ouloirs et tout bouleversé, tout détruit à l'intérieur es Cheminées!

CHAPITRE IX

Cyrus est là. — Les essais de Pencroff. — Le bois frotté. — Ile ou c
nent? — Les projets de l'ingénieur. — Sur quel point de l'océan P
fique? — En pleine forêt. — Le pin pignon. — Une chasse au cabia
Une fumée de bon augure.

En quelques mots, Gédéon Spilett, Harbert et N
furent mis au courant de la situation. Cet accident,
pouvait avoir des conséquences fort graves, — du mo
Pencroff l'envisageait ainsi, — produisit des effets div
sur les compagnons de l'honnête marin.

Nab, tout à la joie d'avoir retrouvé son maître, n
couta pas, ou plutôt ne voulut pas même se préoccu
de ce que disait Pencroff.

Harbert, lui, parut partager dans une certaine m
sure les appréhensions du marin.

Quant au reporter, aux paroles de Pencroff, il
pondit simplement :

« Sur ma foi, Pencroff, voilà qui m'est bien égal!

— Mais, je vous répète que nous n'avons plus de f

— Peuh!

— Ni aucun moyen de le rallumer.

– Baste!

– Pourtant, monsieur Spilett...

– Est-ce que Cyrus n'est pas là? répondit le reporter. -ce qu'il n'est pas vivant, notre ingénieur? Il trou-a bien le moyen de nous faire du feu, lui!

– Et avec quoi?

– Avec rien. »

Qu'eût répondu Pencroff? Il n'eût pas répondu, car, fond, il partageait la confiance que ses compagnons aient en Cyrus Smith. L'ingénieur était pour eux un crocosme, un composé de toute la science et de toute ntelligence humaine! Autant valait se trouver avec rus dans une île déserte que sans Cyrus dans la plus lustrieuse ville de l'Union. Avec lui, on ne pouvait nquer de rien. Avec lui, on ne pouvait désespérer. On rait venu dire à ces braves gens qu'une éruption vol-nique allait anéantir cette terre, que cette terre allait nfoncer dans les abîmes du Pacifique, qu'ils eussent perturbablement répondu : « Cyrus est là! Voyez Cy-s! »

En attendant, toutefois, l'ingénieur était encore ngé dans une nouvelle prostration que le transport ait déterminée, et l'on ne pouvait faire appel à son in-niosité en ce moment. Le souper devait nécessaire-nt être fort maigre. En effet, toute la chair de tétras ait été consommée, et il n'existait aucun moyen de re cuire un gibier quelconque. D'ailleurs, les courou-us qui servaient de réserve avaient disparu. Il fallait nc aviser.

Avant tout, Cyrus Smith fut transporté dans le coul central. Là, on parvint à lui arranger une couche d gues et de varechs restés à peu près secs. Le profo sommeil qui s'était emparé de lui ne pouvait que parer rapidement ses forces, et mieux, sans doute, ne l'eût fait une nourriture abondante.

La nuit était venue, et, avec elle, la températ modifiée par une saute du vent dans le nord-est, se froidit sérieusement. Or, comme la mer avait détruit cloisons établies par Pencroff en certains points couloirs, des courants d'air s'établirent, qui rendirent Cheminées peu habitables. L'ingénieur se fût d trouvé dans des conditions assez mauvaises, si ses co pagnons, se dépouillant de leur veste ou de leur vareu ne l'eussent soigneusement couvert.

Le souper, ce soir-là, ne se composa que de ces l vitables lithodomes, dont Harbert et Nab firent une ple récolte sur la grève. Cependant, à ces mollusqu le jeune garçon joignit une certaine quantité d'alg comestibles, qu'il ramassa sur de hautes roches d la mer ne devait mouiller les parois qu'à l'époque grandes marées. Ces algues, appartenant à la fam des fucacées, étaient des espèces de sargasses q sèches, fournissent une matière gélatineuse as riche en éléments nutritifs. Le reporter et ses com gnons, après avoir absorbé une quantité considéra de lithodomes, sucèrent donc ces sargasses, auxque ils trouvèrent un goût très-supportable, et il faut que, sur les rivages asiatiques, elles entrent pour

table proportion dans l'alimentation des indigènes.

« N'importe! dit le marin, il est temps que M. Cyrus us vienne en aide. »

Cependant le froid devint très-vif, et, par malheur, il y avait aucun moyen de le combattre.

Le marin, véritablement vexé, chercha par tous les oyens possibles à se procurer du feu. Nab l'aida même ns cette opération. Il avait trouvé quelques mousses ches, et, en frappant deux galets, il obtint des étinlles; mais la mousse, n'étant pas assez inflammable, prit pas, et, d'ailleurs, ces étincelles, qui n'étaient e du silex incandescent, n'avaient pas la consisnce de celles qui s'échappent du morceau d'acier ns le briquet usuel. L'opération ne réussit donc pas.

Pencroff, bien qu'il n'eût aucune confiance dans le océdé, essaya ensuite de frotter deux morceaux de is sec l'un contre l'autre, à la manière des sauvages. rtes, le mouvement que Nab et lui se donnèrent, s'il fût transformé en chaleur, suivant les théories nouelles, aurait suffi à faire bouillir une chaudière de steaer! Le résultat fut nul. Les morceaux de bois s'échauffrent, voilà tout, et encore beaucoup moins que les érateurs eux-mêmes.

Après une heure de travail, Pencroff était en nage, et jeta les morceaux de bois avec dépit.

« Quand on me fera croire que les sauvages allument feu de cette façon, dit-il, il fera chaud, même en hir! J'allumerais plutôt mes bras en les frottant l'un con- l'autre! »

Le marin avait tort de nier le procédé. Il est consta que les sauvages enflamment le bois au moyen d' frottement rapide. Mais toute espèce de bois n'est p propre à cette opération, et puis, il y a « le coup suivant l'expression consacrée, et il est probable q Pencroff n'avait pas « le coup ».

La mauvaise humeur de Pencroff ne fut pas de long durée. Ces deux morceaux de bois rejetés par lui avaie été repris par Harbert, qui s'évertuait à les frotter plus belle. Le robuste marin ne put retenir un éclat rire, en voyant les efforts de l'adolescent pour réussir où il avait échoué.

« Frottez, mon garçon, frottez ! dit-il.

— Je frotte, répondit Harbert en riant, mais je n'ai p d'autre prétention que de m'échauffer à mon tour au li de grelotter, et bientôt j'aurai aussi chaud que toi, Pe croff ! »

Ce qui arriva. Quoi qu'il en fût, il fallut renoncer, po cette nuit, à se procurer du feu. Gédéon Spilett répé une vingtième fois que Cyrus Smith ne serait pas e barrassé pour si peu. Et, en attendant, il s'étendit da un des couloirs, sur la couche de sable. Harbert, Nab Pencroff l'imitèrent, tandis que Top dormait aux pie de son maître.

Le lendemain, 28 mars, quand l'ingénieur se réveil vers huit heures du matin, il vit ses compagnons pr de lui, qui guettaient son réveil, et, comme la veille, s premières paroles furent :

« Ile ou continent ? »

On le voit, c'était son idée fixe.

« Bon! répondit Pencroff, nous n'en savons rien, onsieur Smith!

— Vous ne savez pas encore?...

— Mais nous le saurons, ajouta Pencroff, quand vous us aurez piloté dans ce pays.

— Je crois être en état de l'essayer, répondit l'ingé-eur, qui, sans trop d'efforts, se leva et se tint debout.

— Voilà qui est bon! s'écria le marin.

— Je mourais surtout d'épuisement, répondit Cyrus nith. Mes amis, un peu de nourriture, et il n'y paraît plus. — Vous avez du feu, n'est-ce pas? »

Cette demande n'obtint pas une réponse immédiate. ais, après quelques instants :

« Hélas! nous n'avons pas de feu, dit Pencroff, ou utôt, monsieur Cyrus, nous n'en avons plus! »

Et le marin fit le récit de ce qui s'était passé la veille. égaya l'ingénieur en lui racontant l'histoire de leur ique allumette, puis sa tentative avortée pour se pro-rer du feu à la façon des sauvages.

« Nous aviserons, répondit l'ingénieur, et si nous ne ouvons pas une substance analogue à l'amadou...

— Eh bien? demanda le marin.

— Eh bien, nous ferons des allumettes.

— Chimiques?

— Chimiques!

— Ce n'est pas plus difficile que cela, » s'écria le porter, en frappant sur l'épaule du marin.

Celui-ci ne trouvait pas la chose si simple, mais il ne

protesta pas. Tous sortirent. Le temps était redeven beau. Un vif soleil se levait sur l'horizon de la mer et piquait de paillettes d'or les rugosités prismatique de l'énorme muraille.

Après avoir jeté un rapide coup d'œil autour de lui l'ingénieur s'assit sur un quartier de roche. Harbert lu offrit quelques poignées de moules et de sargasses, e disant :

« C'est tout ce que nous avons, monsieur Cyrus.

— Merci, mon garçon, répondit Cyrus Smith, cel suffira, — pour ce matin, du moins. »

Et il mangea avec appétit cette maigre nourriture qu'il arrosa d'un peu d'eau fraîche, puisée à la rivièr dans une vaste coquille.

Ses compagnons le regardaient sans parler. Puis après s'être rassasié tant bien que mal, Cyrus Smith croisant ses bras, dit :

« Ainsi, mes amis, vous ne savez pas encore si le so nous a jetés sur un continent ou sur une île ?

— Non, monsieur Cyrus, répondit le jeune garçon.

— Nous le saurons demain, reprit l'ingénieur. Jusqu là, il n'y a rien à faire.

— Si, répliqua Pencroff.

— Quoi donc?

— Du feu, dit le marin, qui, lui aussi, avait son idée fix

— Nous en ferons, Pencroff, répondit Cyrus Smit

— Pendant que vous me transportiez, hier, n'ai-je p aperçu, dans l'ouest, une montagne qui domine ce contrée ?

— Oui, répondit Gédéon Spilett, une montagne qui oit être assez élevée...

— Bien, reprit l'ingénieur. Demain, nous monterons son sommet, et nous verrons si cette terre est une e ou un continent. Jusque-là, je le répète, rien à faire.

— Si, du feu! dit encore l'entêté marin.

— Mais on en fera, du feu! répliqua Gédéon Spilett. Jn peu de patience, Pencroff! »

Le marin regarda Gédéon Spilett d'un air qui semblait ire : « S'il n'y a que vous pour en faire, nous ne âterons pas du rôti de sitôt! » Mais il se tut.

Cependant Cyrus Smith n'avait point répondu. Il semlait fort peu préoccupé de cette question du feu. Penlant quelques instants, il demeura absorbé dans ses éflexions. Puis, reprenant la parole :

« Mes amis, dit-il, notre situation est peut-être délorable, mais, en tout cas, elle est fort simple. Ou nous sommes sur un continent, et alors, au prix de fatiques plus ou moins grandes, nous gagnerons quelque oint habité, ou bien nous sommes sur une île. Dans ce ernier cas, de deux choses l'une : si l'île est habitée, ous verrons à nous tirer d'affaire avec ses habitants; si lle est déserte, nous verrons à nous tirer d'affaire tout euls.

— Il est certain que rien n'est plus simple, répondit 'encroff.

— Mais, que ce soit un continent ou une île, demanda 'édéon Spilett, où pensez-vous, Cyrus, que cet ouragan ous ait jetés ?

— Au juste, je ne puis le savoir, répondit l'ing nieur, mais les présomptions sont pour une terre Pacifique. En effet, quand nous avons quitté Richmon le vent soufflait du nord-est, et sa violence mêr prouve que sa direction n'a pas dû varier. Si cette rection s'est maintenue du nord-est au sud-ouest, no avons traversé les États de la Caroline du Nord, de Caroline du Sud, de la Géorgie, le golfe du Mexique, Mexique lui-même, dans sa partie étroite, puis une pc tion de l'océan Pacifique. Je n'estime pas à moins de si sept mille milles la distance parcourue par le ballo et, pour peu que le vent ait varié d'un demi-quart, a dû nous porter soit sur l'archipel de Mendana, s sur les Pomotou, soit même, s'il avait une vitesse pl grande que je ne le suppose, jusqu'aux terres de la No velle-Zélande. Si cette dernière hypothèse s'est réalis notre rapatriement sera facile. Anglais ou Maoris, no trouverons toujours à qui parler. Si, au contraire, ce côte appartient à quelque île déserte d'un archipel r cronésien, peut-être pourrons-nous le reconnaître haut de ce cône qui domine la contrée, et alors no aviserons à nous établir ici, comme si nous ne devi jamais en sortir!

— Jamais! s'écria le reporter. Vous dites : jama mon cher Cyrus?

— Mieux vaut mettre les choses au pis tout de su répondit l'ingénieur, et ne se réserver que la surprise mieux.

— Bien dit! répliqua Pencroff. Et il faut espé

ussi que cette île, si c'en est une, ne sera pas préci-
ément située en dehors de la route des navires! Ce
erait là véritablement jouer de malheur!

— Nous ne saurons à quoi nous en tenir qu'après
voir fait, et avant tout, l'ascension de la montagne, ré-
ondit l'ingénieur.

— Mais demain, monsieur Cyrus, demanda Harbert,
erez-vous en état de supporter les fatigues de cette
ascension?

— Je l'espère, répondit l'ingénieur, mais à la condi-
on que maître Pencroff et toi, mon enfant, vous vous
ontriez chasseurs intelligents et adroits.

— Monsieur Cyrus, répondit le marin, puisque vous
arlez de gibier, si, à mon retour, j'étais aussi certain
e pouvoir le faire rôtir que je suis certain de le rap-
orter...

— Rapportez toujours, Pencroff, » répondit Cyrus
mith.

Il fut donc convenu que l'ingénieur et le reporter
asseraient la journée aux Cheminées, afin d'examiner
e littoral et le plateau supérieur. Pendant ce temps,
'ab, Harbert et le marin retourneraient à la forêt, y
enouvelleraient la provision de bois, et feraient main-
asse sur toute bête de plume ou de poil qui passerait
leur portée.

Ils partirent donc, vers dix heures du matin, Harbert
onfiant, Nab joyeux, Pencroff murmurant à part lui :

« Si, à mon retour, je trouve du feu à la maison,
'est que le tonnerre en personne sera venu l'allumer! »

Tous trois remontèrent la berge, et, arrivés au cou que formait la rivière, le marin, s'arrêtant, dit à ses de compagnons :

« Commençons-nous par être chasseurs ou bûchero

— Chasseurs, répondit Harbert. Voilà déjà Top qui en quête.

— Chassons donc, reprit le marin ; puis, nous revie drons ici faire notre provision de bois. »

Cela dit, Harbert, Nab et Pencroff, après avoir ar ché trois bâtons au tronc d'un jeune sapin, suivir Top, qui bondissait dans les grandes herbes.

Cette fois, les chasseurs, au lieu de longer le cours la rivière, s'enfoncèrent plus directement au cœur mé de la forêt. C'étaient toujours les mêmes arbres, app tenant pour la plupart à la famille des pins. En de c tains endroits, moins pressés, isolés par bouquets, pins présentaient des dimensions considérables, semblaient indiquer, par leur développement, q cette contrée se trouvait plus élevée en latitude q ne le supposait l'ingénieur. Quelques clairières, l rissées de souches rongées par le temps, étaient co vertes de bois mort, et formaient ainsi d'inépuisab réserves de combustible. Puis, la clairière passée, taillis se resserrait et devenait presque impénétrable.

Se guider au milieu de ces massifs d'arbres, sa aucun chemin frayé, était chose assez difficile. Au le marin, de temps en temps, jalonnait-il sa route en sant quelques brisées qui devaient être aisément rec naissables. Mais peut-être avait-il eu tort de ne pas

nter le cours d'eau, ainsi qu'Harbert et lui avaient t pendant leur première excursion, car, après une ure de marche, pas un gibier ne s'était encore montré. p, en courant sous les basses ramures, ne donnait l'é- l qu'à des oiseaux qu'on ne pouvait approcher. Les uroucous eux-mêmes étaient absolument invisibles, il était probable que le marin serait forcé de revenir cette partie marécageuse de la forêt, dans laquelle il ait si heureusement opéré sa pêche aux tétras.

« Eh! Pencroff, dit Nab d'un ton un peu sarcastique, c'est là tout le gibier que vous avez promis de rap- rter à mon maître, il ne faudra pas grand feu pour le re rôtir!

— Patience, Nab, répondit le marin, ce n'est pas gibier qui manquera au retour!

— Vous n'avez donc pas confiance en M. Smith?

— Si.

— Mais vous ne croyez pas qu'il fera du feu?

— Je le croirai quand le bois flambera dans le foyer.

— Il flambera, puisque mon maître l'a dit!

— Nous verrons! »

Cependant, le soleil n'avait pas encore atteint le plus aut point de sa course au-dessus de l'horizon. L'explo- tion continua donc, et fut utilement marquée par la découverte qu'Harbert fit d'un arbre dont les fruits aient comestibles. C'était le pin pignon, qui produit ne amande excellente, très-estimée dans les régions mpérées de l'Amérique et de l'Europe. Ces aman- es étaient dans le parfait état de maturité, et Har-

bert les signala à ses deux compagnons, qui s'
régalèrent.

« Allons, dit Pencroff, des algues en guise de pai
des moules crues en guise de chair, et des amand
pour dessert, voilà bien le dîner de gens qui n'ont pl
une seule allumette dans leur poche!

— Il ne faut pas se plaindre, répondit Harbert.

— Je ne me plains pas, mon garçon, répondit Pe
croff, seulement je répète que la viande fait un peu tr
défaut dans ces repas-là!

— Ce n'est pas l'avis de Top... » s'écria Nab, q
courut vers un fourré au milieu duquel le chien av
disparu, en aboyant. Aux aboiements de Top se m
laient des grognements singuliers.

Le marin et Harbert avaient suivi Nab. S'il y av
là quelque gibier, ce n'était pas le moment de discut
comment on pourrait le faire cuire, mais bien comme
on pourrait s'en emparer.

Les chasseurs, à peine entrés dans le taillis, vire
Top aux prises avec un animal qu'il tenait par u
oreille. Ce quadrupède était une espèce de porc long
deux pieds et demi environ, d'un brun noirâtre ma
moins foncé au ventre, ayant un poil dur et peu épai
et dont les doigts, alors fortement appliqués sur
sol, semblaient réunis par des membranes.

Harbert crut reconnaître en cet animal un cabia
c'est-à-dire un des plus grands échantillons de l'ord
des rongeurs.

Cependant, le cabiai ne se débattait pas contre

ion. Il roulait bêtement ses gros yeux profondément gagés dans une épaisse couche de graisse. Peut-être yait-il des hommes pour la première fois.

Cependant, Nab, ayant assuré son bâton dans sa in, allait assommer le rongeur, quand celui-ci, s'ar-chant aux dents de Top, qui ne garda qu'un bout de n oreille, poussa un vigoureux grognement, se préci a sur Harbert, le renversa à demi, et disparut à tra-s bois.

« Ah! le gueux! » s'écria Pencroff.

Aussitôt tous trois s'étaient lancés sur les traces de p, et au moment où ils allaient le rejoindre, l'animal paraissait sous les eaux d'une vaste mare, ombragée de grands pins séculaires.

Nab, Harbert, Pencroff s'étaient arrêtés, immobiles. p s'était jeté à l'eau, mais le cabiai, caché au fond la mare, ne paraissait plus.

— Attendons, dit le jeune garçon, car il viendra bien-respirer à la surface.

— Ne se noiera-t-il pas? demanda Nab.

— Non, répondit Harbert, puisqu'il a les pieds pal-s, et c'est presque un amphibie. Mais guettons-le. »

op était resté à la nage. Pencroff et ses deux com-nons allèrent occuper chacun un point de la berge. de couper toute retraite au cabiai, que le chien cher-t en nageant à la surface de la mare.

arbert ne se trompait pas. Après quelques minutes, mal remonta au-dessus des eaux. Top d'un bond fut lui, et l'empêcha de plonger à nouveau. Un instant

plus tard, le cabiai, traîné jusqu'à la berge, était sommé d'un coup du bâton de Nab.

« Hurrah! s'écria Pencroff, qui employait volont ce cri de triomphe. Rien qu'un charbon ardent, e rongeur sera rongé jusqu'aux os! »

Pencroff chargea le cabiai sur son épaule, et, juge à la hauteur du soleil qu'il devait être environ deux h res, il donna le signal du retour.

L'intinct de Top ne fut pas inutile aux chasseurs, grâce à l'intelligent animal, purent retrouver le che déjà parcouru. Une demi-heure après, ils arrivaien coude de la rivière.

Ainsi qu'il l'avait fait la première fois, Pencroff blit rapidement un train de bois, bien que, faute de cela lui semblât une besogne inutile, et, le train suiv le fil de l'eau, on revint vers les Cheminées.

Mais, le marin n'en était pas à cinquante pas q s'arrêtait, poussait de nouveau un hurrah formidable, tendant la main vers l'angle de la falaise :

« Harbert! Nab! Voyez! » s'écriait-il.

Une fumée s'échappait et tourbillonnait au-dessus roches !

CHAPITRE X

ne invention de l'ingénieur. — La question qui préoccupe Cyrus Smith. — Le départ pour la montagne. — La forêt. — Sol volcanique. — Les tragopans. — Les mouflons. — Le premier plateau. — Le campement pour la nuit. — Le sommet du cône.

Quelques instants après, les trois chasseurs se trouaient devant un foyer pétillant. Cyrus Smith et le reorter étaient là. Pencroff les regardait l'un et l'autre, ans mot dire, son cabiai à la main.

« Eh bien, oui, mon brave, s'écria le reporter. Du eu, du vrai feu, qui rôtira parfaitement ce magnifiue gibier dont nous nous régalerons tout à l'heure!

— Mais qui a allumé?... demanda Pencroff.

— Le soleil! »

La réponse de Gédéon Spilett était exacte. C'était e soleil qui avait fourni cette chaleur dont s'émerveilait Pencroff. Le marin ne voulait pas en croire ses yeux, t il était tellement ébahi, qu'il ne pensait pas à interoger l'ingénieur.

« Vous aviez donc un lentille, monsieur? demanda Harbert à Cyrus Smith.

— Non, mon enfant, répondit celui-ci, mais j'en a fait une. »

Et il montra l'appareil qui lui avait servi de lentille. C'étaient tout simplement les deux verres qu'il avait enlevés à la montre du reporter et à la sienne. Après les avoir remplis d'eau et rendu leurs bords adhérents au moyen d'un peu de glaise, il s'était ainsi fabriqué une véritable lentille, qui, concentrant les rayons solaires sur une mousse bien sèche, en avait déterminé la combustion.

Le marin considéra l'appareil, puis il regarda l'ingénieur sans prononcer un mot. Seulement, son regard en disait long! Si, pour lui, Cyrus Smith n'était pas un dieu, c'était assurément plus qu'un homme. Enfin la parole lui revint, et il s'écria :

« Notez cela, monsieur Spilett, notez cela sur votre papier!

— C'est noté, » répondit le reporter.

Puis, Nab aidant, le marin disposa la broche, et le cabiai, convenablement vidé, grilla bientôt, comme un simple cochon de lait, devant une flamme claire et pétillante.

Les Cheminées étaient redevenues plus habitables non-seulement parce que les couloirs s'échauffaient au feu du foyer, mais parce que les cloisons de pierres et de sable avaient été rétablies.

On le voit, l'ingénieur et son compagnon avaient bien employé la journée. Cyrus Smith avait presque entièrement recouvré ses forces, et s'était essayé en montant

r le plateau supérieur. De ce point, son œil, accou-
mé à évaluer les hauteurs et les distances, s'était long-
mps fixé sur ce cône dont il voulait le lendemain at-
ndre la cime. Le mont, situé à six milles environ dans
nord-ouest, lui parut mesurer trois mille cinq cents
eds au-dessus du niveau de la mer. Par conséquent,
regard d'un observateur posté à son sommet pourrait
rcourir l'horizon dans un rayon de cinquante milles
moins. Il était donc probable que Cyrus Smith ré-
udrait aisément cette question « de continent ou
le », à laquelle il donnait, non sans raison, le pas sur
utes les autres.

On soupa convenablement. La chair du cabiai fut dé-
rée excellente. Les sargasses et les amandes de pin
gnon complétèrent ce repas, pendant lequel l'ingénieur
rla peu. Il était préoccupé des projets du lendemain.
Une ou deux fois, Pencroff émit quelques idées sur
qu'il conviendrait de faire, mais Cyrus Smith, qui était
idemment un esprit méthodique, se contenta de se-
uer la tête.

« Demain, répétait-il, nous saurons à quoi nous en
nir, et nous agirons en conséquence. »

Le repas terminé, de nouvelles brassées de bois furent
ées sur le foyer, et les hôtes des Cheminées, y com-
is le fidèle Top, s'endormirent d'un profond sommeil.
cun incident ne troubla cette nuit paisible, et le len-
main, — 29 mars, — frais et dispos, ils se réveil-
nt, prêts à entreprendre cette excursion qui devait
er leur sort.

Tout était prêt pour le départ. Les restes du cabia pouvaient nourrir pendant vingt-quatre heures encor Cyrus Smith et ses compagnons. D'ailleurs, ils espéraien bien se ravitailler en route. Comme les verres avaien été remis aux montres de l'ingénieur et du reporte Pencroff brûla un peu de ce linge qui devait servir d'a madou. Quant au silex, il ne devait pas manquer dans ce terrains d'origine plutonienne.

Il était sept heures et demie du matin, quand le explorateurs, armés de bâtons, quittèrent les Chemi nées. Suivant l'avis de Pencroff, il parut bon de pren dre le chemin déjà parcouru à travers la forêt, quitte revenir par une autre route. C'était aussi la voie la pl directe pour atteindre la montagne. On tourna do l'angle sud, et on suivit la rive gauche de la rivière, q fut abandonnée au point où elle se coudait vers le su ouest. Le sentier, déjà frayé sous les arbres verts, f retrouvé, et, à neuf heures, Cyrus Smith et ses comp gnons atteignaient la lisière occidentale de la forêt.

Le sol, jusqu'alors peu accidenté, marécageux d'abor sec et sablonneux ensuite, accusait une légère pent qui remontait du littoral vers l'intérieur de la contré Quelques animaux, très-fuyards, avaient été entrev sous les futaies. Top les faisait lever lestement, mais s maître le rappelait aussitôt, car le moment n'était p venu de les poursuivre. Plus tard, on verrait. L'ingénie n'était point homme à se laisser distraire de son id fixe. On ne se serait même pas trompé en affirma qu'il n'observait le pays, ni dans sa configuration,

s ses productions naturelles. Son seul objectif, c'é-
ce mont qu'il prétendait gravir, et il y allait tout
it.

dix heures, on fit une halte de quelques minutes.
sortir de la forêt, le système orographique de la
trée avait apparu aux regards. Le mont se com-
ait de deux cônes. Le premier, tronqué à une hau-
de deux mille cinq cents pieds environ, était sou-
ı par de capricieux contreforts, qui semblaient se
ifier comme les griffes d'une immense serre appli-
e sur le sol. Entre ces contreforts se creusaient
ınt de vallées étroites, hérissées d'arbres, dont les
niers bouquets s'élevaient jusqu'à la troncature du
mier cône. Toutefois, la végétation paraissait être
ins fournie dans la partie de la montagne exposée au
d-est, et on y apercevait des zébrures assez profon-
, qui devaient être des coulées laviques.

Sur le premier cône reposait un second cône, légère-
nt arrondi à sa cime, et qui se tenait un peu de
vers. On eût dit un vaste chapeau rond placé sur
eille. Il semblait formé d'une terre dénudée, que
çaient en maint endroit des roches rougeâtres.

C'était le sommet de ce second cône qu'il convenait
tteindre, et l'arête des contreforts devait offrir la
illeure route pour y arriver.

« Nous sommes sur un terrain volcanique, » avait dit
rus Smith, et ses compagnons, le suivant, commen-
ent à s'élever peu à peu sur le dos d'un contre-fort.
i, par une ligne sinueuse et par conséquent plus

aisément franchissable, aboutissait au premier p
teau.

Les intumescences étaient nombreuses sur ce sol, c
les forces plutoniennes avaient évidemment conv
sionné. Çà et là, blocs erratiques, débris nombreux
basalte, pierres ponces, obsidiennes. Par bouquets i
lés, s'élevaient de ces conifères, qui, quelques centai
de pieds plus bas, au fond des étroites gorges, formai
d'épais massifs, presque impénétrables aux rayons
soleil.

Pendant cette première partie de l'ascension sur
rampes inférieures, Harbert fit remarquer des empre
tes qui indiquaient le passage récent de grands anima
fauves ou autres.

« Ces bêtes-là ne nous céderont peut-être pas vol
tiers leur domaine? dit Pencroff.

— Eh bien, répondit le reporter, qui avait c
chassé le tigre aux Indes et le lion en Afrique, nous
rons à nous en débarrasser. Mais, en attendant, tenc
nous sur nos gardes! »

Cependant on s'élevait peu à peu, mais la route, acc
par des détours et des obstacles qui ne pouvaient c
franchis directement, était longue. Quequefois auss
sol manquait subitement, et l'on se trouvait sur le b
de profondes crevassses qu'il fallait tourner. A reve
ainsi sur ses pas, afin de suivre quelque sentier pr
cable, c'était du temps employé et des fatigues sub
A midi, quand la petite troupe fit halte pour déjeu
au pied d'un large bouquet de sapins, près d'un p

ceau qui s'en allait en cascade, elle se trouvait
re à mi-chemin du premier plateau, qui, dès lors,
serait vraisemblablement atteint qu'à la nuit tom-
e.

e ce point, l'horizon de mer se développait plus large-
t; mais, sur la droite, le regard, arrêté par le pro-
toire aigu du sud-est, ne pouvait déterminer si la
se rattachait par un brusque retour à quelque
e d'arrière-plan. A gauche, le rayon de vue gagnait
quelques milles au nord; toutefois, dès le nord-
st, au point qu'occupaient les explorateurs, il était
bé net par l'arête d'un contrefort bizarrement taillé,
formait comme la puissante culée du cône central.
ne pouvait donc rien pressentir encore de la question
voulait résoudre Cyrus Smith.

une heure, l'ascension fut reprise. Il fallut biaiser
s le sud-ouest et s'engager de nouveau dans des
is assez épais. Là, sous le couvert des arbres, vole-
nt plusieurs couples de gallinacés de la famille des
ans. C'étaient des «tragopans », ornés d'un fanon
rnu qui pendait sur leurs gorges, et de deux minces
nes cylindriques, plantées en arrière de leurs yeux.
mi ces couples, de la taille d'un coq, la femelle était
formément brune, tandis que le mâle resplendissait
s son plumage rouge, semé de petites larmes blan-
s. Gédéon Spilett, d'un coup de pierre, adroitement
igoureusement lancé, tua un de ces tragopans, que
ncroff, affamé par le grand air, ne regarda pas sans
elque convoitise.

Après avoir quitté ce taillis, les ascensionnistes, faisant la courte échelle, gravirent sur un espace de c pieds un talus très-raide, et atteignirent un étage su rieur, peu fourni d'arbres, dont le sol prenait une ap rence volcanique. Il s'agissait alors de revenir vers l'e en décrivant des lacets qui rendaient les pentes p praticables, car elles étaient alors fort raides, et chac devait choisir avec soin l'endroit où se posait son pi Nab et Harbert tenaient la tête, Pencroff la que entre eux, Cyrus et le reporter. Les animaux qui f quentaient ces hauteurs — et les traces ne manquai pas — devaient nécessairement appartenir à ces rac au pied sûr et à l'échine souple, des chamois ou isards. On en vit quelques-uns, mais ce ne fut pas nom que leur donna Pencroff, car, à un certain m ment :

« Des moutons ! » s'écria-t-il.

Tous s'étaient arrêtés à cinquante pas d'une de douzaine d'animaux de grande taille, aux fortes cor courbées en arrière et aplaties vers la pointe, à la toi laineuse, cachée sous de longs poils soyeux de coul fauve.

Ce n'étaient point des moutons ordinaires, mais espèce communément répandue dans les régions m tagneuses des zones tempérées, à laquelle Harbert do le nom de mouflons.

« Ont-ils des gigots et des côtelettes? demanda marin.

— Oui, répondit Harbert.

Eh bien, ce sont des moutons ! » dit Pencroff.

's animaux, immobiles entre les débris de basalte, rdaient d'un œil étonné, comme s'ils voyaient pour remière fois des bipèdes humains. Puis, leur crainte tement éveillée, ils disparurent en bondissant sur oches.

Au revoir ! » leur cria Pencroff d'un ton si comique Cyrus Smith, Gédéon Spilett, Harbert et ne purent s'empêcher de rire.

ascension continua. On pouvait fréquemment obser. sur certaines déclivités, des traces de laves, très-icieusement striées. De petites solfatares coupaient ois la route suivie par les ascensionnistes, et il fallait prolonger les bords. En quelques points, le soufre t déposé sous la forme de concrétions cristallines, milieu de ces matières qui précèdent généralet les épanchements laviques, pouzzolanes à grains guliers et fortement torréfiés, cendres blanchâ- faites d'une infinité de petits cristaux feldspaues.

ux approches du premier plateau, formé par la tronre du cône inférieur, les difficultés de l'ascension nt très-prononcées. Vers quatre heures, l'extrême e des arbres avait été dépassée. Il ne restait plus, çà , que quelques pins grimaçants et décharnés, qui ient avoir la vie dure pour résister, à cette hauteur, grands vents du large. Heureusement pour l'ingéir et ses compagnons, le temps était beau, l'atmosre tranquille, car une violente brise, à une altitude

de trois mille pieds, eût gêné leurs évolutions. La pur
du ciel au zénith se sentait à travers la transpare
de l'air. Un calme parfait régnait autour d'eux. Ils
voyaient plus le soleil, alors caché par le vaste éc
du cône supérieur, qui masquait le demi-horizon
l'ouest, et dont l'ombre énorme, s'allongeant jusqu
littoral, croissait à mesure que l'astre radieux s'ab
sait dans sa course diurne. Quelques vapeurs, brun
plutôt que nuages, commençaient à se montrer d
l'est, et se coloraient de toutes les couleurs spectr
sous l'action des rayons solaires.

Cinq cents pieds seulement séparaient alors les ex
rateurs du plateau qu'ils voulaient atteindre, afin
établir un campement pour la nuit, mais ces cinq c
pieds s'accrurent de plus de deux milles par les zigz
qu'il fallut décrire. Le sol, pour ainsi dire, manq
sous le pied. Les pentes présentaient souvent un a
tellement ouvert, que l'on glissait sur les cou
de laves, quand les stries, usées par l'air, n'offra
pas un point d'appui suffisant. Enfin, le soir se
sait peu à peu, et il était presque nuit, quand Cy
Smith et ses compagnons, très-fatigués par une asc
sion de sept heures, arrivèrent au plateau du prem
cône.

Il fut alors question d'organiser le campement, e
réparer ses forces, en soupant d'abord, en dorm
ensuite. Ce second étage de la montagne s'élevait
une base de roches, au milieu desquelles on tro
facilement une retraite. Le combustible n'était pas al

Cependant, on pouvait obtenir du feu au moyen
nousses et des broussailles sèches qui hérissaient
ines portions du plateau. Pendant que le marin
rait son foyer sur des pierres qu'il disposa à cet
, Nab et Harbert s'occupèrent de l'approvi-
er en combustible. Ils revinrent bientôt avec leur
e de broussailles. Le briquet fut battu, le linge
recueillit les étincelles du silex, et, sous le
e de Nab, un feu pétillant se développa, en quel-
instants, à l'abri des roches.

feu n'était destiné qu'à combattre la température
u froide de la nuit, et il ne fut pas employé à la
on du faisan, que Nab réservait pour le lendemain.
restes du cabiai et quelques douzaines d'amandes
n pignon formèrent les éléments du souper. Il n'é-
as encore six heures et demie que tout était ter-

rus Smith eut alors la pensée d'explorer, dans la
obscurité, cette large assise circulaire qui suppor-
e cône supérieur de la montagne. Avant de prendre
ue repos, il voulait savoir si ce cône pourrait être
é à sa base, pour le cas où ses flancs, trop décli-
le rendraient inaccessible jusqu'à son sommet.
question ne laissait pas de le préoccuper, car il
possible que, du côté où le chapeau s'inclinait,
à-dire vers le nord, le plateau ne fût pas pratica-
Or, si la cime de la montagne ne pouvait être
nte, d'une part, et si, de l'autre, on ne pouvait con-
er la base du cône, il serait impossible d'examiner

la portion occidentale de la contrée, et le but de
cension serait en partie manqué.

Donc, l'ingénieur, sans tenir compte de ses fatig
laissant Pencroff et Nab organiser la couchée, et Géo
Spilett noter les incidents du jour, commença à su
la lisière circulaire du plateau, en se dirigeant ver
nord. Harbert l'accompagnait.

La nuit était belle et tranquille, l'obscurité peu
fonde encore. Cyrus Smith et le jeune garçon m
chaient l'un près de l'autre, sans parler. En de cert
endroits, le plateau s'ouvrait largement devant eux
ils passaient sans encombre. En d'autres, obstrué
les éboulis, il n'offrait qu'une étroite sente, sur laqu
deux personnes ne pouvaient marcher de front
arriva même qu'après une marche de vingt minu
Cyrus Smith et Harbert durent s'arrêter. A partir d
point, le talus des deux cônes affleurait. Plus d'ép
lement qui séparât les deux parties de la montagne.
contourner sur des pentes inclinées à près de soixa
dix degrés devenait impraticable.

Mais, si l'ingénieur et le jeune garçon durent reno
à suivre une direction circulaire, en revanche, la po
bilité leur fut alors donnée de reprendre directem
l'ascension du cône.

En effet, devant eux s'ouvrait un éventrement
fond du massif. C'était l'égueulement du cratère s
rieur, le goulot, si l'on veut, par lequel s'échappa
les matières éruptives liquides, à l'époque où le vo
était encore en activité. Les laves durcies, les sc

ncroûtées formaient une sorte d'escalier naturel, aux arches largement dessinées, qui devaient faciliter accès du sommet de la montagne.

Un coup d'œil suffit à Cyrus Smith pour reconnaître tte disposition, et, sans hésiter, suivi du jeune garçon, s'engagea dans l'énorme crevasse, au milieu d'une scurité croissante.

C'était encore une hauteur de mille pieds à franchir. es déclivités intérieures du cratère seraient-elles pratibles? On le verrait bien. L'ingénieur continuerait sa arche ascensionnelle, tant qu'il ne serait pas arrêté. eureusement, ces déclivités, très-allongées et très-nueuses, décrivaient un large pas de vis à l'intérieur volcan, et favorisaient la marche en hauteur.

Quant au volcan lui-même, on ne pouvait douter qu'il fût complétement éteint. Pas une fumée ne s'échapit de ses flancs. Pas une flamme ne se décelait dans cavités profondes. Pas un grondement, pas un murure, pas un tressaillement ne sortait de ce puits obsr, qui se creusait peut-être jusqu'aux entrailles du obe. L'atmosphère même, au dedans de ce cratère, était saturée d'aucune vapeur sulfureuse. C'était plus e le sommeil d'un volcan, c'était sa complète extincon.

La tentative de Cyrus Smith devait réussir. Peu à eu, Harbert et lui, en remontant sur les parois interes, virent le cratère s'élargir au-dessus de leur tête. e rayon de cette portion circulaire du ciel, encadrée r les bords du cône, s'accrut sensiblement. A chaque

pas, pour ainsi dire, que firent Cyrus Smith et Harbert, de nouvelles étoiles entrèrent dans le champ de leur vision. Les magnifiques constellations de ce ciel austral resplendissaient. Au zénith, brillaient d'un pur éclat la splendide Antarès du Scorpion, et, non loin, cette β du Centaure que l'on croit être l'étoile la plus rapprochée du globe terrestre. Puis, à mesure que s'évasait le cratère, apparurent Fomalhaut du Poisson, le Triangle austral, et enfin, presque au pôle antarctique du monde, cette étincelante Croix du Sud, qui remplace la Polaire de l'hémisphère boréal.

Il était près de huit heures, quand Cyrus Smith et Harbert mirent le pied sur la crête supérieure du mont, au sommet du cône.

L'obscurité était complète alors, et ne permettait pas au regard de s'étendre sur un rayon de deux milles. La mer entourait-elle cette terre inconnue, ou cette terre se rattachait-elle, dans l'ouest, à quelque continent du Pacifique? On ne pouvait encore le reconnaître. Vers l'ouest, une bande nuageuse, nettement dessinée à l'horizon, accroissait les ténèbres, et l'œil ne savait découvrir si le ciel et l'eau s'y confondaient sur une même ligne circulaire.

Mais, en un point de cet horizon, une vague lueur parut soudain, qui descendait lentement, à mesure que le nuage montait vers le zénith.

C'était le croissant délié de la lune, déjà près de disparaître. Mais sa lumière suffit à dessiner nettement la ligne horizontale, alors détachée du nuage, et l'ingénieur

put voir son image tremblotante se refléter un instant sur une surface liquide.

Cyrus Smith saisit la main du jeune garçon, et, d'une voix grave :

« Une île ! » dit-il, au moment où le croissant lunaire s'éteignait dans les flots.

CHAPITRE XI

Au sommet du cône. — L'intérieur du cratère. — La mer tout autour. — Nulle terre en vue. — Le littoral à vol d'oiseau — Hydrographie et orographie. — L'île est-elle habitée? — Baptême des baies, golfes, caps, rivières, etc. — L'île Lincoln.

Une demi-heure plus tard, Cyrus Smith et Harbert étaient de retour au campement. L'ingénieur se bornait à dire à ses compagnons que la terre sur laquelle le hasard les avait jetés était une île, et que, le lendemain on aviserait. Puis, chacun s'arrangea de son mieux pour dormir, et, dans ce trou de basalte, à une hauteur de deux mille cinq cents pieds au-dessus du niveau de la mer, par une nuit paisible, « les insulaires » goûtèrent un repos profond.

Le lendemain, 30 mars, après un déjeuner sommaire dont le tragopan rôti fit tous les frais, l'ingénieur voulut remonter au sommet du volcan, afin d'observer avec attention l'île dans laquelle lui et les siens étaient emprisonnés pour la vie, peut-être, si cette île était située à une grande distance de toute terre, ou si elle ne se trouvait pas sur le chemin des navires qui visitent les archi

ls de l'océan Pacifique. Cette fois, ses compagnons suivirent dans cette nouvelle exploration. Eux aussi, s voulaient voir cette île à laquelle ils allaient demanr de subvenir à tous leurs besoins.

Il devait être sept heures du matin environ, quand rus Smith, Harbert, Pencroff, Gédéon Spilett et Nab ittèrent le campement. Aucun ne paraissait inquiet la situation qui lui était faite. Ils avaient foi en x, sans doute, mais il faut observer que le point appui de cette foi n'était pas le même chez Cyrus nith que chez ses compagnons. L'ingénieur avait conance, parce qu'il se sentait capable d'arracher à cette ture sauvage tout ce qui serait nécessaire à la vie de s compagnons et à la sienne, et ceux-ci ne redoutaient en, précisément parce que Cyrus Smith était avec eux. tte nuance se comprendra. Pencroff surtout, depuis ncident du feu rallumé, n'aurait pas désespéré un insnt, quand bien même il se fût trouvé sur un roc nu, l'ingénieur eût été avec lui sur ce roc.

« Bah! dit-il, nous sommes sortis de Richmond, sans permission des autorités! Ce serait bien le diable si us ne parvenions pas un jour ou l'autre à partir d'un u où personne ne nous retiendra certainement! »

Cyrus Smith suivit le même chemin que la veille. On ntourna le cône par le plateau qui formait épaulent, jusqu'à la gueule de l'énorme crevasse. Le temps ait magnifique. Le soleil montait sur un ciel pur et uvrait de ses rayons tout le flanc oriental de la mongne.

Le cratère fut abordé. Il était bien tel que l'ingénic l'avait reconnu dans l'ombre, c'est-à-dire un vaste e tonnoir qui allait en s'évasant jusqu'à une hauteur mille pieds au-dessus du plateau. Au bas de la crevass de larges et épaisses coulées de laves serpentaient s les flancs du mont et jalonnaient ainsi la route des m tières éruptives jusqu'aux vallées inférieures qui sillo naient la portion septentrionale de l'île.

L'intérieur du cratère, dont l'inclinaison ne dépass pas trente-cinq à quarante degrés, ne présentait difficultés ni obstacles à l'ascension. On y remarqua les traces de laves très-anciennes, qui probableme s'épanchaient par le sommet du cône, avant que ce crevasse latérale leur eût ouvert une voie nouvelle.

Quant à la cheminée volcanique qui établissait communication entre les couches souterraines et le cr tère, on ne pouvait en estimer la profondeur par regard, car elle se perdait dans l'obscurité. Mais, qua à l'extinction complète du volcan, elle n'était p douteuse.

Avant huit heures, Cyrus Smith et ses compagno étaient réunis au sommet du cratère, sur une int mescence conique qui en boursouflait le bord septe trional.

« La mer! la mer partout! » s'écrièrent-ils, comm si leurs lèvres n'eussent pu retenir ce mot qui fais d'eux des insulaires.

La mer, en effet, l'immense nappe d'eau circula autour d'eux! Peut-être, en remontant au sommet

ne, Cyrus Smith avait-il eu l'espoir de découvrir
elque côte, quelque île rapprochée, qu'il n'avait pu
ercevoir la veille pendant l'obscurité. Mais rien n'ap-
rut jusqu'aux limites de l'horizon, c'est-à-dire sur un
on de plus de cinquante milles. Aucune terre en vue.
une voile. Toute cette immensité était déserte, et
occupait le centre d'une circonférence qui semblait
e infinie.

L'ingénieur et ses compagnons, muets, immobiles,
coururent du regard, pendant quelques minutes,
s les points de l'Océan. Cet Océan, leurs yeux le
illèrent jusqu'à ses plus extrêmes limites. Mais
ncroff, qui possédait une si merveilleuse puissance de
on, ne vit rien, et certainement, si une terre se fût
vée à l'horizon, quand bien même elle n'eût apparu
sous l'apparence d'une insaisissable vapeur, le
in l'aurait indubitablement reconnue, car c'étaient
x véritables télescopes que la nature avait fixés sous
arcade sourcilière !

e l'Océan, les regards se reportèrent sur l'île
ls dominaient tout entière, et la première question
fut posée le fut par Gédéon Spilett, en ces termes :
Quelle peut être la grandeur de cette île? »

éritablement, elle ne paraissait pas considérable au
eu de cet immense Océan.

yrus Smith réfléchit pendant quelques instants ; il
erva attentivement le périmètre de l'île, en tenant
pte de la hauteur à laquelle il se trouvait placé ;
:

« Mes amis, dit-il, je ne crois pas me trompe
donnant au littoral de l'île un développement de
de cent milles (1).

— Et conséquemment, sa superficie?...

— Il est difficile de l'apprécier, répondit l'ingéni
car elle est trop capricieusement découpée. »

Si Cyrus Smith ne se trompait pas dans son éva
tion, l'île avait, à peu de chose près, l'étendue de M
ou Zante, dans la Méditerranée ; mais elle était,
fois, beaucoup plus irrégulière, et moins riche
caps, promontoires, pointes, baies, anses ou criques
forme, véritablement étrange, surprenait le regard
quand Gédéon Spilett, sur le conseil de l'ingénieur
eut dessiné les contours, on trouva qu'elle ressemb
à quelque fantastique animal, une sorte de ptérop
monstrueux, qui eût été endormi à la surface du P
fique.

Voici, en effet, la configuration exacte de cette
qu'il importe de faire connaître, et dont la carte
immédiatement dressée par le reporter avec une p
cision suffisante.

La portion est du littoral, c'est-à-dire celle sur
quelle les naufragés avaient atterri, s'échancrait la
ment et bordait une vaste baie terminée au suc
par un cap aigu, qu'une pointe avait caché à Penc
lors de sa première exploration. Au nord-est, c
autres caps fermaient la baie, et entre eux se creu

(1) Environ 45 lieues de 4 kilomètres.

roit golfe qui ressemblait à la mâchoire entr'ou-
de quelque formidable squale.

nord-est au nord-ouest, la côte s'arrondissait
ne le crâne aplati d'un fauve, pour se relever en
nt une sorte de gibbosité qui n'assignait pas
ssin très-déterminé à cette partie de l'île, dont le
était occupé par la montagne volcanique.

ce point, le littoral courait assez régulièrement
et sud, creusé, aux deux tiers de son périmètre,
ne étroite crique, à partir de laquelle il finissait
e longue queue, semblable à l'appendice caudal
gigantesque alligator.

te queue formait une véritable presqu'île qui s'al-
ait de plus de trente milles en mer, à compter du
ud-est de l'île, déjà mentionné, et elle s'arrondissait
crivant une rade foraine, largement ouverte, que
nait le littoral inférieur de cette terre si étrange-
découpée.

ıs sa plus petite largeur, c'est-à-dire entre les Che-
s et la crique observée sur la côte occidentale qui
orrespondait en latitude, l'île mesurait dix milles
nent; mais sa plus grande longueur, de la mâchoire
rd-est à l'extrémité de la queue du sud-ouest, ne
ait pas moins de trente milles.

ant à l'intérieur de l'île, son aspect général était
i : très-boisée dans toute sa portion méridionale
ıs la montagne jusqu'au littoral, elle était aride
lonneuse dans sa partie septentrionale. Entre le
. et la côte est, Cyrus Smith et ses compagnons

furent assez surpris de voir un lac, encadré da
bordure d'arbres verts, dont ils ne soupçonnaien
l'existence. Vu de cette hauteur, le lac semblait ê
même niveau que la mer, mais, réflexion faite, l
nieur expliqua à ses compagnons que l'altitude de
petite nappe d'eau devait être de trois cents pied
le plateau qui lui servait de bassin n'était que le
longement de celui de la côte.

« C'est donc un lac d'eau douce ? demanda Pen

— Nécessairement, répondit l'ingénieur, car il
être alimenté par les eaux qui s'écoulent de la mont

— J'aperçois une petite rivière qui s'y jette, dit
bert, en montrant un étroit ruisseau, dont la sourc
vait s'épancher dans les contreforts de l'ouest.

— En effet, répondit Cyrus Smith, et puisqu
ruisseau alimente le lac, il est probable que du
de la mer il existe un déversoir par lequel s'écl
le trop-plein des eaux. Nous verrons cela à
retour. »

Ce petit cours d'eau, assez sinueux, et la rivière
reconnue, tel était le système hydrographique, du
tel il se développait aux yeux des explorateurs. C
dant, il était possible que, sous ces masses d'a
qui faisaient des deux tiers de l'île une forêt imm
d'autres rios s'écoulassent vers la mer. On devait
le supposer, tant cette région se montrait fertile e
des plus magnifiques échantillons de la flore des
tempérées. Quant à la partie septentrionale, nul
d'eaux courantes ; peut-être des eaux stagnante

ion marécageuse du nord-est, mais voilà tout;
me, des dunes, des sables, une aridité très-pro-
qui contrastait vivement avec l'opulence du sol
plus grande étendue.

lcan n'occupait pas la partie centrale de l'île. Il
sait, au contraire, dans la région du nord-ouest,
lait marquer la limite des deux zones. Au sud-
au sud et au sud-est, les premiers étages des
rts disparaissaient sous des masses de verdure.
d, au contraire, on pouvait suivre leurs rami-
s, qui allaient mourir sur les plaines de sable.
aussi de ce côté qu'au temps des éruptions,
nchements s'étaient frayé un passage, et une
haussée de laves se prolongeait jusqu'à cette
mâchoire qui formait golfe au nord-est.

s Smith et les siens demeurèrent une heure ainsi
met de la montagne. L'île se développait sous
gards comme un plan en relief avec ses teintes
s, vertes pour les forêts, jaunes pour les sables,
pour les eaux. Ils la saisissaient dans tout son
le, et ce sol caché sous l'immense verdure, le
des vallées ombreuses, l'intérieur des gorges
, creusées au pied du volcan, échappaient seuls
investigations.

it une question grave à résoudre, et qui devait
rement influer sur l'avenir des naufragés.

était-elle habitée?

t le reporter qui posa cette question, à laquelle
ait que l'on pût déjà répondre négativement,

après le minutieux examen qui venait d'être fait des verses régions de l'île.

Nulle part on n'apercevait l'œuvre de la main huma Pas une agglomération de cases, pas une cabane iso pas une pêcherie sur le littoral. Aucune fumée ne s vait dans l'air et ne trahissait la présence de l'hon Il est vrai, une distance de trente milles environ s rait les observateurs des points extrêmes, c'est-à-di cette queue qui se projetait au sud-ouest, et il eû difficile, même aux yeux de Pencroff, d'y découvri habitation. On ne pouvait, non plus, soulever ce ri de verdure qui couvrait les trois quarts de l'île, et s'il abritait ou non quelque bourgade. Mais, géné ment, les insulaires, dans ces étroits espaces ém des flots du Pacifique, habitent plutôt le littoral, littoral paraissait être absolument désert.

Jusqu'à plus complète exploration, on pouvait admettre que l'île était inhabitée.

Mais était-elle fréquentée, au moins tempo ment, par les indigènes des îles voisines? A cette tion, il était difficile de répondre. Aucune terre n' raissait dans un rayon d'environ cinquante milles. cinquante milles peuvent être facilement franchis par des praos malais, soit par de grandes pir polynésiennes. Tout dépendait donc de la situat l'île, de son isolement sur le Pacifique, ou de sa mité des archipels. Cyrus Smith parviendrait-i instruments à relever plus tard sa position en la et en longitude? Ce serait difficile. Dans le doute,

ne convenable de prendre certaines précautions contre
e descente possible des indigènes voisins.

L'exploration de l'île était achevée, sa configuration
erminée, son relief coté, son étendue calculée, son
drographie et son orographie reconnues. La dispo-
on des forêts et des plaines avait été relevée d'une
nière générale sur le plan du reporter. Il n'y avait
s qu'à redescendre les pentes de la montagne, et à
lorer le sol au triple point de vue de ses ressources
nérales, végétales et animales.

Mais, avant de donner à ses compagnons le signal
départ, Cyrus Smith leur dit de sa voix calme et
ve :

Voici, mes amis, l'étroit coin de terre sur lequel la
in du Tout-Puissant nous a jetés. C'est ici que nous
ons vivre, longtemps peut-être. Peut-être aussi, un
ours inattendu nous arrivera-t-il, si quelque navire
se par hasard... Je dis par hasard, car cette île est
importante ; elle n'offre même pas un port qui
sse servir de relâche aux bâtiments, et il est à craindre
ellene soit située en dehors des routes ordinairement
ies, c'est-à-dire trop au sud pour les navires qui
quentent les archipels du Pacifique, trop au nord
r ceux qui se rendent à l'Australie en doublant le cap
n. Je ne veux rien vous dissimuler de la situation....

– Et vous avez raison, mon cher Cyrus, répondit vi-
ent le reporter. Vous avez affaire à des hommes. Ils
confiance en vous, et vous pouvez compter sur eux.
N'est-ce pas, mes amis ?

— Je vous obéirai en tout, monsieur Cyrus, dit H bert, qui saisit la main de l'ingénieur.

— Mon maître, toujours et partout! s'écria Nab.

— Quant à moi, dit le marin, que je perde mon n si je boude à la besogne, et si vous le voulez bi monsieur Smith, nous ferons de cette île une pet Amérique! Nous y bâtirons des villes, nous y établir des chemins de fer, nous y installerons des télégraph et un beau jour, quand elle sera bien transformée, b aménagée, bien civilisée, nous irons l'offrir au gouv nement de l'Union! Seulement, je demande une cho

— Laquelle? répondit le reporter.

— C'est de ne plus nous considérer comme des n fragés, mais bien comme des colons qui sont venus pour coloniser! »

Cyrus Smith ne put s'empêcher de sourire, et la n tion du marin fut adoptée. Puis, il remercia ses com gnons, et ajouta qu'il comptait sur leur énergie et l'aide du ciel.

« Eh bien! en route pour les Cheminées! s'écria P croff.

— Un instant, mes amis, répondit l'ingénieur, il paraît bon de donner un nom à cette île, ainsi qu'a caps, aux promontoires, aux cours d'eau que n avons sous les yeux.

— Très-bon, dit le reporter. Cela simplifiera à l'av les instructions que nous pourrons avoir à donner suivre.

— En effet, reprit le marin, c'est déjà quelque ch

r pouvoir dire où l'on va et d'où l'on vient. Au moins, n a l'air d'être quelque part.

— Les Cheminées, par exemple, dit Harbert.

— Juste! répondit Pencroff. Ce nom-là, c'était déjà lus commode, et cela m'est venu tout seul. Garde-ons-nous à notre premier campement ce nom de Che-inées, monsieur Cyrus?

— Oui, Pencroff, puisque vous l'avez baptisé ainsi.

— Bon! quant aux autres, ce sera facile, reprit le narin, qui était en verve. Donnons-leur des noms omme faisaient les Robinsons dont Harbert m'a lu lus d'une fois l'histoire : « la baie Providence », la pointe des Cachalots», le « cap de l'Espoir trompé » !...

— Ou plutôt les noms de M. Smith, répondit Harbert, e M. Spilett, de Nab !...

— Mon nom! s'écria Nab, en montrant ses dents tincelantes de blancheur.

— Pourquoi pas? répliqua Pencroff. Le « port Nab», ela ferait très-bien! Et le « cap Gédéon... »

— Je préférerais des noms empruntés à notre pays, épondit le reporter, et qui nous rappelleraient l'Amé-ique.

— Oui, pour les principaux, dit alors Cyrus Smith, our ceux des baies ou des mers, je l'admets volontiers. ue nous donnions à cette vaste baie de l'est le nom e baie de l'Union, par exemple, à cette large échan-ure du sud, celui de baie Washington, au mont qui ous porte en ce moment, celui de mont Franklin, à e lac qui s'étend sous nos regards, celui de lac Grant,

rien de mieux, mes amis. Ces noms nous rappelleront notre pays et ceux des grands citoyens qui l'ont honoré; mais pour les rivières, les golfes, les caps, les promontoires, que nous apercevons du haut de cette montagne, choisissons des dénominations que rappellent plutôt leur configuration particulière. Elles se graveront mieux dans notre esprit, et seront en même temps plus pratiques. La forme de l'île est assez étrange pour que nous ne soyons pas embarrassés d'imaginer des noms qui fassent figure. Quant aux cours d'eau que nous ne connaissons pas, aux diverses parties de la forêt que nous explorerons plus tard, aux criques qui seront découvertes dans la suite, nous les baptiserons à mesure qu'ils se présenteront à nous. Qu'en pensez-vous, mes amis? »

La proposition de l'ingénieur fut unanimement admise par ses compagnons. L'île était là sous leurs yeux comme une carte déployée, et il n'y avait qu'un nom à mettre à tous ses angles rentrants ou sortants, comme à tous ses reliefs. Gédéon Spilett les inscrirait à mesure et la nomenclature géographique de l'île serait définitivement adoptée.

Tout d'abord, on nomma baie de l'Union, baie Washington et mont Franklin, les deux baies et la montagne ainsi que l'avait fait l'ingénieur.

« Maintenant, dit le reporter, à cette presqu'île qui se projette au sud-ouest de l'île, je proposerai de donner le nom de presqu'île Serpentine, et celui de promontoire du Reptile (Reptile-end) à la queue recourbée

qui la termine, car c'est véritablement une queue de reptile.

— Adopté, dit l'ingénieur.

— A présent, dit Harbert, cette autre extrémité de l'île, ce golfe qui ressemble si singulièrement à une mâchoire ouverte, appelons-le golfe du Requin (Shark-gulf).

— Bien trouvé! s'écria Pencroff, et nous compléterons l'image en nommant cap Mandibule (Mandible-cape) les deux parties de la mâchoire.

— Mais il y a deux caps, fit observer le reporter.

— Eh bien! répondit Pencroff, nous aurons le cap Mandibule-Nord et le cap Mandibule-Sud.

— Ils sont inscrits, répondit Gédéon Spilett.

— Reste à nommer la pointe à l'extrémité sud-est de l'île, dit Pencroff.

— C'est-à-dire l'extrémité de la baie de l'Union? répondit Harbert.

— Cap de la Griffe (Claw-cape), » s'écria aussitôt Nab, qui voulait aussi, lui, être parrain d'un morceau quelconque de son domaine.

Et, en vérité, Nab avait trouvé une dénomination excellente, car ce cap représentait bien la puissante griffe de l'animal fantastique que figurait cette île si singulièrement dessinée.

Pencroff était enchanté de la tournure que prenaient les choses, et les imaginations, un peu surexcitées, eurent bientôt donné :

A la rivière qui fournissait l'eau potable aux colons,

et près de laquelle le ballon les avait jetés, le nom de la Mercy, — un véritable remerciement à la Providence;

A l'ilot sur lequel les naufragés avaient pris pied tout d'abord, le nom de l'ilot du Salut (Safety-island);

Au plateau qui couronnait la haute muraille de granit, au-dessus des Cheminées, et d'où le regard pouvait embrasser toute la vaste baie, le nom de plateau de Grande-Vue ;

Enfin à tout ce massif d'impénétrables bois qui couvraient la presqu'île Serpentine, le nom de forêts du Far-West.

La nomenclature des parties visibles et connues de l'île était ainsi terminée, et, plus tard, on la compléterait au fur et à mesure des nouvelles découvertes.

Quant à l'orientation de l'île, l'ingénieur l'avait déterminée approximativement par la hauteur et la position du soleil, ce qui mettait à l'est la baie de l'Union et tout le plateau de Grande-Vue. Mais le lendemain, en prenant l'heure exacte du lever et du coucher du soleil, et en relevant sa position au demi-temps écoulé entre ce lever et ce coucher, il comptait fixer exactement le nord de l'île, car, par suite de sa situation dans l'hémisphère austral, le soleil, au moment précis de sa culmination, passait au nord, et non pas au midi, comme, en son mouvement apparent, il semble le faire pour les lieux situés dans l'hémisphère boréal.

Tout était donc terminé, et les colons n'avaient plus qu'à redescendre le mont Franklin pour revenir aux Cheminées, lorsque Pencroff de s'écrier :

— Eh bien! nous sommes de fameux étourdis!

— Pourquoi cela? demanda Gédéon Spilett, qui avait fermé son carnet, et se levait pour partir.

— Et notre île? Comment! Nous avons oublié de la baptiser? »

Harbert allait proposer de lui donner le nom de l'ingénieur, et tous ses compagnons y eussent applaudi, quand Cyrus Smith dit simplement :

« Appelons-la du nom d'un grand citoyen, mes amis, de celui qui lutte maintenant pour défendre l'unité de la république américaine! Appelons-la l'île Lincoln! »

Trois hurrahs furent la réponse faite à la proposition de l'ingénieur.

Et ce soir-là, avant de s'endormir, les nouveaux colons causèrent de leur pays absent; ils parlèrent de cette terrible guerre qui l'ensanglantait; ils ne pouvaient douter que le Sud ne fût bientôt réduit, et que la cause du Nord, la cause de la justice, ne triomphât, grâce à Grant, grâce à Lincoln!

Or, ceci se passait le 30 mars 1865, et ils ne savaient guère que, seize jours après, un crime effroyable serait commis à Washington, et que, le vendredi saint, Abraham Lincoln tomberait sous la balle d'un fanatique.

CHAPITRE XII

Le règlement des montres. — Pencroff est satisfait. — Une fumée suspecte. — Le cours du Creek-Rouge. — La flore de l'île Lincoln — La faune. — Les faisans de montagne. — La poursuite des kangourous. — Les agoutis. — Le lac Grant. — Retour aux Cheminées.

Les colons de l'île Lincoln jetèrent un dernier regard autour d'eux, ils firent le tour du cratère par son étroite arête, et, une demi-heure après, ils étaient redescendus sur le premier plateau, à leur campement de la nuit.

Pencroff pensa qu'il était l'heure de déjeuner, et, à ce propos, il fut question de régler les deux montres de Cyrus Smith et du reporter.

On sait que celle de Gédéon Spilett avait été respectée par l'eau de mer, puisque le reporter avait été jeté tout d'abord sur le sable, hors de l'atteinte des lames. C'était un instrument établi dans des conditions excellentes, un véritable chronomètre de poche, que Gédéon Spilett n'avait jamais oublié de remonter soigneusement chaque jour.

Quant à la montre de l'ingénieur, elle s'était néces-

sairement arrêtée pendant le temps que Cyrus Smith avait passé dans les dunes.

L'ingénieur la remonta donc, et, estimant approximativement par la hauteur du soleil qu'il devait être environ neuf heures du matin, il mit sa montre à cette heure.

Gédéon Spilett allait l'imiter, quand l'ingénieur, l'arrêtant de la main, lui dit :

« Non, mon cher Spilett, attendez. Vous avez conservé l'heure de Richmond, n'est-ce pas?

— Oui, Cyrus.

— Par conséquent, votre montre est réglée sur le méridien de cette ville, méridien qui est à peu près celui de Washington?

— Sans doute.

— Eh bien, conservez-la ainsi. Contentez-vous de la remonter très-exactement, mais ne touchez pas aux aiguilles. Cela pourra nous servir.

— A quoi bon? » pensa le marin.

On mangea, et si bien, que la réserve de gibier et d'amandes fut totalement épuisée. Mais Pencroff ne fut nullement inquiet. On se réapprovisionnerait en route. Top, dont la portion avait été fort congrue, saurait bien trouver quelque nouveau gibier sous le couvert des taillis. En outre, le marin songeait à demander tout simplement à l'ingénieur de fabriquer de la poudre, un ou deux fusils de chasse, et il pensait que cela ne souffrirait aucune difficulté.

En quittant le plateau, Cyrus Smith proposa à ses

compagnons de prendre un nouveau chemin pour revenir aux Cheminées. Il désirait reconnaître ce lac Grant si magnifiquement encadré dans sa bordure d'arbres. On suivit donc la crête de l'un des contreforts, entre lesquels le creek (1), qui l'alimentait, prenait probablement sa source. En causant, les colons n'employaient plus déjà que les noms propres qu'ils venaient de choisir, et cela facilitait singulièrement l'échange de leurs idées. Harbert et Pencroff — l'un jeune et l'autre un peu enfant — étaient enchantés, et, tout en marchant, le marin disait :

« Hein! Harbert! comme cela va! Pas possible de nous perdre, mon garçon, puisque, soit que nous suivions la route du lac Grant, soit que nous rejoignions la Mercy à travers les bois du Far-West, nous arriverons nécessairement au plateau de Grande-Vue, et, par conséquent, à la baie de l'Union! »

Il avait été convenu que, sans former une troupe compacte, les colons ne s'écarteraient pas trop les uns des autres. Très-certainement, quelques animaux dangereux habitaient ces épaisses forêts de l'île, et il était prudent de se tenir sur ses gardes. Le plus généralement, Pencroff, Harbert et Nab marchaient en tête, précédés de Top, qui fouillait les moindres coins. Le reporter et l'ingénieur allaient de compagnie, Gédéon Spilett, prêt à noter tout incident; l'ingénieur, silencieux la plupart du temps, et ne s'écartant de sa route que pour ramasser, tantôt une chose, tantôt une autre,

(1) Nom que les Américains donnent aux cours d'eau peu importants.

substance minérale ou végétale, qu'il mettait dans sa poche sans faire aucune réflexion.

« Que diable ramasse-t-il donc ainsi ? murmurait Pencroff. J'ai beau regarder, je ne vois rien qui vaille la peine de se baisser ! »

Vers dix heures, la petite troupe descendait les dernières rampes du mont Franklin. Le sol n'était encore semé que de buissons et de rares arbres. On marchait sur une terre jaunâtre et calcinée, formant une plaine longue d'un mille environ, qui précédait la lisière des bois. De gros quartiers de ce basalte qui, suivant les expériences de Bischof, a exigé, pour se refroidir, trois cent cinquante millions d'années, jonchaient la plaine, très-tourmentée par endroits. Cependant, il n'y avait pas trace des laves, qui s'étaient plus particulièrement épanchées par les pentes septentrionales.

Cyrus Smith croyait donc atteindre, sans incident, le cours du creek, qui, suivant lui, devait se dérouler sous les arbres, à la lisière de la plaine, quand il vit revenir précipitamment Harbert, tandis que Nab et le marin se dissimulaient derrière les roches.

« Qu'y a-t-il, mon garçon ? demanda Gédéon Spilett.

— Une fumée, répondit Harbert. Nous avons vu une fumée monter entre les roches, à cent pas de nous.

— Des hommes en cet endroit ? s'écria le reporter.

— Évitons de nous montrer avant de savoir à qui nous avons affaire, répondit Cyrus Smith. Je redoute plutôt les indigènes, s'il y en a sur cette île, que je ne les désire. Où est Top ?

— Top est en avant.

— Et il n'aboie pas?

— Non.

— C'est bizarre. Néanmoins, essayons de le rappeler. »

En quelques instants, l'ingénieur, Gédéon Spilett et Harbert avaient rejoint leurs deux compagnons, et, comme eux, ils s'effacèrent derrière des débris de basalte.

De là, ils aperçurent, très-visiblement, une fumée qui tourbillonnait en s'élevant dans l'air, fumée dont la couleur jaunâtre était très-caractérisée.

Top, rappelé par un léger sifflement de son maître, revint, et celui-ci, faisant signe à ses compagnons de l'attendre, se glissa entre les roches.

Les colons, immobiles, attendaient avec une certaine anxiété le résultat de cette exploration, quand un appel de Cyrus Smith les fit accourir. Ils le rejoignirent aussitôt, et furent tout d'abord frappés de l'odeur désagréable qui imprégnait l'atmosphère.

Cette odeur, aisément reconnaissable, avait suffi à l'ingénieur pour deviner ce qu'était cette fumée qui, tout d'abord, avait dû l'inquiéter, et non sans raison.

« Ce feu, dit-il, ou plutôt cette fumée, c'est la nature seule qui en fait les frais. Il n'y a là qu'une source sulfureuse, qui nous permettra de traiter efficacement nos laryngites.

— Bon! s'écria Pencroff. Quel malheur que je ne sois pas enrhumé! »

Les colons se dirigèrent alors vers l'endroit d'où s'é-
appait la fumée. Là, ils virent une source sulfurée
dique, qui coulait assez abondamment entre les ro-
es, et dont les eaux dégageaient une vive odeur d'a-
de sulfhydrique, après avoir absorbé l'oxygène de
ir.

Cyrus Smith, y trempant la main, trouva ces eaux onc-
euses au toucher. Il les goûta, et reconnut que leur
veur était un peu douceâtre. Quant à leur tempéra-
re, il l'estima à quatre-vingt-quinze degrés Fahrenheit
5° centig. au-dessus de zéro). Et Harbert lui ayant de-
ndé sur quoi il basait cette évaluation :

« Tout simplement, mon enfant, dit-il, parce que, en
ongeant ma main dans cette eau, je n'ai éprouvé au-
ne sensation de froid ni de chaud. Donc, elle est à
même température que le corps humain, qui est en-
on de quatre-vingt-quinze degrés. »

Puis, la source sulfurée n'offrant aucune utilisation
uelle, les colons se dirigèrent vers l'épaisse lisière de
forêt, qui se développait à quelques centaines de
s.

Là, ainsi qu'on l'avait présumé, le ruisseau promenait
eaux vives et limpides entre de hautes berges de terre
ıge, dont la couleur décelait la présence de l'oxyde de
. Cette couleur fit immédiatement donner à ce cours
au le nom de Creek-Rouge.

Ce n'était qu'un large ruisseau, profond et clair, formé
s eaux de la montagne, qui, moitié rio, moitié tor-
nt, ici coulant paisiblement sur le sable, là grondant

sur des têtes de roche ou se précipitant en cascade, co rait ainsi vers le lac sur une longueur d'un mille et der et une largeur variable de trente à quarante pieds. S eaux étaient douces, ce qui devait faire supposer qu celles du lac l'étaient aussi. Circonstance heureuse pour le cas où l'on trouverait sur ses bords une demeu plus convenable que les Cheminées.

Quant aux arbres qui, quelques centaines de pieds d aval, ombrageaient les rives du creek, ils appartenaie pour la plupart aux espèces qui abondent dans la zo modérée de l'Australie ou de la Tasmanie, et non plu à celles de ces conifères qui hérissaient la portion d l'île déjà explorée à quelques milles du plateau d Grande-Vue. A cette époque de l'année, au commen cement de ce mois d'avril, qui représente dans cet hé misphère le mois d'octobre, c'est-à-dire au début d l'automne, le feuillage ne leur manquait pas encore C'étaient plus particulièrement des casuarinas et des eu calyptus, dont quelques-uns devaient fournir au prin temps prochain une manne sucrée tout à fait analogu à la manne d'Orient. Des bouquets de cèdres australie s'élevaient aussi dans les clairières, revêtues de ce ha gazon que l'on appelle « tussac » dans la Nouvelle-Ho lande ; mais le cocotier, si abondant sur les archipels d Pacifique, semblait manquer à l'île, dont la latitude était sans doute trop basse.

« Quel malheur! dit Harbert, un arbre si utile et qui a de si belles noix! »

Quant aux oiseaux, ils pullulaient entre ces ramus

peu maigres des eucalyptus et des casuarinas, qui ne naient pas le déploiement de leurs ailes. Kakatoès irs, blancs ou gris, perroquets et perruches, au plu-age nuancé de toutes les couleurs, « rois », d'un vert latant et couronnés de rouge, loris bleus, « blues-ountains », semblaient ne se laisser voir qu'à travers prisme, et voletaient au milieu d'un caquetage as-urdissant.

Tout à coup, un bizarre concert de voix discordantes tentit au milieu d'un fourré. Les colons entendirent ccessivement le chant des oiseaux, le cri des quadru-des, et une sorte de clapement qu'ils auraient pu oire échappé aux lèvres d'un indigène. Nab et Harbert taient élancés vers ce buisson, oubliant les principes la prudence la plus élémentaire. Très-heureusement, r'y avait là ni fauve redoutable, ni indigène dangereux, is tout simplement une demi-douzaine de ces oiseaux oqueurs et chanteurs, que l'on reconnut être des aisans de montagne ». Quelques coups de bâton, roitement portés, terminèrent la scène d'imitation, qui procura un excellent gibier pour le dîner du ir.

Harbert signala aussi de magnifiques pigeons, aux es bronzées, les uns surmontés d'une crête superbe, autres drapés de vert, comme leurs congénères de rt-Macquarie; mais il fut impossible de les atteindre, n plus que des corbeaux et des pies, qui s'enfuyaient r bandes. Un coup de fusil à petit plomb eût fait une catombe de ces volatiles, mais les chasseurs en étaient

encore réduits, comme armes de jet, à la pierre, comm armes de hast, au bâton, et ces engins primitifs ne lai saient pas d'être très-insuffisants.

Leur insuffisance fut démontrée plus clairement e core, quand une troupe de quadrupèdes, sautillant, bo dissant, faisant des sauts de trente pieds, véritabl mammifères volants, s'enfuirent par-dessus les fourré si prestement et à de telles hauteurs, qu'on aurait croire qu'ils passaient d'un arbre à l'autre, comme d écureuils.

« Des kangourous! s'écria Harbert.

— Et cela se mange? répliqua Pencroff.

— Préparé à l'étuvée, répondit le reporter, cela vaut meilleure venaison!... »

Gédéon Spilett n'avait pas achevé cette phrase ex tante, que le marin, suivi de Nab et d'Harbert, s'éta lancé sur les traces des kangourous. Cyrus Smith l rappela, vainement. Mais ce devait être vainement aus que les chasseurs allaient poursuivre ce gibier élastiqu qui rebondissait comme une balle. Après cinq minutes course, ils étaient essoufflés, et la bande disparaiss dans le taillis. Top n'avait pas eu plus de succès que s maîtres.

« Monsieur Cyrus, dit Pencroff, lorsque l'ingénie et le reporter l'eurent rejoint, monsieur Cyrus, vo voyez bien qu'il est indispensable de fabriquer des fusil Est-ce que cela sera possible?

— Peut-être, répondit l'ingénieur, mais nous co mencerons d'abord par fabriquer des arcs et des flèch

je ne doute pas que vous ne deveniez aussi adroits à manier que des chasseurs australiens.

— Des flèches, des arcs! dit Pencroff avec une moue daigneuse. C'est bon pour des enfants!

— Ne faites pas le fier, ami Pencroff, répondit le porter. Les arcs et les flèches ont suffi, pendant des cles, à ensanglanter le monde. La poudre n'est que hier, et la guerre est aussi vieille que la race humaine, malheureusement!

— C'est ma foi vrai, monsieur Spilett, répliqua le arin, et je parle toujours trop vite. Faut m'excuser! « Cependant, Harbert, tout à sa science favorite, l'his-re naturelle, fit un retour sur les kangourous, en di-nt :

« Du reste, nous avons eu affaire là à l'espèce la is difficile à prendre. C'étaient des géants à longue urrure grise; mais, si je ne me trompe, il existe des ngourous noirs et rouges, des kangourous de rochers, s kangourous-rats, dont il est plus aisé de s'emparer. en compte une douzaine d'espèces...

— Harbert, répliqua sentencieusement le marin, il a pour moi qu'une seule espèce de kangourou, « kangourou à la broche », et c'est précisément celle i nous manquera ce soir! »

On ne put s'empêcher de rire en entendant la nouvelle essification de maître Pencroff. Le brave marin ne cha point son regret d'en être réduit pour dîner aux sans-chanteurs; mais la fortune devait se montrer ore une fois complaisante pour lui.

En effet, Top, qui sentait bien que son intérêt éta en jeu, allait et furetait partout avec un instinct doub d'un appétit féroce. Il était même probable que si que que pièce de gibier lui tombait sous la dent, il n' resterait guère aux chasseurs, et que Top chassait alo pour son propre compte; mais Nab le surveillait, et fit bien.

Vers trois heures, le chien disparut dans les brou sailles, et de sourds grognements indiquèrent bient qu'il était aux prises avec quelque animal.

Nab s'élança, et, effectivement, il aperçut Top dév rant avec avidité un quadrupède, et que, dix second plus tard, il eût été impossible de reconnaître da l'estomac de Top. Mais, très-heureusement, le chi était tombé sur une nichée; il avait fait coup tripl et deux autres rongeurs — les animaux en questi appartenaient à cet ordre — gisaient étranglés sur le so

Nab reparut donc triomphalement, tenant de chaq main un de ces rongeurs, dont la taille dépassait cel d'un lièvre. Leur pelage jaune était mélangé de tach verdâtres, et leur queue n'existait qu'à l'état rudime taire.

Des citoyens de l'Union ne pouvaient hésiter à donn à ces rongeurs le nom qui leur convenait. C'étaient d « maras », sorte d'agoutis, un peu plus grands que leu congénères des contrées tropicales, véritables lap d'Amérique, aux longues oreilles, aux mâchoires arm sur chaque côté de cinq molaires, ce qui les distin précisément des agoutis.

Hurrah! s'écria Pencroff. Le rôti est arrivé! Et, ntenant, nous pouvons rentrer à la maison! »

a marche, un instant interrompue, fut reprise. Le ek-Rouge roulait toujours ses eaux limpides sous la te des casuarinas, des banksias et des gommiers ntesques. Des liliacées superbes s'élevaient jusqu'à hauteur de vingt pieds. D'autres espèces arbores-tes, inconnues au jeune naturaliste, se penchaient le ruisseau, que l'on entendait murmurer sous ces ceaux de verdure.

ependant, le cours d'eau s'élargissait sensiblement, Cyrus Smith était porté à croire qu'il aurait bientôt int son embouchure. En effet, au sortir d'un épais sif de beaux arbres, elle apparut tout à coup.

es explorateurs étaient arrivés sur la rive occidentale lac Grant. L'endroit valait la peine d'être regardé. e étendue d'eau, d'une circonférence de sept milles ron et d'une superficie de deux cent cinquante s (1), reposait dans une bordure d'arbres variés. Vers , à travers un rideau de verdure pittoresquement vé en certains endroits, apparaissait un étincelant zon de mer. Au nord, le lac traçait une courbure légè-ent concave, qui contrastait avec le dessin aigu de sa te inférieure. De nombreux oiseaux aquatiques fré-taient les rives de ce petit Ontario, dont les « mille » de son homonyme américain étaient représentées un rocher qui émergeait de sa surface, à quelques

(1) Environ 200 hectares.

centaines de pieds de la rive méridionale. Là, vivai
en commun plusieurs couples de martins-pêcheurs, p
chés sur quelque pierre, graves, immobiles, guett
les poissons au passage, puis, s'élançant, plongeant
faisant entendre un cri aigu, et reparaissant, la p
au bec. Ailleurs, sur les rives et sur l'îlot, se pa
naient des canards sauvages, des pélicans, des po
d'eau, des becs-rouges, des philédons, munis d'
langue en forme de pinceau, et un ou deux échantill
de ces menures splendides, dont la queue se dévelo
comme les montants gracieux d'une lyre.

Quant aux eaux du lac, elles étaient douces, l
pides, un peu noires, et à certains bouillonnements,
cercles concentriques qui s'entre-croisaient à leur s
face, on ne pouvait douter qu'elles ne fussent très-p
sonneuses.

« Il est vraiment beau! ce lac, dit Gédéon Spilett.
vivrait sur ses bords!

— On y vivra! » répondit Cyrus Smith.

Les colons, voulant alors revenir par le plus c
aux Cheminées, descendirent jusqu'à l'angle formé
sud par la jonction des rives du lac. Ils se frayèr
non sans peine, un chemin à travers ces fourrés et
broussailles, que la main de l'homme n'avait jam
encore écartés, et ils se dirigèrent ainsi vers le litto
de manière à arriver au nord du plateau de Gran
Vue. Deux milles furent franchis dans cette direct
puis, après le dernier rideau d'arbres, apparut le plat
tapissé d'un épais gazon, et, au delà, la mer infinie

'our revenir aux Cheminées, il suffisait de traverser iquement le plateau sur un espace d'un mille et de lescendre jusqu'au coude formé par le premier détour la Mercy. Mais l'ingénieur désirait reconnaître com- nt et par où s'échappait le trop-plein des eaux du lac, l'exploration fut prolongée sous les arbres pendant mille et demi vers le nord. Il était probable, en effet, 'un déversoir existait quelque part, et sans doute à vers une coupée du granit. Ce lac n'était, en somme, 'une immense vasque, qui s'était remplie peu à peu le débit du creek, et il fallait bien que son trop-plein coulât à la mer par quelque chute. S'il en était ainsi, ıgénieur pensait qu'il serait peut-être possible d'uti- er cette chute et de lui emprunter sa force, actuel- ıent perdue sans profit pour personne. On continua nc à suivre les rives du lac Grant, en remontant le teau ; mais, après avoir fait encore un mille dans cette ection, Cyrus Smith n'avait pu découvrir le déversoir, i devait exister cependant.

Il était quatre heures et demie alors. Les préparatifs dîner exigeaient que les colons rentrassent à leur neure. La petite troupe revint donc sur ses pas, et, r la rive gauche de la Mercy, Cyrus Smith et ses npagnons arrivèrent aux Cheminées.

Là, le feu fut allumé, et Nab et Pencroff, auxquels ient naturellement dévouées les fonctions de cuisiniers, n en sa qualité de nègre, l'autre en sa qualité de ma- , préparèrent lestement des grillades d'agouti, aux- elles on fit largement honneur.

Le repas terminé, au moment où chacun allait se liv
au sommeil, Cyrus Smith tira de sa poche de pe
échantillons de minéraux d'espèces différentes, et
borna à dire :

« Mes amis, ceci est du minerai de fer, ceci une pyr
ceci de l'argile, ceci de la chaux, ceci du charbon. Vo
ce que nous donne la nature, et voilà sa part dan
ravail commun ! — A demain la nôtre ! »

CHAPITRE XIII

que l'on trouve sur Top. — Fabrication d'arcs et de flèches. — Une riqueterie. — Le four à poteries — Divers ustensiles de cuisine. — Le remier pot-au-feu. — L'armoise. — La Croix du Sud — Une importante bservation astronomique.

« Eh bien, monsieur Cyrus, par où allons-nous commencer ? demanda le lendemain matin Pencroff à l'ingéur.

— Par le commencement, » répondit Cyrus Smith.

Et en effet, c'était bien par le « commencement » que colons allaient être forcés de débuter. Ils ne possédent même pas les outils nécessaires à faire les outils, ls ne se trouvaient même pas dans les conditions de ature, qui, « ayant le temps, économise l'effort. » temps leur manquait, puisqu'ils devaient immédiaient subvenir aux besoins de leur existence, et si, fitant de l'expérience acquise, ils n'avaient rien à inter, du moins avaient-ils tout à fabriquer. Leur fer, acier n'étaient encore qu'à l'état de minerai, leur erie à l'état d'argile, leur linge et leurs habits à l'état matières textiles.

Il faut dire, d'ailleurs, que ces colons étaient « hommes » dans la belle et puissante acception du m L'ingénieur Smith ne pouvait être secondé par de p intelligents compagnons, ni avec plus de dévouem et de zèle. Il les avait interrogés. Il connaissait le aptitudes.

Gédéon Spilett, reporter de grand talent, ayant t appris pour pouvoir parler de tout, devait contrib largement de la tête et de la main à la colonisation l'île. Il ne reculerait devant aucune tâche, et, chass passionné, il ferait un métier de ce qui, jusqu'alo n'avait été pour lui qu'un plaisir.

Harbert, brave enfant, remarquablement instruit d dans les sciences naturelles, allait fournir un appo sérieux à la cause commune.

Nab, c'était le dévouement personnifié. Adroit, inte gent, infatigable, robuste, d'une santé de fer, il s'ent dait quelque peu au travail de la forge et ne pouv qu'être très-utile à la colonie.

Quant à Pencroff, il avait été marin sur tous océans, charpentier dans les chantiers de construct de Brooklyn, aide-tailleur sur les bâtiments de l'E jardinier, cultivateur, pendant ses congés, etc., comme les gens de mer, propre à tout, il savait t faire.

Il eût été véritablement difficile de réunir cinq homm plus propres à lutter contre le sort, plus assurés d triompher.

« Par le commencement, » avait dit Cyrus Smith.

e commencement dont parlait l'ingénieur, c'était la onstruction d'un appareil qui pût servir à transformer s substances naturelles. On sait le rôle que joue la aleur dans ces transformations. Or, le combustible, ois ou charbon de terre, était immédiatement utiliable. Il s'agissait donc de bâtir un four pour l'utiliser.

« A quoi servira ce four? demanda Pencroff.

— A fabriquer la poterie dont nous avons besoin, répondit Cyrus Smith.

— Et avec quoi ferons-nous le four?

— Avec des briques.

— Et les briques?

— Avec de l'argile. En route, mes amis. Pour éviter s transports, nous établirons notre atelier au lieu même e production. Nab apportera des provisions, et le feu e manquera pas pour la cuisson des aliments.

— Non, répondit le reporter, mais si les aliments ennent à manquer, faute d'instruments de chasse!

— Ah! si nous avions seulement un couteau! s'écria marin.

— Eh bien? demanda Cyrus Smith.

— Eh bien! j'aurais vite fait de fabriquer un arc et es flèches, et le gibier abonderait à l'office!

— Oui, un couteau, une lame tranchante... » dit l'inénieur, comme s'il se fût parlé à lui-même.

En ce moment, ses regards se portèrent vers Top, ui allait et venait sur le rivage.

Soudain, le regard de Cyrus Smith s'anima.

« Top, ici! » dit-il.

Le chien accourut à l'appel de son maître. Celui-
prit la tête de Top entre ses mains, et, détachant le c
lier que l'animal portait au cou, il le rompit en de
parties, en disant :

« Voilà deux couteaux, Pencroff! »

Deux hurrahs du marin lui répondirent. Le colli
de Top était fait d'une mince lame d'acier trempé.
suffisait donc de l'affûter d'abord sur une pierre
grès, de manière à mettre au vif l'angle du tranchan
puis d'enlever le morfil sur un grès plus fin. Or, ce gen
de roche arénacée se rencontrait abondamment sur
grève, et, deux heures après, l'outillage de la colonie
composait de deux lames tranchantes qu'il avait été
cile d'emmancher dans une poignée solide.

La conquête de ce premier outil fut saluée comm
un triomphe. Conquête précieuse, en effet, et qui ven
à propos.

On partit. L'intention de Cyrus Smith était de retou
ner à la rive occidentale du lac, là où il avait remarq
la veille cette terre argileuse dont il possédait un écha
tillon. On prit donc par la berge de la Mercy, on tr
versa le plateau de Grande-Vue, et, après une marc
de cinq milles au plus, on arrivait à une clairière situ
à deux cents pas du lac Grant.

Chemin faisant, Harbert avait découvert un arb
dont les Indiens de l'Amérique méridionale emploie
les branches à fabriquer leurs arcs. C'était le « ca
jimba », de la famille des palmiers, qui ne porte pas
fruits comestibles. Des branches longues et droit

rent coupées, effeuillées, taillées, plus fortes en leur ilieu, plus faibles à leurs extrémités, et il n'y avait us qu'à trouver une plante propre à former la corde l'arc. Ce fut une espèce appartenant à la famille des alvacées, un « hibiscus heterophyllus », qui fournit s fibres d'une ténacité remarquable, qu'on eût pu mparer à des tendons d'animaux. Pencroff obtint ainsi s arcs d'une assez grande puissance, auxquels il ne anquait plus que les flèches. Celles-ci étaient faciles faire avec des branches droites et rigides, sans nodoés, mais la pointe qui devait les armer, c'est-à-dire une bstance propre à remplacer le fer, ne devait pas se ncontrer si aisément. Mais Pencroff se dit qu'ayant urni, lui, sa part dans le travail, le hasard ferait le ste.

Les colons étaient arrivés sur le terrain reconnu la ille. Il se composait de cette argile figuline qui sert à nfectionner les briques et les tuiles, argile, par conquent, très-convenable pour l'opération qu'il s'agissait mener à bien. La main-d'œuvre ne présentait aucune fficulté. Il suffisait de dégraisser cette figuline avec sable, de mouler les briques et de les cuire à la chaur d'un feu de bois.

Ordinairement, les briques sont tassées dans des oules, mais l'ingénieur se contenta de les fabriquer à main. Toute la journée et la suivante furent emoyées à ce travail. L'argile, imbibée d'eau, corroyée suite avec les pieds et les poignets des manipulateurs, t divisée en prismes d'égale grandeur. Un ouvrier

exercé peut confectionner, sans machine, jusqu'à d mille briques par douze heures; mais dans leurs deu journées de travail, les cinq briquetiers de l'île Linco n'en fabriquèrent pas plus de trois mille, qui furen rangées les unes près des autres, jusqu'au moment o leur complète dessiccation permettrait d'en opérer l cuisson, c'est-à-dire dans trois ou quatre jours.

Ce fut dans la journée du 2 avril que Cyrus Smit s'occupa de fixer l'orientation de l'île.

La veille, il avait noté exactement l'heure à laquelle l soleil avait disparu sous l'horizon, en tenant compte d la réfraction. Ce matin-là, il releva non moins exacte ment l'heure à laquelle il reparut. Entre ce couche et ce lever, douze heures vingt-quatre minutes s'étaien écoulées. Donc, six heures douze minutes après so lever, le soleil, ce jour-là, passerait exactement au méri dien, et le point du ciel qu'il occuperait à ce momen serait le nord (1).

A l'heure dite, Cyrus releva ce point, et, en mettan l'un par l'autre avec le soleil deux arbres qui devaien lui servir de repères, il obtint ainsi une méridienne in variable pour ses opérations ultérieures.

Pendant les deux jours qui précédèrent la cuisso des briques, on s'occupa de s'approvisionner de con bustible. Des branches furent coupées autour de clairière, et l'on ramassa tout le bois tombé sous l

(1) En effet, à cette époque de l'année et pour cette latitude, le so se levait à 5 h. 33 m du matin, et se couchait à 6 h. 17 m. du soir.

rbres. Cela ne se fit pas sans que l'on chassât un peu ans les environs, d'autant mieux que Pencroff possé- ait maintenant quelques douzaines de flèches armées e pointes très-acérées. C'était Top qui avait fourni ces ointes, en rapportant un porc-épic, assez médiocre omme gibier, mais d'une incontestable valeur, grâce ux piquants dont il était hérissé. Ces piquants furent justés solidement à l'extrémité des flèches, dont la irection fut assurée par un empennage de plumes de akatoès. Le reporter et Harbert devinrent prompte- ient de très-adroits tireurs d'arc. Aussi, le gibier de oil et de plume abonda-t-il aux Cheminées, cabiais, igeons, agoutis, coqs de bruyère, etc. La plupart de es animaux furent tués dans la partie de la forêt située ur la rive gauche de la Mercy, et à laquelle on donna nom de bois du Jacamar, en souvenir du volatile que encroff et Harbert avaient poursuivi lors de leur pre- ière exploration.

Ce gibier fut mangé frais, mais on conserva les jam- ons de cabiai, en les fumant au-dessus d'un feu de ois vert, après les avoir aromatisés avec des feuilles dorantes. Cependant cette nourriture très-fortifiante, était toujours rôtis sur rôtis, et les convives eussent té heureux d'entendre chanter dans l'âtre un simple ot-au-feu; mais il fallait attendre que le pot fût fa- riqué, et, par conséquent, que le four fût bâti.

Pendant ces excursions, qui ne se firent que dans un ayon très-restreint autour de la briqueterie, les chas- eurs purent constater le passage récent d'animaux de

grande taille, armés de griffes puissantes, dont ils n
purent reconnaître l'espèce. Cyrus Smith leur recom
manda donc une extrême prudence, car il était pro
bable que la forêt renfermait quelques fauves dange
reux.

Et il fit bien. En effet, Gédéon Spilett et Harber
aperçurent un jour un animal qui ressemblait à un jà
guar. Ce fauve, heureusement, ne les attaqua pas, ca
ils ne s'en seraient peut-être pas tirés sans quelqu
grave blessure. Mais dès qu'il aurait une arme sérieuse
c'est-à-dire un de ces fusils que réclamait Pencroff, Gé
déon Spilett se promettait bien de faire aux bête
féroces une guerre acharnée et d'en purger l'île.

Les Cheminées, pendant ces quelques jours, ne fu
rent pas aménagées plus confortablement, car l'ingé
nieur comptait découvrir ou bâtir, s'il le fallait, un
demeure plus convenable. On se contenta d'étendre su
le sable des couloirs une fraîche litière de mousses e
de feuilles sèches, et, sur ces couchettes un peu pri
mitives, les travailleurs, harassés, dormaient d'un par
fait sommeil.

On fit aussi le relevé des jours écoulés dans l'il
Lincoln, depuis que les colons y avaient atterri, et l'o
en tint depuis lors un compte régulier. Le 5 avril, qu
était un mercredi, il y avait douze jours que le ven
avait jeté les naufragés sur ce littoral.

Le 6 avril, dès l'aube, l'ingénienr et ses compagnon
étaient réunis sur la clairière, à l'endroit où alla
s'opérer la cuisson des briques. Naturellement, cet

ération devait se faire en plein air, et non dans des urs, ou plutôt, l'agglomération des briques ne serait 'un énorme four qui se cuirait lui-même. Le combus-ble, fait de fascines bien préparées, fut disposé sur sol, et on l'entoura de plusieurs rangs de briques chées, qui formèrent bientôt un gros cube, à l'exté-ur duquel des évents furent ménagés. Ce travail dura ute la journée, et, le soir seulement, on mit le feu x fascines.

Cette nuit-là, personne ne se coucha, et on veilla avec in à ce que le feu ne se ralentît pas.

L'opération dura quarante-huit heures et réussit par-tement. Il fallut alors laisser refroidir la masse fu-nte, et, pendant ce temps, Nab et Pencroff, guidés r Cyrus Smith, charrièrent, sur une claie faite de anchages entrelacés, plusieurs charges de carbonate chaux, pierres très-communes, qui se trouvaient ondamment au nord du lac. Ces pierres, décompo-es par la chaleur, donnèrent une chaux vive, très-asse, foisonnant beaucoup par l'extinction, aussi pure fin que si elle eût été produite par la calcination de la aie ou du marbre. Mélangée avec du sable, dont l'effet t d'atténuer le retrait de la pâte quand elle se solidifie, tte chaux fournit un mortier excellent.

De ces divers travaux, il résulta que, le 9 avril, l'ingé-eur avait à sa disposition une certaine quantité de aux toute préparée, et quelques milliers de briques.

On commença donc, sans perdre un instant, la con-uction d'un four, qui devait servir à la cuisson des

diverses poteries indispensables pour les usages dome
tiques. On y réussit sans trop de difficulté. Cinq jou
après, le four fut chargé de cette houille dont l'ingénie
avait découvert un gisement à ciel ouvert vers l'embou
chure du Creek-Rouge, et les premières fumées s'écha
paient d'une cheminée haute d'une vingtaine de pied
La clairière était transformée en usine, et Pencro
n'était pas éloigné de croire que de ce four allaient sort
tous les produits de l'industrie moderne.

En attendant, ce que les colons fabriquèrent to
d'abord, ce fut une poterie commune, mais très-prop
à la cuisson des aliments. La matière première éta
cette argile même du sol, à laquelle Cyrus Smith
ajouter un peu de chaux et du quartz. En réalité, cet
pâte constituait ainsi la véritable « terre de pipe
avec laquelle on fit des pots, des tasses qui avaient é
moulées sur des galets de formes convenables, des a
siettes, de grandes jarres et des cuves pour conte
l'eau, etc. La forme de ces objets était gauche, défe
tueuse; mais, après qu'ils eurent été cuits à une hau
température, la cuisine des Cheminées se trouva pourv
d'un certain nombre d'ustensiles aussi précieux que
le plus beau kaolin fût entré dans leur composition.

Il faut mentionner ici que Pencroff, désireux de s
voir si cette argile, ainsi préparée, justifiait son no
de « terre de pipe », se fabriqua quelques pipes ass
grossières, qu'il trouva charmantes, mais auxquelles
tabac manquait, hélas! Et, il faut le dire, c'était u
grosse privation pour Pencroff.

« Mais le tabac viendra, comme toutes choses! » ré-
'tait-il dans ses élans de confiance absolue.

Ces travaux durèrent jusqu'au 15 avril, et on com-
'nd que ce temps fut consciencieusement employé.
's colons, devenus potiers, ne firent pas autre chose
e de la poterie. Quand il conviendrait à Cyrus Smith
les changer en forgerons, ils seraient forgerons.
Lis, le lendemain étant un dimanche, et même le
manche de Pâques, tous convinrent de sanctifier ce
jur par le repos. Ces Américains étaient des hommes
igieux, scrupuleux observateurs des préceptes de la
Ible, et la situation qui leur était faite ne pouvait que
velopper leurs sentiments de confiance envers l'Auteur
toutes choses.

Le soir du 15 avril, on revint donc définitivement aux
heminées. Le reste des poteries fut emporté, et le four
teignit en attendant une destination nouvelle. Le
tour fut marqué par un incident heureux, la décou-
rte que fit l'ingénieur d'une substance propre à rem-
acer l'amadou. On sait que cette chair spongieuse et
loutée provient d'un certain champignon du genre
lypore. Convenablement préparée, elle est extrême-
ent inflammable, surtout quand elle a été préalable-
ent saturée de poudre à canon ou bouillie dans une
ssolution de nitrate ou de chlorate de potasse. Mais,
squ'alors, on n'avait trouvé aucun de ces polypores,
mème aucune de ces morilles qui peuvent les rem-
acer. Ce jour-là, l'ingénieur, ayant reconnu une cer-
ine plante appartenant au genre armoise, qui compte

parmi ses principales espèces l'absinthe, la citronnell l'estragon, le gépi, etc., en arracha plusieurs touffe et, les présentant au marin :

« Tenez, Pencroff, dit-il, voilà qui vous fera plaisir.

Pencroff regarda attentivement la plante, revêtue d poils soyeux et longs, dont les feuilles étaient recou vertes d'un duvet cotonneux.

« Eh ! qu'est-ce cela, monsieur Cyrus? demanda Pe croff. Bonté du ciel ! Est-ce du tabac?

— Non, répondit Cyrus Smith, c'est l'artemise, l'a moise chinoise pour les savants, et pour nous autre ce sera de l'amadou. »

Et, en effet, cette armoise, convenablement desséché fournit une substance très-inflammable, surtout lorsqu plus tard l'ingénieur l'eut imprégnée de ce nitrate d potasse dont l'île possédait plusieurs couches, et q n'est autre chose que du salpêtre.

Ce soir-là, tous les colons, réunis dans la chamb centrale, soupèrent convenablement. Nab avait prépa un pot-au-feu d'agouti, un jambon de cabiai aromatis auquel on joignit les tubercules bouillis du « caladiu macrorhizum », sorte de plante herbacée de la famil des aracées, et qui, sous la zone tropicale, eût affec une forme arborescente. Ces rhizomes étaient d'u excellent goût, très-nutritifs, à peu près semblables cette substance qui se débite en Angleterre sous le no de « sagou de Portland », et ils pouvaient, dans u certaine mesure, remplacer le pain, qui manquait e core aux colons de l'île Lincoln.

Le souper achevé, avant de se livrer au sommeil, Cyrus
nith et ses compagnons vinrent prendre l'air sur la
ève. Il était huit heures du soir. La nuit s'annonçait
gnifiquement. La lune, qui avait été pleine cinq
rs auparavant, n'était pas encore levée, mais l'ho-
on s'argentait déjà de ces nuances douces et pâles
e l'on pourrait appeler l'aube lunaire. Au zénith
stral, les constellations circompolaires resplendis-
ient, et, parmi toutes, cette Croix du Sud que l'ingé-
eur, quelques jours auparavant, saluait à la cime du
ont Franklin.

Cyrus Smith observa pendant quelque temps cette
lendide constellation, qui porte à son sommet et à sa
se deux étoiles de première grandeur, au bras gauche
e étoile de seconde, au bras droit une étoile de
isième grandeur.

Puis, après avoir réfléchi :

« Harbert, demanda-t-il au jeune garçon, ne sommes-
us pas au 15 avril?

— Oui, monsieur Cyrus, répondit Harbert.

— Eh bien, si je ne me trompe, demain sera un des
atre jours de l'année pour lequel le temps vrai se
nfond avec le temps moyen, c'est-à-dire, mon enfant,
e demain, à quelques secondes près, le soleil passera
méridien juste au midi des horloges. Si donc le temps
beau, je pense que je pourrai obtenir la longitude
l'île avec une approximation de quelques degrés.

— Sans instruments, sans sextant? demanda Gédéon
ilett.

— Oui, reprit l'ingénieur. Aussi, puisque la nuit e pure, je vais essayer, ce soir même, d'obtenir no latitude en calculant la hauteur de la Croix du Sud, c'e à-dire du pôle austral, au-dessus de l'horizon. Vo comprenez bien, mes amis, qu'avant d'entreprendre d travaux sérieux d'installation, il ne suffit pas d'av constaté que cette terre est une île, il faut, autant q possible, reconnaître à quelle distance elle est situ soit du continent américain, soit du continent aust lien, soit des principaux archipels du Pacifique.

— En effet, dit le reporter, au lieu de construire u maison, nous pouvons avoir intérêt à construire un l teau, si par hasard nous ne sommes qu'à une centa de milles d'une côte habitée.

— Voilà pourquoi, reprit Cyrus Smith, je vais sayer, ce soir, d'obtenir la latitude de l'île Lincoln, demain, à midi, j'essayerai d'en calculer la longitud

Si l'ingénieur eût possédé un sextant, appareil permet de mesurer avec une grande précision la tance angulaire des objets par réflexion, l'opérat n'eût offert aucune difficulté. Ce soir-là, par la haut du pôle, le lendemain, par le passage du soleil au ridien, il aurait obtenu les coordonnées de l'île. M l'appareil manquant, il fallait le suppléer.

Cyrus Smith rentra donc aux Cheminées. A la lu du foyer, il tailla deux petites règles plates qu'il ré l'une à l'autre par une de leurs extrémités, de man à former une sorte de compas dont les branches p vaient s'écarter ou se rapprocher. Le point d'atta

ait fixé au moyen d'une forte épine d'acacia, que urnit le bois mort du bûcher.

Cet instrument terminé, l'ingénieur revint sur la grève; ais comme il fallait qu'il prît la hauteur du pôle au-ssus d'un horizon nettement dessiné, c'est-à-dire un. orizon de mer, et que le cap Griffe lui cachait l'horizon sud, il dut aller chercher une station plus conve-ible. La meilleure aurait évidemment été le littoral xposé directement au sud, mais il eût fallu traverser Mercy, alors profonde, et c'était une difficulté.

Cyrus Smith résolut, en conséquence, d'aller faire on observation sur le plateau de Grande-Vue, en se éservant de tenir compte de sa hauteur au-dessus du iveau de la mer, — hauteur qu'il comptait calculer lendemain par un simple procédé de géométrie élé-ientaire.

Les colons se transportèrent donc sur le plateau, en montant la rive gauche de la Mercy, et ils vinrent se lacer sur la lisière qui s'orientait nord-ouest et sud-st, c'est-à-dire sur cette ligne de roches capricieuse-ient découpées qui bordait la rivière.

Cette partie du plateau dominait d'une cinquantaine pieds les hauteurs de la rive droite, qui descendaient, ir une double pente, jusqu'à l'extrémité du cap Griffe jusqu'à la côte méridionale de l'île. Aucun obstacle arrêtait donc le regard, qui embrassait l'horizon sur ie demi-circonférence, depuis le cap jusqu'au pro-ontoire du Reptile. Au sud, cet horizon, éclairé par dessous des premières clartés de la lune, tranchait

vivement sur le ciel et pouvait être visé avec une ce
taine précision.

A ce moment, la Croix du Sud se présentait à l'ol
servateur dans une position renversée, l'étoile alph
marquant sa base, qui est plus rapprochée du pô
austral.

Cette constellation n'est pas située aussi près d
pôle antarctique que l'étoile polaire l'est du pôle arc
tique. L'étoile alpha en est à vingt-sept degrés environ
mais Cyrus Smith le savait et devait tenir compt
de cette distance dans son calcul. Il eut soin aus
de l'observer au moment où elle passait au méridie
au-dessous du pôle, ce qui devait simplifier son opé
ration.

Cyrus Smith dirigea donc une branche de son compa
de bois sur l'horizon de mer, l'autre sur alpha, comm
il eût fait des lunettes d'un cercle répétiteur, et l'ouver
ture des deux branches lui donna la distance angulair
qui séparait alpha de l'horizon. Afin de fixer l'angle ob
tenu d'une manière immutable, il piqua, au moye
d'épines, les deux planchettes de son appareil sur un
troisième placée transversalement, de telle sorte qu
leur écartement fût solidement maintenu.

Cela fait, il ne restait plus qu'à calculer l'angle ol
tenu, en ramenant l'observation au niveau de la mer, e
manière à tenir compte de la dépression de l'horizon, e
qui nécessitait de mesurer la hauteur du plateau. L
valeur de cet angle donnerait ainsi la hauteur d'alph
et conséquemment celle du pôle au-dessus de l'horizo

c'est-à-dire la latitude de l'île, puisque la latitude d'un point du globe est toujours égale à la hauteur du pôle au-dessus de l'horizon de ce point.

Ces calculs furent remis au lendemain, et, à dix heures, tout le monde dormait profondément.

CHAPITRE XIV

La mesure de la muraille granitique. — Une application du théorèm des triangles semblables. — La latitude de l'île. — Une excursion a nord. — Un banc d'huîtres. — Projets d'avenir. — Le passage d soleil au méridien. — Les coordonnées de l'île Lincoln.

Le lendemain, 16 avril, — dimanche de Pâques, — les colons sortaient des Cheminées au jour naissant et procédaient au lavage de leur linge et au nettoyag de leurs vêtements. L'ingénieur comptait fabriquer d savon dès qu'il se serait procuré les matières pre mières nécessaires à la saponification, soude ou potass graisse ou huile. La question si importante du renou vellement de la garde-robe serait également traitée temps et lieu. En tout cas, les habits dureraient bi six mois encore, car ils étaient solides et pouvaie résister aux fatigues des travaux manuels. Mais to dépendrait de la situation de l'île par rapport aux terr habitées. C'est ce qui serait déterminé ce jour mêr si le temps le permettait.

Or, le soleil, se levant sur un horizon pur, annon une journée magnifique, une de ces belles journées d'

tomne qui sont comme les derniers adieux de la saison chaude.

Il s'agissait donc de compléter les éléments des observations de la veille, en mesurant la hauteur du plateau de Grande-Vue au-dessus du niveau de la mer.

« Ne vous faut-il pas un instrument analogue à celui qui vous a servi hier ? demanda Harbert à l'ingénieur.

— Non, mon enfant, répondit celui-ci, nous allons procéder autrement, et d'une manière à peu près aussi précise. »

Harbert, aimant à s'instruire de toutes choses, suivit l'ingénieur, qui s'écarta du pied de la muraille de granit, en descendant jusqu'au bord de la grève Pendant ce temps, Pencroff, Nab et le reporter s'occupaient de divers travaux.

Cyrus Smith s'était muni d'une sorte de perche droite, longue d'une douzaine de pieds, qu'il avait mesurée aussi exactement que possible, en la comparant à sa propre taille, dont il connaissait la hauteur à une ligne près. Harbert portait un fil à plomb que lui avait remis Cyrus Smith, c'est-à-dire une simple pierre fixée au bout d'une fibre flexible.

Arrivé à une vingtaine de pieds de la lisière de la grève, et à cinq cents pieds environ de la muraille de granit, qui se dressait perpendiculairement, Cyrus Smith enfonça la perche de deux pieds dans le sable, et, en la calant avec soin, il parvint, au moyen du fil à plomb, à la dresser perpendiculairement au plan de l'horizon.

Cela fait, il se recula de la distance nécessaire pour

que, étant couché sur le sable, le rayon visuel, parti de son œil, effleurât à la fois et l'extrémité de la perche et la crête de la muraille Puis il marqua soigneusement ce point avec un piquet.

Alors, s'adressant à Harbert :

« Tu connais les premiers principes de la géométrie? lui demanda-t-il.

— Un peu, monsieur Cyrus, répondit Harbert, qui ne voulait pas trop s'avancer.

— Tu te rappelles bien quelles sont les propriétés de deux triangles semblables?

— Oui, répondit Harbert. Leurs côtés homologues sont proportionnels.

— Eh bien, mon enfant, je viens de construire deux triangles semblables, tous deux rectangles : le premier, le plus petit, a pour côtés la perche perpendiculaire, la distance qui sépare le piquet du bas de la perche, et mon rayon visuel pour hypoténuse ; le second a pour côtés la muraille perpendiculaire, dont il s'agit de mesurer la hauteur, la distance qui sépare le piquet du bas de cette muraille, et mon rayon visuel formant également son hypoténuse, — qui se trouve être la prolongation de celle du premier triangle.

— Ah! monsieur Cyrus, j'ai compris! s'écria Harbert. De même que la distance du piquet à la perche est proportionnelle à la distance du piquet à la base de la muraille, de même la hauteur de la perche est proportionnelle à la hauteur de cette muraille.

— C'est cela même, Harbert, répondit l'ingénieur, et

quand nous aurons mesuré les deux premières distances, connaissant la hauteur de la perche, nous n'aurons plus qu'un calcul de proportion à faire, ce qui nous donnera la hauteur de la muraille et nous évitera la peine de la mesurer directement. »

Les deux distances horizontales furent relevées, au moyen même de la perche, dont la longueur au-dessus du sable était exactement de dix pieds.

La première distance était de quinze pieds entre le piquet et le point où la perche était enfoncée dans le sable.

La deuxième distance, entre le piquet et la base de la muraille, était de cinq cents pieds.

Ces mesures terminées, Cyrus Smith et le jeune garçon revinrent aux Cheminées.

Là, l'ingénieur prit une pierre plate qu'il avait rapportée de ses précédentes excursions, sorte de schiste ardoisier, sur lequel il était facile de tracer des chiffres au moyen d'une coquille aiguë. Il établit donc la proportion suivante :

$$15 : 500 :: 10 : x$$
$$500 \times 10 = 5000$$
$$\frac{5000}{15} = 333{,}33.$$

D'où il fut établi que la muraille de granit mesurait trois cent trente-trois pieds de hauteur (1).

(1) Il s'agit du pied anglais, qui vaut 30 centimètres.

Cyrus Smith reprit alors l'instrument qu'il avait fabriqué la veille et dont les deux planchettes, par leur écartement, lui donnaient la distance angulaire de l'étoile alpha à l'horizon. Il mesura très-exactement l'ouverture de cet angle sur une circonférence qu'il divisa en trois cent soixante parties égales. Or, cet angle, en y ajoutant les vingt-sept degrés qui séparent alpha du pôle antarctique, et en réduisant au niveau de la mer la hauteur du plateau sur lequel l'observation avait été faite, se trouva être de cinquante-trois degrés. Ces cinquante-trois degrés étant retranchés des quatre-vingt-dix degrés, — distance du pôle à l'équateur, — il restait trente-sept degrés. Cyrus Smith en conclut donc que l'île Lincoln était située sur le trente-septième degré de latitude australe, ou en tenant compte, vu l'imperfection de ses opérations, d'un écart de cinq degrés, qu'elle devait être située entre le trente-cinquième et le quarantième parallèle.

Restait à obtenir la longitude, pour compléter les coordonnées de l'île. C'est ce que l'ingénieur tenterait de déterminer le jour même, à midi, c'est-à-dire au moment où le soleil passerait au méridien.

Il fut décidé que ce dimanche serait employé à une promenade, ou plutôt à une exploration de cette partie de l'île située entre le nord du lac et le golfe du Requin, et si le temps le permettait, on pousserait cette reconnaissance jusqu'au revers septentrional du cap Mandibule-Sud. On devait déjeuner aux dunes et ne revenir que le soir.

A huit heures et demie du matin, la petite troupe suivait la lisière du canal. De l'autre côté, sur l'îlot du Salut, de nombreux oiseaux se promenaient gravement. C'étaient des plongeurs, de l'espèce des manchots, très-reconnaissables à leur cri désagréable, qui rappelle le braiment de l'âne. Pencroff ne les considéra qu'au point de vue comestible, et n'apprit pas sans une certaine satisfaction que leur chair, quoique noirâtre, est fort mangeable.

On pouvait voir aussi ramper sur le sable de gros amphibies, des phoques, sans doute, qui semblaient avoir choisi l'îlot pour refuge. Il n'était guère possible d'examiner ces animaux au point de vue alimentaire, car leur chair huileuse est détestable ; cependant, Cyrus Smith les observa avec attention, et, sans faire connaître son idée, il annonça à ses compagnons que très-prochainement on ferait une visite à l'îlot.

Le rivage, suivi par les colons, était semé d'innombrables coquillages, dont quelques-uns eussent fait la joie d'un amateur de malacologie. C'étaient, entre autres, des phasianelles, des térébratules, des trigonies, etc. Mais ce qui devait être plus utile, ce fut une vaste huîtrière, découverte à mer basse, que Nab signala parmi les roches, à quatre milles environ des Cheminées.

« Nab n'aura pas perdu sa journée, s'écria Pencroff, en observant le banc d'ostracées qui s'étendait au large.

— C'est une heureuse découverte, en effet, dit le reporter, et pour peu, comme on le prétend, que chaque

huître produise par année de cinquante à soixante mille œufs, nous aurons là une réserve inépuisable.

— Seulement, je crois que l'huître n'est pas très-nourrissante, dit Harbert.

— Non, répondit Cyrus Smith. L'huître ne contient que très-peu de matière azotée, et, à un homme qui s'en nourrirait exclusivement, il n'en faudrait pas moins de quinze à seize douzaines par jour.

— Bon! répondit Pencroff. Nous pourrons en avaler des douzaines de douzaines, avant d'avoir épuisé le banc. Si nous en prenions quelques-unes pour notre déjeuner ? »

Et sans attendre de réponse à sa proposition, sachant bien qu'elle était approuvée d'avance, le marin et Nab détachèrent une certaine quantité de ces mollusques. On les mit dans une sorte de filet en fibres d'hibiscus que Nab avait confectionné, et qui contenait déjà le menu du repas ; puis, l'on continua de remonter la côte entre les dunes et la mer.

De temps en temps, Cyrus Smith consultait sa montre afin de se préparer à temps pour l'observation solaire qui devait être faite à midi précis.

Toute cette portion de l'île était fort aride jusqu'à cette pointe qui fermait la baie de l'Union, et qui avait reçu le nom de cap Mandibule-Sud. On n'y voyait que sable et coquilles, mélangés de débris de laves. Quelques oiseaux de mer fréquentaient cette côte désolée, des goëlands, de grands albatros, ainsi que des canards sauvages, qui excitèrent à bon droit la convoitise de Pen

croff. Il essaya bien de les abattre à coups de flèche, mais sans résultat, car ils ne se posaient guère, et il eût fallu les atteindre au vol.

Ce qui amena le marin à répéter à l'ingénieur :

« Voyez-vous, monsieur Cyrus, tant que nous n'aurons pas un ou deux fusils de chasse, notre matériel laissera à désirer!

— Sans doute, Pencroff, répondit le reporter, mais il ne tient qu'à vous! Procurez-nous du fer pour les canons, de l'acier pour les batteries, du salpêtre, du charbon et du soufre pour la poudre, du mercure et de l'acide azotique pour le fulminate, enfin du plomb pour les balles, et Cyrus nous fera des fusils de premier choix.

— Oh! répondit l'ingénieur, toutes ces substances, nous pourrons sans doute les trouver dans l'île, mais une arme à feu est un instrument délicat et qui nécessite des utils d'une grande précision. Enfin, nous verrons plus tard.

— Pourquoi faut-il, s'écria Pencroff, pourquoi faut-que nous ayons jeté par-dessus le bord toutes ces armes que la nacelle emportait avec nous, et nos ustenciles, et jusqu'à nos couteaux de poche!

— Mais, si nous ne les avions pas jetés, Pencroff, est nous que le ballon aurait jetés au fond de la mer! t Harbert.

— C'est pourtant vrai ce que vous dites là, mon garon! » répondit le marin.

Puis, passant à une autre idée :

« Mais, j'y songe, ajouta-t il, quel a dû être l'ahurisse-
ment de Jonathan Forster et de ses compagnons, quand
le lendemain matin, ils auront trouvé la place nette e
la machine envolée !

— Le dernier de mes soucis est de savoir ce qu'il
ont pu penser! dit le reporter.

— C'est pourtant moi qui ai eu cette idée-là! dit Pen-
croff d'un air satisfait.

— Une belle idée, Pencroff, répondit Gédéon Spilet
en riant, et qui nous a mis où nous sommes !

— J'aime mieux être ici qu'aux mains des sudistes
s'écria le marin, surtout depuis que M. Cyrus a eu l
bonté de venir nous rejoindre !

— Et moi aussi, en vérité! répliqua le reporter. D'ail
leurs, que nous manque-t-il? Rien!

— Si ce n'est... tout! répondit Pencroff, qui éclat
de rire, en remuant ses larges épaules. Mais, un jour o
l'autre, nous trouverons le moyen de nous en aller!

— Et plus tôt peut-être que vous ne l'imaginez, me
amis, dit alors l'ingénieur, si l'île Lincoln n'est qu'à un
moyenne distance d'un archipel habité ou d'un cont
nent. Avant une heure, nous le saurons. Je n'ai pas c
carte du Pacifique, mais ma mémoire a conservé u
souvenir très-net de sa portion méridionale. La latitu
que j'ai obtenue hier met l'île Lincoln par le travers d
la Nouvelle-Zélande à l'ouest, et de la côte du Chili
l'est. Mais entre ces deux terres, la distance est au moi
de six mille milles. Reste donc à déterminer quel poi
l'île occupe sur ce large espace de mer, et c'est ce q

longitude nous donnera tout à l'heure avec une approximation suffisante, je l'espère.

— N'est-ce pas, demanda Harbert, l'archipel des Pomotou qui est le plus rapproché de nous en latitude?

— Oui, répondit l'ingénieur, mais la distance qui nous en sépare est de plus de douze cents milles.

— Et par là? dit Nab, qui suivait la conversation avec un extrême intérêt, et dont la main indiqua la direction du sud.

— Par là, rien, répondit Pencroff.

— Rien, en effet, ajouta l'ingénieur.

— Eh bien, Cyrus, demanda le reporter, si l'île Lincoln ne se trouve qu'à deux ou trois cents milles de la Nouvelle-Zélande ou du Chili?...

— Eh bien, répondit l'ingénieur, au lieu de faire une maison, nous ferons un bateau, et maître Pencroff se chargera de le manœuvrer...

— Comment donc, monsieur Cyrus, s'écria le marin, je suis tout prêt à passer capitaine... dès que vous aurez trouvé le moyen de construire une embarcation suffisante pour tenir la mer!

— Nous le ferons, si cela est nécessaire! » répondit Cyrus Smith.

Mais tandis que causaient ces hommes, qui véritablement ne doutaient de rien, l'heure approchait à laquelle l'observation devait avoir lieu. Comment s'y prendrait Cyrus Smith pour constater le passage du soleil au méridien de l'île, sans aucun instrument? C'est ce que Harbert ne pouvait deviner.

Les observateurs se trouvaient alors à une distanc de six milles des Cheminées, non loin de cette partie des dunes dans laquelle l'ingénieur avait été retrouvé, après son énigmatique sauvetage. On fit halte en cet endroit et tout fut préparé pour le déjeuner, car il était onz heures et demie. Harbert alla chercher de l'eau douc au ruisseau qui coulait près de là, et il la rapporta dan une cruche dont Nab s'était muni.

Pendant ces préparatifs, Cyrus Smith disposa tou pour son observation astronomique. Il choisit sur l grève une place bien nette, que la mer en se retiran avait nivelée parfaitement. Cette couche de sable trè fin était dressée comme une glace, sans qu'un grai dépassât l'autre. Peu importait, d'ailleurs, que cett couche fût horizontale ou non, et il n'importait pa davantage que la baguette, haute de six pieds, qui y fu plantée, se dressât perpendiculairement. Au contrair même, l'ingénieur l'inclina vers le sud, c'est-à-dire d côté opposé au soleil, car il ne faut pas oublier que le colons de l'île Lincoln, par cela même que l'île éta située dans l'hémisphère austral, voyaient l'astre radieu décrire son arc diurne au-dessus de l'horizon du nord et non au-dessus de l'horizon du sud.

Harbert comprit alors comment l'ingénieur alla procéder pour constater la culmination du soleil c'est-à-dire son passage au méridien de l'île, ou, e d'autres termes, le midi du lieu. C'était au moyen d l'ombre projetée sur le sable par la baguette, moye qui, à défaut d'instrument, lui donnerait une ap

oximation convenable pour le résultat qu'il voulait otenir.

En effet, le moment où cette ombre atteindrait son inimum de longueur serait le midi précis, et il suffi- it de suivre l'extrémité de cette ombre, afin de recon- aître l'instant où, après avoir successivement diminué, le recommencerait à s'allonger. En inclinant sa baguette à côté oppose au soléil, Cyrus Smith rendait l'ombre lus longue, et, par conséquent, ses modifications se- aient plus faciles à constater. En effet, plus l'aiguille un cadran est grande, plus on peut suivre aisément e déplacement de sa pointe. L'ombre de la baguette 'était pas autre chose que l'aiguille d'un cadran.

Lorsqu'il pensa que le moment était arrivé, Cyrus mith s'agenouilla sur le sable, et, au moyen de petits alons de bois qu'il fichait dans le sable, il commença pointer les décroissances successives de l'ombre de a baguette. Ses compagnons, penchés au-dessus de ui, suivaient l'opération avec un intérêt extrême.

Le reporter tenait son chronomètre à la main, prêt à elever l'heure qu'il marquerait, quand l'ombre serait a son plus court. En outre, comme Cyrus Smith opérait e 16 avril, jour auquel le temps vrai et le temps moyen se confondent, l'heure donnée par Gédéon Spilett serait 'heure vraie qu'il serait alors à Washington, ce qui simplifierait le calcul.

Cependant le soleil s'avançait lentement ; l'ombre de la baguette diminuait peu à peu, et quand il parut à Cyrus Smith qu'elle recommençait à grandir :

« Quelle heure ? dit-il.

— Cinq heures et une minute, » répondit aussitôt Gédéon Spilett.

Il n'y avait plus qu'à chiffrer l'opération. Rien n'était plus facile. Il existait, on le voit, en chiffres ronds, cinq heures de différence entre le méridien de Washington et celui de l'île Lincoln, c'est-à-dire qu'il était midi à l'île Lincoln, quand il était déjà cinq heures du soir à Washington. Or, le soleil, dans son mouvement apparent autour de la terre, parcourt un degré par quatre minutes, soit quinze degrés par heure. Quinze degrés multipliés par cinq heures donnaient soixante-quinze degrés.

Donc, puisque Washington est par 77° 3′ 11″, autant dire soixante-dix-sept degrés comptés du méridien de Greenwich, — que les Américains prennent pour point de départ des longitudes, concurremment avec les Anglais, — il s'ensuivait que l'île était située par soixante-dix-sept degrés plus soixante-quinze degrés à l'ouest du méridien de Greenwich, c'est-à-dire par le cent cinquante-deuxième degré de longitude ouest.

Cyrus Smith annonça ce résultat à ses compagnons et tenant compte des erreurs d'observation, ainsi qu'il l'avait fait pour la latitude, il crut pouvoir affirmer que le gisement de l'île Lincoln était entre le trente-cinquième et le trente-septième parallèle, et entre le cent cinquantième et le cent cinquante-cinquième méridien à l'ouest du méridien de Greenwich.

L'écart possible qu'il attribuait aux erreurs d'observation était, on le voit, de cinq degrés dans les deux

ıs, ce qui, à soixante milles par degré, pouvait donner e erreur de trois cents milles en latitude ou en longi-de pour le relèvement exact.

Mais cette erreur ne devait pas influer sur le parti 'il conviendrait de prendre. Il était bien évident que e Lincoln était à une telle distance de toute terre ou hipel, qu'on ne pourrait se hasarder à franchir cette tance sur un simple et fragile canot.

En effet, son relèvement la plaçait au moins à douze ıts milles de Taïti et des îles de l'archipel des Pomo-ı, à plus de dix-huit cents milles de la Nouvelle-lande, à plus de quatre mille cinq cents milles de la te américaine!

Et quand Cyrus Smith consultait ses souvenirs, il ne rappelait en aucune façon qu'une île quelconque oc-pât, dans cette partie du Pacifique, la situation assi-'ée à l'île Lincoln.

CHAPITRE XV

L'hivernage est absolument décidé. — La question métallurgique. Exploration de l'îlot du Salut. — La chasse aux phoques. — Cap d'un échidné. — Le kouba. — Ce qu'on appelle la méthode catal — Fabrication du fer. — Comment on obtient l'acier.

Le lendemain, 17 avril, la première parole du ma fut pour Gédéon Spilett.

« Eh bien, monsieur, lui demanda-t-il, que serons-no aujourd'hui ?

— Ce qu'il plaira à Cyrus, » répondit le reporter.

Or, de briquetiers et de potiers qu'ils avaient été ju qu'alors, les compagnons de l'ingénieur allaient deve métallurgistes.

La veille, après le déjeuner, l'exploration avait portée jusqu'à la pointe du cap Mandibule, distante près de sept milles des Cheminées. Là finissait la lon série des dunes, et le sol prenait une apparence vo nique. Ce n'étaient plus de hautes murailles, comme plateau de Grande-Vue, mais une bizarre et capricieu bordure qui encadrait cet étroit golfe compris entre deux caps, formés des matières minérales vomies pa le

can. Arrivés à cette pointe, les colons étaient revenus leurs pas, et, à la nuit tombante, ils rentraient aux eminées, mais ils ne s'endormirent pas avant que la estion de savoir s'il fallait songer à quitter ou non Lincoln eût été définitivement résolue.

C'était une distance considérable que celle de ces uze cents milles qui séparaient l'île de l'archipel des motou. Un canot n'eût pas suffi à la franchir, surtout approche de la mauvaise saison. Pencroff l'avait forllement déclaré. Or, construire un simple canot, me en ayant les outils nécessaires, était un ouvrage icile, et, les colons n'ayant pas d'outils, il fallait mencer par fabriquer marteaux, haches, hermites, scies, tarières, rabots, etc., ce qui exigerait un tain temps. Il fut donc décidé que l'on hiverne rait à Lincoln, et que l'on chercherait une demeure plus fortable que les Cheminées pour y passer les mois iver.

vant toutes choses, il s'agissait d'utiliser le minerai fer, dont l'ingénieur avait observé quelques gisents dans la partie nord-ouest de l'île, et de changer minerai soit en fer, soit en acier.

e sol ne renferme généralement pas les métaux à at de pureté. Pour la plupart, on les trouve comés avec l'oxygène ou avec le soufre. Précisément, deux échantillons rapportés par Cyrus Smith étaient, du fer magnétique, non carbonaté, l'autre de la ite, autrement dit du sulfure de fer. C'était donc le mier, l'oxyde de fer, qu'il fallait réduire par le char-

bon, c'est-à-dire débarrasser de l'oxygène, pour l'obten à l'état de pureté. Cette réduction se fait en soumetta le minerai en présence du charbon à une haute temp rature, soit par la rapide et facile « méthode catalane qui a l'avantage de transformer directement le miner en fer dans une seule opération, soit par la méthode d hauts fourneaux, qui change d'abord le minerai fonte, puis la fonte en fer, en lui enlevant les trois quatre pour cent de charbon qui sont combinés av elle.

Or, de quoi avait besoin Cyrus Smith? de fer et n de fonte, et il devait rechercher la plus rapide métho de réduction. D'ailleurs, le minerai qu'il avait recue était par lui-même très-pur et très-riche. C'était minerai oxydulé qui, se rencontrant en masses confus d'un gris foncé, donne une poussière noire, cristall en octaèdres réguliers, fournit les aimants naturels, sert à fabriquer en Europe ces fers de première quali dont la Suède et la Norwége sont si abondamment po vues. Non loin de ce gisement se trouvaient les giseme de charbon de terre déjà exploités par les colons. De grande facilité pour le traitement du minerai, puisq les éléments de la fabrication se trouvaient rapproch C'est même ce qui fait la prodigieuse richesse des e ploitations du Royaume-Uni, où la houille sert à fab quer le métal extrait du même sol et en même ten qu'elle.

« Alors, monsieur Cyrus, lui dit Pencroff, nous allo travailler le minerai de fer?

— Oui, mon ami, répondit l'ingénieur, et, pour cela, — ce qui ne vous déplaira pas, — nous commencerons par faire sur l'îlot la chasse aux phoques.

— La chasse aux phoques! s'écria le marin en se retournant vers Gédéon Spilett. Il faut donc du phoque pour fabriquer du fer?

— Puisque Cyrus le dit ! » répondit le reporter.

Mais l'ingénieur avait déjà quitté les Cheminées, et Pencroff se prépara à la chasse aux phoques, sans avoir obtenu d'autre explication.

Bientôt Cyrus Smith, Harbert, Gédéon Spilett, Nab et le marin étaient réunis sur la grève, en un point où le canal laissait une sorte de passage guéable à mer basse. La marée était au plus bas du reflux, et les chasseurs purent traverser le canal sans se mouiller plus haut que le genou.

Cyrus Smith mettait donc pour la première fois le pied sur l'îlot, et ses compagnons pour la seconde fois, puisque c'était là que le ballon les avait jetés tout d'abord.

A leur débarquement, quelques centaines de pingouins les regardèrent d'un œil candide. Les colons, armés de bâtons, auraient pu facilement les tuer, mais ils ne songèrent pas à se livrer à ce massacre deux fois inutile, car il importait de ne point effrayer les amphibies, qui étaient couchés sur le sable, à quelques encâblures. Ils respectèrent aussi certains manchots très-innocents, dont les ailes, réduites à l'état de moignons, s'aplatissaient en forme de nageoires, garnies de plumes d'apparence squammeuse.

Les colons s'avancèrent donc prudemment vers pointe nord, en marchant sur un sol criblé de petit fondrières, qui formaient autant de nids d'oiseaux aqu tiques. Vers l'extrémité de l'îlot apparaissaient de gr points noirs qui nageaient à fleur d'eau. On eût dit d têtes d'écueils en mouvement.

C'étaient les amphibies qu'il s'agissait de capture Il fallait les laisser prendre terre, car, avec leur bass étroit, leur poil ras et serré, leur conformation fusiform ces phoques, excellents nageurs, sont difficiles à sais dans la mer, tandis que, sur le sol, leurs pieds courts palmés ne leur permettent qu'un mouvement de re tation peu rapide.

Pencroff connaissait les habitudes de ces amphibie et il conseilla d'attendre qu'ils fussent étendus sur sable, aux rayons de ce soleil qui ne tarderait pas à l plonger dans un profond sommeil. On manœuvrera alors de manière à leur couper la retraite et à les frapp aux naseaux.

Les chasseurs se dissimulèrent donc derrière l roches du littoral, et ils attendirent silencieusement

Une heure se passa, avant que les phoques fusse venus s'ébattre sur le sable. On en comptait une dem douzaine. Pencroff et Harbert se détachèrent alors, af de tourner la pointe de l'îlot, de manière à les prend à revers et à leur couper la retraite. Pendant ce temp Cyrus Smith, Gédéon Spilett et Nab, rampant le lon des roches, se glissaient vers le futur théâtre du con bat.

Tout à coup, la haute taille du marin se développa. ·ncroff poussa un cri. L'ingénieur et ses deux compa-ons se jetèrent en toute hâte entre la mer et les pho-·es. Deux de ces animaux, vigoureusement frappés, stèrent morts sur le sable, mais les autres purent rega-er la mer et prendre le large.

« Les phoques demandés, monsieur Cyrus ! dit le arin en s'avançant vers l'ingénieur.

— Bien, répondit Cyrus Smith. Nous en ferons des ufflets de forge !

— Des soufflets de forge ! s'écria Pencroff. Eh bien ! ilà des phoques qui ont de la chance ! »

C'était, en effet, une machine soufflante, nécessaire ur le traitement du minerai, que l'ingénieur comptait ›riquer avec la peau de ces amphibies. Ils étaient de ›yenne taille, car leur longueur ne dépassait pas six ›ds, et, par la tête, ils ressemblaient à des chiens.

Comme il était inutile de se charger d'un poids aussi nsidérable que celui de ces deux animaux, Nab et ncroff résolurent de les dépouiller sur place, tandis e Cyrus Smith et le reporter achèveraient d'explorer ot.

Le marin et le nègre se tirèrent adroitement de leur ération, et, trois heures après, Cyrus Smith avait à disposition deux peaux de phoque, qu'il comptait liser dans cet état, et sans leur faire subir aucun mage.

Les colons durent attendre que la mer eût rebaissé, traversant le canal, ils rentrèrent aux Cheminées.

Ce ne fut pas un petit travail que celui de tendre c peaux sur des cadres de bois destinés à maintenir le écartement, et de les coudre au moyen de fibres, de m nière à pouvoir y emmagasiner l'air sans laisser trop fuites. Il fallut s'y reprendre à plusieurs fois. Cyr Smith n'avait à sa disposition que les deux lam d'acier provenant du collier de Top, et, cependant, il si adroit, ses compagnons l'aidèrent avec tant d'intel gence, que, trois jours après, l'outillage de la pet colonie s'était augmenté d'une machine soufflante, d tinée à injecter l'air au milieu du minerai lorsqu'il ser traité par la chaleur, — condition indispensable pour réussite de l'opération.

Ce fut le 20 avril, dès le matin, que commença « période métallurgique », ainsi que l'appela le repor dans ses notes. L'ingénieur était décidé, on le sait opérer sur le gisement même de houille et de miner Or, d'après ses observations, ces gisements étaient tués au bas des contreforts nord-est du mont Frankl c'est-à-dire à une distance de six milles. Il ne fallait do pas songer à revenir chaque jour aux Cheminées, e fut convenu que la petite colonie camperait sous u hutte de branchages, de manière que l'importante o ration fût suivie nuit et jour.

Ce projet arrêté, on partit dès le matin. Nab et P croff traînaient sur une claie la machine soufflante, une certaine quantité de provisions végétales et a males, que, d'ailleurs, on renouvellerait en route.

Le chemin suivi fut celui des bois du Jacamar,

on traversa obliquement du sud-est au nord-ouest, et ans leur partie la plus épaisse. Il fallut se frayer une oute, qui devait former, par la suite, l'artère la plus irecte entre le plateau de Grande-Vue et le mont ranklin. Les arbres, appartenant aux espèces déjà econnues, étaient magnifiques. Harbert en signala de ouveaux, entre autres, des dragonniers, que Pencroff raita de « poireaux prétentieux », — car, en dépit de eur taille, ils étaient de cette même famille des liliaées que l'ognon, la civette, l'échalote ou l'asperge. Ces dragonniers pouvaient fournir des racines ligneuses, qui, uites, sont excellentes, et qui, soumises à une certaine ermentation, donnent une très-agréable liqueur. On n fit provision.

Ce cheminement à travers le bois fut long. Il dura a journée entière, mais cela permit d'observer la faune et la flore. Top, plus spécialement chargé de la faune, courait à travers les herbes et les broussailles, faisant lever indistinctement toute espèce de gibier. Harbert et Gédéon Spilett tuèrent deux kangourous à coups de flèche, et de plus un animal qui ressemblait fort à un hérisson et à un fourmilier : au premier, parce qu'il se roulait en boule et se hérissait de piquants; au second, parce qu'il avait des ongles fouisseurs, un museau long et grêle que terminait un bec d'oiseau, et une langue extensible, garnie de petites épines qui lui servaient à retenir les insectes.

« Et quand il sera dans le pot-au-feu, fit naturellement observer Pencroff, à quoi ressemblera-t-il?

— A un excellent morceau de bœuf, répondit Harbert.

— Nous ne lui en demanderons pas davantage, » répondit le marin.

Pendant cette excursion, on aperçut quelques sangliers sauvages, qui ne cherchèrent point à attaquer la petite troupe, et il ne semblait pas que l'on dût rencontrer de fauves redoutables, quand, dans un épais fourré, le reporter crut voir, à quelques pas de lui, entre les premières branches d'un arbre, un animal qu'il prit pour un ours, et qu'il se mit à dessiner tranquillement. Très-heureusement pour Gédéon Spilett, l'animal en question n'appartenait point à cette redoutable famille des plantigrades. Ce n'était qu'un « koula », plus connu sous le nom de « paresseux », qui avait la taille d'un grand chien, le poil hérissé et de couleur sale, les pattes armées de fortes griffes, ce qui lui permettait de grimper aux arbres et de se nourrir de feuilles. Vérification faite de l'identité dudit animal, qu'on ne dérangea point de ses occupations, Gédéon Spilett effaça « ours » de la légende de son croquis, mit « koula » à la place, et la route fut reprise.

A cinq heures du soir, Cyrus Smith donnait le signal de halte. Il se trouvait en dehors de la forêt, à la naissance de ces puissants contreforts qui étançonnaient le mont Franklin vers l'est. A quelques centaines de pas coulait le Creek-Rouge, et, par conséquent, l'eau potable n'était pas loin.

Le campement fut aussitôt organisé. En moins d'une heure, sur la lisière de la forêt, entre les arbres, une

hutte de branchages entremêlés de lianes et empâtés de terre glaise offrit une retraite suffisante. On remit au lendemain les recherches géologiques. Le souper fut préparé, un bon feu flamba devant la hutte, la broche tourna, et à huit heures, tandis que l'un des colons veillait pour entretenir le foyer, au cas où quelque bête dangereuse aurait rôdé aux alentours, les autres dormaient d'un bon sommeil.

Le lendemain, 21 avril, Cyrus Smith, accompagné d'Harbert, alla rechercher ces terrains de formation ancienne sur lesquels il avait déjà trouvé un échantillon de minerai. Il rencontra le gisement à fleur de terre, presque aux sources même du creek, au pied de la base latérale de l'un de ces contreforts du nord-est. Ce minerai, très-riche en fer, enfermé dans sa gangue fusible, convenait parfaitement au mode de réduction que l'ingénieur comptait employer, c'est-à-dire la méthode catalane, mais simplifiée, ainsi qu'on l'emploie en Corse.

En effet, la méthode catalane proprement dite exige la construction de fours et de creusets, dans lesquels le minerai et le charbon, placés par couches alternatives, se transforment et se réduisent. Mais Cyrus Smith prétendait économiser ces constructions, et voulait former tout simplement, avec le minerai et le charbon, une masse cubique au centre de laquelle il dirigerait le vent de son soufflet. C'était le procédé employé, sans doute, par Tubal-Caïn et les premiers métallurgistes du monde habité. Or, ce qui avait réussi avec les petits-fils d'Adam,

ce qui donnait encore de bons résultats dans les con-
trées riches en minerai et en combustible, ne pouvai
que réussir dans les circonstances où se trouvaient le
colons de l'île Lincoln.

Ainsi que le minerai, la houille fut récoltée, sans pein
et non loin, à la surface du sol. On cassa préalablemen
le minerai en petits morceaux, et on le débarrassa à l
main des impuretés qui souillaient sa surface. Puis
charbon et minerai furent disposés en tas et par couche
successives, — ainsi que fait le charbonnier du boi
qu'il veut carboniser. De cette façon, sous l'influence d
l'air projeté par la machine soufflante, le charbon devai
se transformer en acide carbonique, puis en oxyde d
carbone, chargé de réduire l'oxyde de fer, c'est-à-dir
d'en dégager l'oxygène.

Ainsi l'ingénieur procéda-t-il. Le soufflet de peau
de phoque, muni à son extrémité d'un tuyau en terr
réfractaire, qui avait été préalablement fabriqué au fou
à poteries, fut établi près du tas de minerai. Mû par u
mécanisme dont les organes consistaient en châssis
cordes de fibres et contre-poids, il lança dans la mass
une provision d'air qui, tout en élevant la température
concourut aussi à la transformation chimique qui devai
donner du fer pur.

L'opération fut difficile. Il fallut toute la patienc
toute l'ingéniosité des colons pour la mener à bien
mais enfin elle réussit, et le résultat définitif fut un
loupe de fer, réduite à l'état d'éponge, qu'il fallu
cingler et corroyer, c'est-à-dire forger, pour en chass

a gangue liquéfiée. Il était évident que le premier mar-
eau manquait à ces forgerons improvisés; mais, en fin
le compte, ils se trouvaient dans les mêmes conditions
où avait été le premier métallurgiste, et ils firent ce que
lut faire celui-ci.

La première loupe, emmanchée d'un bâton, servit de
nartеau pour forger la seconde sur une enclume de
ranit, et on arriva à obtenir un métal grossier, mais
tilisable.

Enfin, après bien des efforts, bien des fatigues, le
3 avril, plusieurs barres de fer étaient forgées, et se
ansformaient en outils, pinces, tenailles, pics, pio-
hes, etc., que Pencroff et Nab déclaraient être de
rais bijoux.

Mais ce métal, ce n'était pas à l'état de fer pur qu'il
ouvait rendre de grands services, c'était surtout à l'état
'acier. Or, l'acier est une combinaison de fer et de
narbon que l'on tire, soit de la fonte, en enlevant à
elle-ci l'excès de charbon, soit du fer, en ajoutant à
lui-ci le charbon qui lui manque. Le premier, obtenu
ar la décarburation de la fonte, donne l'acier naturel
u puddlé; le second, produit par la carburation du
r, donne l'acier de cémentation.

C'était donc ce dernier que Cyrus Smith devait cher-
ier à fabriquer de préférence, puisqu'il possédait le
r à l'état pur. Il y réussit en chauffant le métal avec
u charbon en poudre dans un creuset fait en terre ré-
actaire.

Puis, cet acier, qui est malléable à chaud et à froid,

il le travailla au marteau. Nab et Pencroff, habileme dirigés, firent des fers de hache, lesquels, chauffés rouge, et plongés brusquement dans l'eau froide, acqu rent une trempe excellente.

D'autres instruments, façonnés grossièrement, il sans dire, furent ainsi fabriqués, lames de rabot, hache hachettes, bandes d'acier qui devaient être transformé en scies, ciseaux de charpentier, puis, des fers de pioch de pelle, de pic, des marteaux, des clous, etc.

Enfin, le 5 mai, la première période métallurgiqu était achevée, les forgerons rentraient aux Cheminée et de nouveaux travaux allaient les autoriser bientôt prendre une qualification nouvelle.

CHAPITRE XVI

La question d'habitation est traitée de nouveau. — Les fantaisies de Percroff. — Une exploration au nord du lac. — La lisière septentrionale du plateau. — Les serpents. — L'extrémité du lac. — Inquiétudes de Top. — Top à la nage. — Un combat sous les eaux — Le dugong.

On était au 6 mai, jour qui correspond au 6 novembre des contrées de l'hémisphère boréal. Le ciel s'embrumait depuis quelques jours, et il importait de prendre certaines dispositions en vue d'un hivernage. Toutefois, la température ne s'était pas encore abaissée sensiblement, et un thermomètre centigrade, transporté à l'île Lincoln, eût encore marqué une moyenne de dix à douze degrés au-dessus de zéro Cette moyenne ne saurait surprendre, puisque l'île Lincoln, située très-vraisemblablement entre le trente-cinquième et le quarantième parallèle, devait se trouver soumise, dans l'hémisphère sud, aux mêmes conditions climatériques que la Sicile ou la Grèce dans l'hémisphère nord. Mais, de même que la Grèce ou la Sicile éprouvent des froids violents, qui produisent neige et glace, de même l'île Lincoln. subirait sans doute, dans la période la plus accentuée de l'hiver.

certains abaissements de température contre lesquels il convenait de se prémunir.

En tout cas, si le froid ne menaçait pas encore, la saison des pluies était prochaine, et sur cette île isolée, exposée à toutes les intempéries du large, en plein océan Pacifique, les mauvais temps devaient être fréquents, et probablement terribles.

La question d'une habitation plus confortable que les Cheminées dut donc être sérieusement méditée et promptement résolue.

Pencroff, naturellement, avait quelque prédilection pour cette retraite qu'il avait découverte; mais il comprit bien qu'il fallait en chercher une autre. Déjà les Cheminées avaient été visitées par la mer, dans des circonstances dont on se souvient, et on ne pouvait s'exposer de nouveau à pareil accident.

« D'ailleurs, ajouta Cyrus Smith, qui, ce jour-là, causait de ces choses avec ses compagnons, nous avons quelques précautions à prendre.

— Pourquoi ? L'île n'est point habitée, dit le reporter.

— Cela est probable, répondit l'ingénieur, bien que nous ne l'ayons pas explorée encore dans son entier; mais si aucun être humain ne s'y trouve, je crains que les animaux dangereux n'y abondent. Il convient donc de se mettre à l'abri d'une agression possible, et de ne pas obliger l'un de nous à veiller chaque nuit pour entretenir un foyer allumé. Et puis, mes amis, il faut tout prévoir. Nous sommes ici dans une partie du Pacifique souvent fréquentée par les pirates malais...

— Quoi, dit Harbert, à une telle distance de toute
erre?

— Oui, mon enfant, répondit l'ingénieur. Ces pirates
ont de hardis marins aussi bien que des malfaiteurs
edoutables, et nous devons prendre nos mesures en
onséquence.

— Eh bien, répondit Pencroff, nous nous fortifierons
ontre les sauvages à deux et à quatre pattes. Mais,
onsieur Cyrus, ne serait-il pas à propos d'explorer l'île
ans toutes ses parties avant de rien entreprendre?

— Cela vaudrait mieux, ajouta Gédéon Spilett. Qui
it si nous ne trouverons pas sur la côte opposée une
e ces cavernes que nous avons inutilement cherchées
ur celle-ci?

— Cela est vrai, répondit l'ingénieur, mais vous ou-
iez, mes amis, qu'il convient de nous établir dans le
isinage d'un cours d'eau, et que, du sommet du mont
anklin, nous n'avons aperçu vers l'ouest ni ruisseau
rivière. Ici, au contraire, nous sommes placés entre
Mercy et le lac Grant, avantage considérable qu'il ne
ut pas négliger. Et, de plus, cette côte, orientée à
st, n'est pas exposée comme l'autre aux vents alizés,
i soufflent du nord-ouest dans cet hémisphère.

— Alors, monsieur Cyrus, répondit le marin, cons-
isons une maison sur les bords du lac. Ni les bri-
es, ni les outils ne nous manquent maintenant. Après
oir été briquetiers, potiers, fondeurs, forgerons, nous
urons bien être maçons, que diable!

— Oui, mon ami, mais avant de prendre une déci-

sion, il faut chercher. Une demeure dont la nature aurai fait tous les frais nous épargnerait bien du travail, et ell nous offrirait sans doute une retraite plus sûre encore car elle serait aussi bien défendue contre les ennemi du dedans que contre ceux du dehors.

— En effet, Cyrus, répondit le reporter, mais nou avons déjà examiné tout ce massif granitique de la côte et pas un trou, pas même une fente !

— Non, pas une ! ajouta Pencroff. Ah ! si nous avion pu creuser une demeure dans ce mur, à une certain hauteur, de manière à la mettre hors d'atteinte, voil qui eût été convenable ! Je vois cela d'ici, sur la façad qui regarde la mer, cinq ou six chambres...

— Avec des fenêtres pour les éclairer ! dit Harber en riant.

— Et un escalier pour y monter ! ajouta Nab.

— Vous riez, s'écria le marin, et pourquoi donc ? Qu'y a-t-il d'impossible à ce que je propose ? Est-ce qu nous n'avons pas des pics et des pioches ? Est-ce qu M. Cyrus ne saura pas fabriquer de la poudre pou faire sauter la mine ? N'est-il pas vrai, monsieur Cyrus que vous ferez de la poudre le jour où il nous en faudra ? »

Cyrus Smith avait écouté l'enthousiaste Pencroff, dé veloppant ses projets un peu fantaisistes. Attaquer cett masse de granit, même à coups de mine, c'était u travail herculéen, et il était vraiment fâcheux que l nature n'eût pas fait le plus dur de la besogne. Ma l'ingénieur ne répondit au marin qu'en proposant d'ex

ier plus attentivement la muraille, depuis l'embou-
re de la rivière jusqu'à l'angle qui la terminait au
d.

On sortit donc, et l'exploration fut faite, sur une
ndue de deux milles environ, avec un soin extrême.
is, en aucun endroit, la paroi, unie et droite, ne laissa
r une cavité quelconque. Les nids des pigeons de
he qui voletaient à sa cime n'étaient, en réalité, que
trous forés à la crête même et sur la lisière irré-
ièrement découpée du granit.

C'était une circonstance fâcheuse, et, quant à atta-
er ce massif, soit avec le pic, soit avec la poudre, pour
ratiquer une excavation suffisante, il n'y fallait point
ger. Le hasard avait fait que, sur toute cette partie
littoral, Pencroff avait découvert le seul abri provi-
ement habitable, c'est-à-dire ces Cheminées qu'il
gissait pourtant d'abandonner.

L'exploration achevée, les colons se trouvaient alors à
igle nord de la muraille, où elle se terminait par ces
ntes allongées qui venaient mourir sur la grève. De-
s cet endroit jusqu'à son extrême limite à l'ouest,
ne formait plus qu'une sorte de talus, épaisse ag-
mération de pierres, de terres et de sable, reliés par
plantes, des arbrisseaux et des herbes, incliné sous
angle de quarante-cinq degrés seulement. Çà et là,
ranit perçait encore, et sortait par pointes aiguës de
e sorte de falaise. Des bouquets d'arbres s'éta-
ient sur ses pentes, et une herbe assez épaisse la
issait. Mais l'effort végétatif n'allait pas plus loin.

et une longue plaine de sables, qui commençait au pie du talus, s'étendait jusqu'au littoral.

Cyrus Smith pensa, non sans raison, que ce deva être de ce côté que le trop-plein du lac s'épanchait so forme de cascade. En effet, il fallait nécessairement q l'excès d'eau fourni par le Creek-Rouge se perdît en u point quelconque. Or, ce point, l'ingénieur ne l'ava encore trouvé sur aucune portion des rives déjà expl rées, c'est-à-dire depuis l'embouchure du ruisseau, l'ouest, jusqu'au plateau de Grande-Vue.

L'ingénieur proposa donc à ses compagnons de grav le talus qu'ils observaient alors, et de revenir aux Ch minées par les hauteurs, en explorant les rives septe trionales et orientales du lac.

La proposition fut acceptée, et, en quelques minute Harbert et Nab étaient arrivés au plateau supérieu Cyrus Smith, Gédéon Spilett et Pencroff les suivire d'un pas plus posé.

A deux cents pieds, à travers le feuillage, la bel nappe d'eau resplendissait sous les rayons solaires. l paysage était charmant en cet endroit. Les arbres, a tons jaunis, se groupaient merveilleusement pour le r gal des yeux. Quelques vieux troncs énormes, abatt par l'âge, tranchaient, par leur écorce noirâtre, sur tapis verdoyant qui recouvrait le sol. Là caquetait t un monde de kakatoès bruyants, véritables prismes n biles, qui sautaient d'une branche à l'autre. On eût que la lumière n'arrivait plus que décomposée à trav cette singulière ramure.

Les colons, au lieu de gagner directement la rive nord u lac, contournèrent la lisière du plateau, de manière rejoindre l'embouchure du creek sur sa rive gauche. 'était un détour d'un mille et demi au plus. La pro- nenade était facile, car les arbres, largement espacés, aissaient entre eux un libre passage. On sentait bien ue, sur cette limite, s'arrêtait la zone fertile, et la égétation s'y montrait moins vigoureuse que dans toute a partie comprise entre les cours du creek et de la lercy.

Cyrus Smith et ses compagnons ne marchaient pas ans une certaine circonspection sur ce sol nouveau pour eux. Arcs, flèches, bâtons emmanchés d'un fer igu, c'étaient là leurs seules armes. Cependant, aucun auve ne se montra, et il était probable que ces animaux réquentaient plutôt les épaisses forêts du sud ; mais es colons eurent la désagréable surprise d'apercevoir 'op s'arrêter devant un serpent de grande taille, qui nesurait quatorze à quinze pieds de longueur. Nab assomma d'un coup de bâton. Cyrus Smith examina e reptile, et déclara qu'il n'était pas venimeux, car il ppartenait à l'espèce des serpents-diamants dont les ndigènes se nourrissent dans la Nouvelle-Galles du Sud. Mais il était possible qu'il en existât d'autres dont la morsure est mortelle, tels que ces vipères-sourdes, à queue fourchue, qui se redressent sous le pied, ou ces erpents ailés, munis de deux oreillettes qui leur permet- ent de s'élancer avec une rapidité extrême. Top, le pre- mier moment de surprise passé, donnait la chasse aux

reptiles avec un acharnement qui faisait craindre pour lui. Aussi son maître le rappelait-il constamment.

L'embouchure du Creek-Rouge, à l'endroit où il se jetait dans le lac, fut bientôt atteinte. Les explorateurs reconnurent sur la rive opposée le point qu'ils avaient déjà visité en descendant du mont Franklin. Cyrus Smith constata que le débit d'eau du creek était assez considérable ; il était donc nécessaire qu'en un endroit quelconque, la nature eût offert un déversoir au trop-plein du lac. C'était ce déversoir qu'il s'agissait de découvrir, car, sans doute, il formait une chute dont il serait possible d'utiliser la puissance mécanique.

Les colons, marchant à volonté, mais sans trop s'écarter les uns des autres, commencèrent donc à contourner la rive du lac, qui était très-accore. Les eaux semblaient extrêmement poissonneuses, et Pencroff se promit bien de fabriquer quelques engins de pêche afin de les exploiter.

Il fallut d'abord doubler la pointe aiguë du nord-est. On eût pu supposer que la décharge des eaux s'opérait en cet endroit, car l'extrémité du lac venait presque affleurer la lisière du plateau. Mais il n'en était rien, et les colons continuèrent d'explorer la rive, qui, après une légère courbure, redescendait parallèlement au littoral.

De ce côté, la berge était moins boisée, mais quelques bouquets d'arbres, semés çà et là, ajoutaient au pittoresque du paysage. Le lac Grant apparaissait alors dans toute son étendue, et aucun souffle ne ridait l'

surface de ses eaux. Top, en battant les broussailles, fit lever des bandes d'oiseaux divers, que Gédéon Spilett et Harbert saluèrent de leurs flèches. Un de ces volatiles fut même adroitement atteint par le jeune garçon, et tomba au milieu d'herbes marécageuses. Top se précipita vers lui, et rapporta un bel oiseau nageur, couleur d'ardoise, à bec court, à plaque frontale très-développée, aux doigts élargis par une bordure festonnée, aux ailes bordées d'un liséré blanc. C'était un «foulque», de la taille d'une grosse perdrix, appartenant à ce groupe des macrodactyles qui forme la transition entre l'ordre des échassiers et celui des palmipèdes. Triste gibier, en somme, et d'un goût qui devait laisser à désirer. Mais Top se montrerait sans doute moins difficile que ses maîtres, et il fut convenu que le foulque servirait à son souper.

Les colons suivaient alors la rive orientale du lac, et ils ne devaient pas tarder à atteindre la portion déjà reconnue. L'ingénieur était fort surpris, car il ne voyait aucun indice d'écoulement du trop-plein des eaux. Le reporter et le marin causaient avec lui, et il ne leur dissimulait point son étonnement.

En ce moment, Top, qui avait été fort calme jusqu'alors, donna des signes d'agitation. L'intelligent animal allait et venait sur la berge, s'arrêtait soudain, et regardait les eaux, une patte levée, comme s'il eût été en arrêt sur quelque gibier invisible; puis, il aboyait avec fureur, en quêtant, pour ainsi dire, et se taisait subitement.

Ni Cyrus Smith, ni ses compagnons n'avaient d'abord fait attention à ce manége de Top ; mais les aboiements du chien devinrent bientôt si fréquents, que l'ingénieur s'en préoccupa.

« Qu'est-ce qu'il y a, Top ? » demanda-t-il.

Le chien fit plusieurs bonds vers son maître, en laissant voir une inquiétude véritable, et il s'élança de nouveau vers la berge. Puis, tout à coup, il se précipita dans le lac.

« Ici, Top ! cria Cyrus Smith, qui ne voulait pas laisser son chien s'aventurer sur ces eaux suspectes.

— Qu'est-ce qui se passe donc là-dessous? demanda Pencroff en examinant la surface du lac.

— Top aura senti quelque amphibie, répondit Harbert.

— Un alligator, sans doute ? dit le reporter.

— Je ne le pense pas, répondit Cyrus Smith. Les alligators ne se rencontrent que dans les régions moins élevées en latitude. »

Cependant, Top était revenu à l'appel de son maître, et avait regagné la berge ; mais il ne pouvait rester en repos ; il sautait au milieu des grandes herbes, et, son instinct le guidant, il semblait suivre quelque être invisible qui se serait glissé sous les eaux du lac, en en rasant les bords. Cependant, les eaux étaient calmes, et pas une ride n'en troublait la surface. Plusieurs fois, les colons s'arrêtèrent sur la berge, et ils observèrent avec attention. Rien n'apparut. Il y avait là quelque mystère.

L'ingénieur était fort intrigué.

« Poursuivons jusqu'au bout cette exploration, » dit-il.

Une demi-heure après, ils étaient tous arrivés à l'angle sud-est du lac et se retrouvaient sur le plateau même de Grande-Vue. A ce point, l'examen des rives du lac devait être considéré comme terminé, et, cependant, l'ingénieur n'avait pu découvrir par où et comment s'opérait la décharge des eaux.

« Pourtant, ce déversoir existe, répétait-il, et puisqu'il n'est pas extérieur, il faut qu'il soit creusé à l'intérieur du massif granitique de la côte !

— Mais quelle importance attachez-vous à savoir cela, mon cher Cyrus ? demanda Gédéon Spilett.

— Une assez grande, répondit l'ingénieur, car si l'épanchement se fait à travers le massif, il est possible qu'il s'y trouve quelque cavité, qu'il eût été facile de rendre habitable après avoir détourné les eaux.

— Mais n'est-il pas possible, monsieur Cyrus, que les eaux s'écoulent par le fond même du lac, dit Harbert, et qu'elles aillent à la mer par un conduit souterrain ?

— Cela peut être, en effet, répondit l'ingénieur, et, si cela est, nous serons obligés de bâtir notre maison nous-mêmes, puisque la nature n'a pas fait les premiers frais de construction. »

Les colons se disposaient donc à traverser le plateau pour regagner les Cheminées, car il était cinq heures du soir, quand Top donna de nouveaux signes d'agitation. Il aboyait avec rage, et, avant que son maître eût

pu le retenir, il se précipita une seconde fois dans le lac.

Tous coururent vers la berge. Le chien en était déjà à plus de vingt pieds, et Cyrus Smith le rappelait vivement, quand une tête énorme émergea de la surface des eaux, qui ne paraissaient pas être profondes en cet endroit.

Harbert reconnut aussitôt l'espèce d'amphibie auquel appartenait cette tête conique à gros yeux, que décoraient des moustaches à longs poils soyeux.

« Un lamantin ! » s'écria-t-il.

Ce n'était pas un lamantin, mais un spécimen de cette espèce, comprise dans l'ordre des cétacés, qui porte le nom de « dugong », car ses narines étaient ouvertes à la partie supérieure de son museau.

L'énorme animal s'était précipité sur le chien, qui voulut vainement l'éviter en revenant vers la berge. Son maître ne pouvait rien pour le sauver, et avant même qu'il fût venu à la pensée de Gédéon Spilett ou d'Harbert d'armer leurs arcs, Top, saisi par le dugong, disparaissait sous les eaux.

Nab, son épieu ferré à la main, voulut se jeter au secours du chien, décidé à s'attaquer au formidable animal jusque dans son élément.

« Non, Nab, » dit l'ingénieur, en retenant son courageux serviteur.

Cependant, une lutte se passait sous les eaux, lutte inexplicable, car, dans ces conditions, Top ne pouvait évidemment pas résister, lutte qui devait être terrible

on le voyait aux bouillonnements de la surface, lutte, enfin, qui ne pouvait se terminer que par la mort du chien ! Mais soudain, au milieu d'un cercle d'écume, on vit reparaître Top. Lancé en l'air par quelque force inconnue, il s'éleva à dix pieds au-dessus de la surface du lac, retomba au milieu des eaux profondément troublées, et eût bientôt regagné la berge sans blessures graves, miraculeusement sauvé.

Cyrus Smith et ses compagnons regardaient sans comprendre. Circonstance non moins inexplicable encore ! On eût dit que la lutte continuait encore sous les eaux. Sans doute le dugong, attaqué par quelque puissant animal, après avoir lâché le chien, se battait pour son propre compte.

Mais cela ne dura pas longtemps. Les eaux se rougirent de sang, et le corps du dugong, émergeant d'une nappe écarlate qui se propagea largement, vint bientôt s'échouer sur une petite grève à l'angle sud du lac.

Les colons coururent vers cet endroit. Le dugong était mort. C'était un énorme animal, long de quinze à seize pieds, qui devait peser de trois à quatre mille livres. A son cou s'ouvrait une blessure qui semblait avoir été faite avec une lame tranchante.

Quel était donc l'amphibie qui avait pu, par ce coup terrible, détruire le formidable dugong ? Personne n'eût pu le dire, et, assez préoccupés de cet incident, Cyrus Smith et ses compagnons rentrèrent aux Cheminées.

CHAPITRE XVII

Visite au lac. — Le courant indicateur. — Les projets de Cyrus Smith. — La graisse de dugong. — Emploi des pyrites schisteuses. — Le sulfate de fer. — Comment se fait la glycérine. — Le savon. — Le salpêtre. — Acide sulfurique. — Acide azotique. — La nouvelle chute.

Le lendemain, 7 mai, Cyrus Smith et Gédéon Spilett, laissant Nab préparer le déjeuner, gravirent le plateau de Grande-Vue, tandis que Harbert et Pencroff remontaient la rivière, afin de renouveler la provision de bois.

L'ingénieur et le reporter arrivèrent bientôt à cette petite grève, située à la pointe sud du lac, et sur laquelle l'amphibie était resté échoué. Déjà des bandes d'oiseaux s'étaient abattus sur cette masse charnue, et il fallut les chasser à coups de pierres, car Cyrus Smith désirait conserver la graisse du dugong et l'utiliser pour les besoins de la colonie. Quant à la chair de l'animal, elle ne pouvait manquer de fournir une nourriture excellente, puisque, dans certaines régions de la Malaisie, elle est spécialement réservée à la table des princes indigènes. Mais cela, c'était l'affaire de Nab.

En ce moment, Cyrus Smith avait en tête d'autre

pensées. L'incident de la veille ne s'était point effacé de son esprit et ne laissait pas de le préoccuper. Il aurait voulu percer le mystère de ce combat sous-marin, et savoir quel congénère des mastodontes ou autres monstres marins avait fait au dugong une si étrange blessure.

Il était donc là, sur le bord du lac, regardant, observant, mais rien n'apparaissait sous les eaux tranquilles, qui étincelaient aux premiers rayons du soleil.

Sur cette petite grève qui supportait le corps du dugong, les eaux étaient peu profondes ; mais, à partir de ce point, le fond du lac s'abaissait peu à peu, et il était probable qu'au centre, la profondeur devait être considérable. Le lac pouvait être considéré comme une large vasque, qui avait été remplie par les eaux du Creek-Rouge.

« Eh bien, Cyrus, demanda le reporter, il me semble que ces eaux n'offrent rien de suspect?

— Non, mon cher Spilett, répondit l'ingénieur, et je ne sais vraiment comment expliquer l'incident d'hier!

— J'avoue, reprit Gédéon Spilett, que la blessure faite à cet amphibie est au moins étrange, et je ne saurais expliquer davantage comment il a pu se faire que Top ait été si vigoureusement rejeté hors des eaux? On croirait vraiment que c'est un bras puissant qui l'a lancé ainsi, et que ce même bras, armé d'un poignard, a ensuite donné la mort au dugong!

— Oui, répondit l'ingénieur, qui était devenu pensif. Il y a là quelque chose que je ne puis comprendre. Mais

comprenez-vous davantage, mon cher Spilett, de quelle manière j'ai été sauvé moi-même, comment j'ai pu être arraché des flots et transporté dans les dunes? Non, n'est-il pas vrai? Aussi je pressens là quelque mystère que nous découvrirons sans doute un jour. Observons donc, mais n'insistons pas devant nos compagnons sur ces singuliers incidents. Gardons nos remarques pour nous et continuons notre besogne. »

On le sait, l'ingénieur n'avait encore pu découvrir par où s'échappait le trop-plein du lac, mais comme il n'avait vu nul indice qu'il débordât jamais, il fallait nécessairement qu'un déversoir existât quelque part. Or, précisément, Cyrus Smith fut assez surpris de distinguer un courant assez prononcé qui se faisait sentir en cet endroit. Il jeta quelques petits morceaux de bois, et vit qu'ils se dirigeaient vers l'angle sud. Il suivit ce courant, en marchant sur la berge, et il arriva à la pointe méridionale du lac.

Là se produisait une sorte de dépression des eaux, comme si elles se fussent brusquement perdues dans quelque fissure du sol.

Cyrus Smith écouta, en mettant son oreille au niveau du lac, et il entendit très distinctement le bruit d'une chute souterraine.

« C'est là, dit-il en se relevant, là que s'opère la décharge des eaux, là, sans doute, que par un conduit creusé dans le massif de granit elles s'en vont rejoindre la mer, à travers quelques cavités que nous saurions utiliser à notre profit! Eh bien! je le saurai! »

L'ingénieur coupa une longue branche, il la dépouilla de ses feuilles, et, en la plongeant à l'angle des deux rives, il reconnut qu'il existait un large trou ouvert à un pied seulement au-dessous de la surface des eaux. Ce trou, c'était l'orifice du déversoir vainement cherché jusqu'alors, et la force du courant y était telle, que la branche fut arrachée des mains de l'ingénieur et disparut.

« Il n'y a plus à douter maintenant, répéta Cyrus Smith. Là est l'orifice du déversoir, et cet orifice, je le mettrai à découvert.

— Comment ? demanda Gédéon Spilett.

— En abaissant de trois pieds le niveau des eaux du lac.

— Et comment abaisser leur niveau ?

— En leur ouvrant une autre issue plus vaste que celle-ci.

— En quel endroit, Cyrus ?

— Sur la partie de la rive qui se rapproche le plus près de la côte.

— Mais c'est une rive de granit ! fit observer le reporter.

— Eh bien, répondit Cyrus Smith, je le ferai sauter, ce granit, et les eaux, en s'échappant, baisseront de manière à découvrir cet orifice...

— Et formeront une chute en tombant sur la grève, ajouta le reporter.

— Une chute que nous utiliserons ! répondit Cyrus. Venez, venez ! »

L'ingénieur entraîna son compagnon, dont la confiance en Cyrus Smith était telle qu'il ne doutait pas que l'entreprise ne réussît. Et pourtant, cette rive de granit, comment l'ouvrir, comment, sans poudre et avec des instruments imparfaits, désagréger ces roches? N'était-ce pas un travail au-dessus de ses forces, auquel l'ingénieur allait s'acharner?

Quand Cyrus Smith et le reporter rentrèrent aux Cheminées, ils y trouvèrent Harbert et Pencroff occupés à décharger leur train de bois.

« Les bûcherons vont avoir fini, monsieur Cyrus, dit le marin en riant, et quand vous aurez besoin de maçons...

— De maçons, non, mais de chimistes, répondit l'ingénieur.

— Oui, ajouta le reporter, nous allons faire sauter l'île...

— Sauter l'île! s'écria Pencroff.

— En partie, du moins! répliqua Gédéon Spilett.

— Écoutez-moi, mes amis, » dit l'ingénieur.

Et il leur fit connaître le résultat de ses observations. Suivant lui, une cavité plus ou moins considérable devait exister dans la masse de granit qui supportait le plateau de Grande-Vue, et il prétendait pénétrer jusqu'à elle. Pour ce faire, il fallait tout d'abord dégager l'ouverture par laquelle se précipitaient les eaux, et, par conséquent, abaisser leur niveau en leur procurant une plus large issue. De là, nécessité de fabriquer une substance explosive qui pût pratiquer une forte saignée en un autre

int de la rive. C'est ce qu'allait tenter Cyrus Smith au
oyen des minéraux que la nature mettait à sa dispo-
ion.

Inutile de dire avec quel enthousiasme tous, et plus
rticulièrement Pencroff, accueillirent ce projet. Em-
oyer les grands moyens, éventrer ce granit, créer une
scade, cela allait au marin ! Et il serait aussi bien
imiste que maçon ou bottier, puisque l'ingénieur avait
soin de chimistes. Il serait tout ce qu'on voudrait,
même professeur de danse et de maintien, » dit-il à
b, si cela était jamais nécessaire.

Nab et Pencroff furent tout d'abord chargés d'extraire
graisse du dugong, et d'en conserver la chair, qui
it destinée à l'alimentation. Ils partirent aussitôt,
s même demander plus d'explication. La confiance
'ils avaient en l'ingénieur était absolue.

Quelques instants après eux, Cyrus Smith, Harbert et
déon Spilett, traînant la claie et remontant la rivière,
dirigeaient vers le gisement de houille où abondaient
pyrites schisteuses qui se rencontrent, en effet, dans
terrains de transition les plus récents, et dont Cyrus
ith avait déjà rapporté un échantillon.

Toute la journée fut employée à charrier une certaine
antité de ces pyrites aux Cheminées. Le soir, il y en
it plusieurs tonnes.

Le lendemain, 8 mai, l'ingénieur commença ses ma-
ulations. Ces pyrites schisteuses étant composées
ncipalement de charbon, de silice, d'alumine et de
fure de fer, — celui-ci en excès, — il s'agissait d'isoler

le sulfure de fer et de le transformer en sulfate le pl rapidement possible. Le sulfate obtenu, on en extrair d'acide sulfurique.

C'était en effet le but à atteindre. L'acide sulfuriq est un des agents les plus employés, et l'importance i dustrielle d'une nation peut se mesurer à la consomm tion qui en est faite. Cet acide serait plus tard d'u utilité extrême aux colons pour la fabrication des bo gies, le tannage des peaux, etc., mais en ce momen l'ingénieur le réservait à un autre emploi.

Cyrus Smith choisit, derrière les Cheminées, un en placement dont le sol fût soigneusement égalisé. Sur sol, il plaça un tas de branchages et de bois haché, s lequel furent placés des morceaux de schistes pyriteu arcboutés les uns contre les autres; puis, le tout f recouvert d'une mince couche de pyrites, préalableme réduites à la grosseur d'une noix.

Ceci fait, on mit le feu au bois, dont la chaleur communiqua aux schistes, lesquels s'enflammèren puisqu'ils contenaient du charbon et du soufre. Alo de nouvelles couches de pyrites concassées furent d posées de manière à former un énorme tas, qui extérieurement tapissé de terre et d'herbes, après qu' y eut ménagé quelques évents, comme s'il se fût agi carboniser une meule de bois pour faire du charbon.

Puis, on laissa la transformation s'accomplir, et il fallait pas moins de dix à douze jours pour que le sulfu de fer fût changé en sulfate de fer et l'alumine en s fate d'alumine, deux substances également solubl

autres, silice, charbon brûlé et cendres, ne l etant s.

Pendant que s'accomplissait ce travail chimique, Cy- s Smith fit procéder à d'autres opérations. On y ttait plus que du zèle. C'était de l'acharnement.

Nab et Pencroff avaient enlevé la graisse du dugong. i avait été recueillie dans de grandes jarres de terre. tte graisse, il s'agissait d'en isoler un de ses éléments, glycérine, en la saponifiant. Or, pour obtenir ce ré- tat, il suffisait de la traiter par la soude ou la chaux. effet, l'une ou l'autre de ces substances, après avoir aqué la graisse, formerait un savon en isolant la gly- ine, et c'était cette glycérine que l'ingénieur voulait cisément obtenir. La chaux ne lui manquait pas, on sait; seulement le traitement par la chaux ne devait nner que des savons calcaires, insolubles et par con- quent inutiles, tandis que le traitement par la soude rnirait, au contraire, un savon soluble, qui trouve- t son emploi dans les nettoyages domestiques Or, en mme pratique, Cyrus Smith devait plutôt chercher à enir de la soude. Était-ce difficile? Non, car les plantes rines abondaient sur le rivage, salicornes, ficoïdes, toutes ces fucacées qui forment les varechs et les mons. On recueillit donc une grande quantité de ces ntes, on les fit d'abord sécher, puis ensuite brûler ns des fosses en plein air. La combustion de ces ntes fut entretenue pendant plusieurs jours, de ma- re que la chaleur s'élevât au point d'en fondre les ndres, et le résultat de l'incinération fut une masse

compacte grisâtre, qui est depuis longtemps conn sous le nom de « soude naturelle ».

Ce résultat obtenu, l'ingénieur traita la graisse par soude, ce qui donna, d'une part, un savon soluble, de l'autre, cette substance neutre, la glycérine.

Mais ce n'était pas tout. Il fallait encore à Cyr Smith, en vue de sa préparation future, une autre su stance, l'azotate de potasse, qui est plus connu sous nom de sel de nitre ou de salpêtre.

Cyrus Smith aurait pu fabriquer cette substance, traitant le carbonate de potasse, qui s'extrait facileme des cendres des végétaux, par de l'acide azotique. M l'acide azotique lui manquait, et c'était précisément acide qu'il voulait obtenir, en fin de compte. Il y av donc là un cercle vicieux, dont il ne fût jamais sor Très-heureusement, cette fois, la nature allait lui four le salpêtre, sans qu'il eût d'autre peine que de le masser. Harbert en découvrit un gisement dans le no de l'île, au pied du mont Franklin, et il n'y eut plus q purifier ce sel.

Ces divers travaux durèrent une huitaine de jours. étaient donc achevés, avant que la transformation sulfure en sulfate de fer eût été accomplie. Pendant jours qui suivirent, les colons eurent le temps de fab quer de la poterie réfractaire en argile plastique et construire un fourneau de briques d'une disposition p ticulière qui devait servir à la distillation du sulfate fer, lorsque celui-ci serait obtenu. Tout cela fut ach vers le 18 mai, à peu près au moment où la transform

on chimique se terminait. Gédéon Spilett, Harbert, ab et Pencroff, habilement guidés par l'ingénieur, aient devenus les plus adroits ouvriers du monde. La cessité est, d'ailleurs, de tous les maîtres, celui qu'on oute le plus et qui enseigne le mieux.

Lorsque le tas de pyrites eut été entièrement réditu r le feu, le résultat de l'opération, consistant en sulfate fer, sulfate d'alumine, silice, résidu de charbon et ndres, fut déposé dans un bassin rempli d'eau. On ita ce mélange, on le laissa reposer, puis on le décanta, on obtint un liquide clair, contenant en dissolution du lfate de fer et du sulfate d'alumine, les autres matières ant restées solides, puisqu'elles étaient insolubles. fin, ce liquide s'étant vaporisé en partie, des cristaux sulfate de fer se déposèrent, et les eaux-mères, c'est-dire le liquide non vaporisé, qui contenait du sulfate alumine, furent abandonnées.

Cyrus Smith avait donc à sa disposition une assez ande quantité de ces cristaux de sulfate de fer, dont il gissait d'extraire l'acide sulfurique.

Dans la pratique industrielle, c'est une coûteuse instal-ion que celle qu'exige la fabrication de l'acide sulfuri-e. Il faut, en effet, des usines considérables, un outil-ge spécial, des appareils de platine, des chambres de omb, inattaquables à l'acide, et dans lesquelles s'opère transformation, etc. L'ingénieur n'avait point cet tillage à sa disposition, mais il savait qu'en Bohême rticulièrement, on fabrique l'acide sulfurique par des oyens plus simples, qui ont même l'avantage de le

produire à un degré supérieur de concentration. C'e
ainsi que se fait l'acide connu sous le nom d'acide
Nordhausen.

Pour obtenir l'acide sulfurique, Cyrus Smith n'ava
plus qu'une seule opération à faire : calciner en va
clos les cristaux de sulfate de fer, de manière que l'aci
sulfurique se distillât en vapeurs, lesquelles vapeu
produiraient ensuite l'acide par condensation.

C'est à cette manipulation que servirent les poteri
réfractaires, dans lequelles furent placés les cristaux,
le four, dont la chaleur devait distiller l'acide sulfuriqu
L'opération fut parfaitement conduite, et le 20 ma
douze jours après avoir commencé, l'ingénieur éta
possesseur de l'agent qu'il comptait utiliser plus ta
de tant de façons différentes.

Or, pourquoi voulait-il donc avoir cet agent? To
simplement pour produire l'acide azotique, et cela f
aisé, puisque le salpêtre, attaqué par l'acide sulfuriqu
lui donna précisément cet acide par distillation.

Mais, en fin de compte, à quoi allait-il employer
acide azotique? C'est ce que ses compagnons ign
raient encore, car il n'avait pas dit le dernier mot de s
travail.

Cependant, l'ingénieur touchait à son but, et une d
nière opération lui procura la substance qui avait exi
tant de manipulations.

Après avoir pris de l'acide azotique, il le mit en p
sence de la glycérine, qui avait été préalablement co
centrée par évaporation au bain-marie, et il obti

ème sans employer de mélange réfrigérant, plusieurs ntes d'un liquide huileux et jaunâtre.

Cette dernière opération, Cyrus Smith l'avait faite ul, à l'écart, loin des Cheminées, car elle présentait s dangers d'explosion, et, quand il rapporta un flacon ce liquide à ses amis, il se contenta de leur dire :

« Voilà de la nitro-glycérine! »

C'était, en effet, ce terrible produit, dont la puissance plosible est peut-être décuple de celle de la poudre dinaire, et qui a déjà causé tant d'accidents! Toutefois, depuis qu'on a trouvé le moyen de le transformer dynamite, c'est-à-dire de le mélanger avec une subance solide, argile ou sucre, assez poreuse pour le renir, le dangereux liquide a pu être utilisé avec plus de curité. Mais la dynamite n'était pas encore connue à poque où les colons opéraient dans l'île Lincoln.

« Et c'est cette liqueur-là qui va faire sauter nos rochers? dit Pencroff d'un air assez incrédule.

— Oui, mon ami, répondit l'ingénieur, et cette nitroycérine produira d'autant plus d'effet, que ce granit extrêmement dur et qu'il opposera une résistance us grande à l'éclatement.

— Et quand verrons-nous cela, monsieur Cyrus?

— Demain, dès que nous aurons creusé un trou de me, » répondit l'ingénieur.

Le lendemain, — 21 mai, — dès l'aube, les mineurs rendirent à une pointe qui formait la rive est du lac ant, et à cinq cents pas seulement de la côte. En cet droit, le plateau était en contre-bas des eaux, qui

n'étaient retenues que par leur cadre de granit. Il é
donc évident que si l'on brisait ce cadre, les eaux s
chapperaient par cette issue et formeraient un ruiss
qui, après avoir coulé à la surface inclinée du plate
irait se précipiter sur la grève. Par suite, il y au
abaissement général du niveau du lac, et mise à déc
vert de l'orifice du déversoir, — ce qui était le but fi

C'était donc le cadre qu'il s'agissait de briser. Sous
direction de l'ingénieur, Pencroff, armé d'un pic q
maniait adroitement et vigoureusement, attaqua le gra
sur le revêtement extérieur. Le trou qu'il s'agissait
percer prenait naissance sur une arête horizontale de
rive, et il devait s'enfoncer obliquement, de manièr
rencontrer un niveau sensiblement inférieur à celui
eaux du lac. De cette façon, la force explosive, en éc
tant les roches, permettrait aux eaux de s'épanc
largement au dehors et, par suite, de s'abaisser s
fisamment.

Le travail fut long, car l'ingénieur, voulant produ
un effet formidable, ne comptait pas consacrer moins
dix litres de nitro-glycérine à l'opération. Mais Pencr
relayé par Nab, fit si bien que, vers quatre heures
soir, le trou de mine était achevé.

Restait la question d'inflammation de la substa
explosive. Ordinairement, la nitro-glycérine s'enflam
au moyen d'amorces de fulminate qui, en éclatant, dé
minent l'explosion. Il faut, en effet, un choc pour pro
quer l'explosion, et, allumée simplement, cette substa
brûlerait sans éclater.

yrus Smith aurait certainement pu fabriquer une orce. A défaut de fulminate, il pouvait facilement enir une substance analogue au coton-poudre, puis-l avait de l'acide azotique à sa disposition. Cette sub-nce, pressée dans une cartouche, et introduite dans nitro-glycérine, aurait éclaté au moyen d'une mèche déterminé l'explosion.

lais Cyrus Smith savait que la nitro-glycérine a la priété de détonner au choc. Il résolut donc d'utiliser e propriété, quitte à employer un autre moyen, si ni-là ne réussissait pas.

En effet, le choc d'un marteau sur quelques gouttes nitro-glycérine, répandues à la surface d'une pierre e, suffit à provoquer l'explosion. Mais l'opérateur ne ivait être là, à donner le coup de marteau, sans être time de l'opération. Cyrus Smith imagina donc de pendre à un montant, au-dessus du trou de mine, et moyen d'une fibre végétale, une masse de fer pesant sieurs livres. Une autre longue fibre, préalablement frée, était attachée au milieu de la première par une ses extrémités, tandis que l'autre extrémité traînait le sol jusqu'à une distance de plusieurs pieds du u de mine. Le feu étant mis à cette seconde fibre, brûlerait jusqu'à ce qu'elle eût atteint la première. le-ci, prenant feu à son tour, se romprait, et la masse fer serait précipitée sur la nitro-glycérine.

Cet appareil fut donc installé; puis l'ingénieur, après oir fait éloigner ses compagnons, remplit le trou de ne de manière que la nitro-glycérine vînt en affleurer

l'ouverture, et il en jeta quelques gouttes à la surface d la roche, au-dessous de la masse de fer déjà suspendue

Ceci fait, Cyrus Smith prit l'extrémité de la fibre sou frée, il l'alluma, et, quittant la place, il revint retrouve ses compagnons aux Cheminées.

La fibre devait brûler pendant vingt-cinq minutes et, en effet, vingt-cinq minutes après, une explosion dont on ne saurait donner l'idée, retentit. Il sembla qu toute l'île tremblait sur sa base. Une gerbe de pierre se projeta dans les airs comme si elle eût été vomie pa un volcan. La secousse produite par l'air déplacé fu telle, que les roches des Cheminées oscillèrent. Le colons, bien qu'ils fussent à plus de deux milles de l mine, furent renversés sur le sol.

Ils se relevèrent, ils remontèrent sur le plateau, et i coururent vers l'endroit où la berge du lac devait avo été éventrée par l'explosion...

Un triple hurrah s'échappa de leurs poitrines ! L cadre de granit était fendu sur une large place ! U cours rapide d'eau s'en échappait, courait en écuman à travers le plateau, en atteignait la crête, et se pre cipitait d'une hauteur de trois cents pieds sur l grève !

CHAPITRE XVIII

roff ne doute plus de rien. — L'ancien déversoir du lac. — Une des-
te souterraine. — La route à travers le granit. — Top a disparu.
La caverne centrale. — Le puits inférieur. — Mystère. — A coups
pic. — Le retour.

e projet de Cyrus Smith avait réussi; mais, suivant
habitude, sans témoigner aucune satisfaction, les
es serrées, le regard fixe, il restait immobile. Har-
était enthousiasmé; Nab bondissait de joie; Pen-
balançait sa grosse tête et murmurait ces mots :
Allons, il va bien notre ingénieur! »
n effet, la nitro-glycérine avait puissamment agi.
saignée, faite au lac, était si importante, que le
me des eaux qui s'échappaient alors par ce nou-
déversoir était au moins triple de celui qui passait
ravant par l'ancien. Il devait donc en résulter que,
de temps après l'opération, le niveau du lac aurait
sé de deux pieds, au moins.
es colons revinrent aux Cheminées, afin d'y prendre
pics, des épieux ferrés, des cordes de fibres, un
uet et de l'amadou; puis, ils retournèrent au pla-
. Top les accompagnait.

Chemin faisant, le marin ne put s'empêcher de dire l'ingénieur :

« Mais savez-vous bien, monsieur Cyrus, qu'au moy de cette charmante liqueur que vous avez fabriquée, ferait sauter notre île tout entière ?

— Sans aucun doute, l'île, les continents, et la ter elle-même, répondit Cyrus Smith. Ce n'est qu'une que tion de quantité.

— Ne pourriez-vous donc employer cette nitro-gl cérine au chargement des armes à feu ? demanda marin.

— Non, Pencroff, car c'est une substance trop br sante. Mais il serait aisé de fabriquer de la poudr coton, ou même de la poudre ordinaire, puisque no avons l'acide azotique, le salpêtre, le soufre et le cha bon. Malheureusement, ce sont les armes que nous n' vons pas.

— Oh ! monsieur Cyrus, répondit le marin, avec peu de bonne volonté !... »

Décidément, Pencroff avait rayé le mot « impossible du dictionnaire de l'île Lincoln.

Les colons, arrivés au plateau de Grande-Vue, dirigèrent immédiatement vers la pointe du lac, près laquelle s'ouvrait l'orifice de l'ancien déversoir, q maintenant, devait être à découvert. Le déversoir ser donc devenu praticable, puisque les eaux ne s'y pré piteraient plus, et il serait facile sans doute d'en recc naître la disposition intérieure.

En quelques instants, les colons avaient atteint l'an

nférieur du lac, et un coup d'œil leur suffit pour cons-
ater que le résultat avait été obtenu.

En effet, dans la paroi granitique du lac, et mainte-
ant au-dessus du niveau des eaux, apparaissait l'orifice
ant cherché. Un étroit épaulement, laissé à nu par le
etrait des eaux, permettait d'y arriver. Cet orifice me-
urait vingt pieds de largeur environ, mais il n'en avait
ue deux de hauteur. C'était comme une bouche d'égout
la bordure d'un trottoir. Cet orifice n'aurait donc pu
vrer un passage facile aux colons; mais Nab et Pen-
roff prirent leur pic, et, en moins d'une heure, ils lui
urent donné une hauteur suffisante.

L'ingénieur s'approcha alors et reconnut que les pa-
ois du déversoir, dans sa partie supérieure, n'accusaient
as une pente de plus de trente à trente-cinq degrés.
lles étaient donc praticables, et, pourvu que leur décli-
té ne s'accrût pas, il serait facile de les descendre jus-
u'au niveau même de la mer. Si donc, ce qui était fort
robable, quelque vaste cavité existait à l'intérieur du
assif granitique, on trouverait peut-être moyen de l'u-
iser.

« Eh bien, monsieur Cyrus, qu'est-ce qui nous ar-
te? demanda le marin, impatient de s'aventurer dans
troit couloir. Vous voyez que Top nous a précédés!

— Bien, répondit l'ingénieur. Mais il faut y voir
air. — Nab, va couper quelques branches résineu-
s. »

Nab et Harbert coururent vers les rives du lac, om-
agées de pins et autres arbres verts, et ils revinrent

bientôt avec des branches qu'ils disposèrent en forme de torches. Ces torches furent allumées au feu du briquet, et, Cyrus Smith en tête, les colons s'engagèrent dans le sombre boyau que le trop-plein des eaux emplissait naguère.

Contrairement à ce qu'on eût pu supposer, le diamètre de ce boyau allait en s'élargissant, de telle sorte que les explorateurs, presque aussitôt, purent se tenir droit en descendant. Les parois de granit, usées par les eaux depuis un temps infini, étaient glissantes, et il fallait se garder des chutes. Aussi, les colons s'étaient-ils liés les uns aux autres au moyen d'une corde, ainsi que font les ascensionnistes dans les montagnes. Heureusement, quelques saillies du granit, formant de véritables marches, rendaient la descente moins périlleuse. Des gouttelettes, encore suspendues aux rocs, s'irisaient çà et là sous le feu des torches, et on eût pu croire que les parois étaient revêtues d'innombrables stalactites. L'ingénieur observa ce granit noir. Il n'y vit pas une strate, pas une faille. La masse était compacte et d'un grain extrêmement serré. Ce boyau datait donc de l'origine même de l'île. Ce n'étaient point les eaux qui l'avaient creusé peu à peu. Pluton, et non pas Neptune, l'avait foré de sa propre main, et l'on pouvait distinguer sur la muraille les traces d'un travail éruptif que le lavage des eaux n'avait pu totalement effacer.

Les colons ne descendaient que fort lentement. Ils n'étaient pas sans éprouver une certaine émotion, à s'aventurer ainsi dans les profondeurs de ce massif, que des

êtres humains visitaient évidemment pour la première fois. Ils ne parlaient pas, mais ils réfléchissaient, et cette réflexion dut venir à plus d'un, que quelque poulpe ou autre gigantesque céphalopode pouvait occuper les cavités intérieures, qui se trouvaient en communication avec la mer. Il fallait donc ne s'aventurer qu'avec une certaine prudence.

Du reste, Top tenait la tête de la petite troupe, et l'on pouvait s'en rapporter à la sagacité du chien, qui ne manquerait point de donner l'alarme, le cas échéant.

Après avoir descendu une centaine de pieds, en suivant une route assez sinueuse, Cyrus Smith, qui marchait en avant, s'arrêta, et ses compagnons le rejoignirent. L'endroit où ils firent halte était évidé, de manière à former une caverne de médiocre dimension. Des gouttes d'eau tombaient de sa voûte, mais elles ne provenaient pas d'un suintement à travers le massif. C'étaient simplement les dernières traces laissées par le torrent qui avait si longtemps grondé dans cette cavité, et l'air, légèrement humide, n'émettait aucune émanation méphitique.

« Eh bien, mon cher Cyrus? dit alors Gédéon Spilett. Voici une retraite bien ignorée, bien cachée dans ces profondeurs, mais, en somme, elle est inhabitable.

— Pourquoi inhabitable? demanda le marin.

— Parce qu'elle est trop petite et trop obscure.

— Ne pouvons-nous l'agrandir, la creuser, y pratiquer des ouvertures pour le jour et l'air? répondit Pencroff, qui ne doutait plus de rien.

— Continuons, répondit Cyrus Smith, continuons notre exploration. Peut-être, plus bas, la nature nous aura-t-elle épargné ce travail.

— Nous ne sommes encore qu'au tiers de la hauteur, fit observer Harbert.

— Au tiers environ, répondit Cyrus Smith, car nous avons descendu une centaine de pieds depuis l'orifice, et il n'est pas impossible qu'à cent pieds plus bas...

— Où est donc Top?... » demanda Nab en interrompant son maître.

On chercha dans la caverne. Le chien n'y était pas.

« Il aura probablement continué sa route, dit Pencroff.

— Rejoignons-le, » répondit Cyrus Smith.

La descente fut reprise. L'ingénieur observait avec soin les déviations que le déversoir subissait, et, malgré tant de détours, il se rendait assez facilement compte de sa direction générale, qui allait vers la mer.

Les colons s'étaient encore abaissés d'une cinquantaine de pieds suivant la perpendiculaire, quand leur attention fut attirée par des sons éloignés qui venaient des profondeurs du massif. Ils s'arrêtèrent et écoutèrent. Ces sons, portés à travers le couloir, comme la voix à travers un tuyau acoustique, arrivaient nettement à l'oreille.

« Ce sont les aboiements de Top! s'écria Harbert.

— Oui, répondit Pencroff, et notre brave chien aboie même avec fureur!

— Nous avons nos épieux ferrés, dit Cyrus Smith. Tenons-nous sur nos gardes, et en avant!

— Cela est de plus en plus intéressant, » murmura Gédéon Spilett à l'oreille du marin, qui fit un signe affirmatif.

Cyrus Smith et ses compagnons se précipitèrent pour se porter au secours du chien. Les aboiements de Top devenaient de plus en plus perceptibles. On sentait dans sa voix saccadée une rage étrange. Était-il donc aux prises avec quelque animal dont il avait troublé la retraite? On peut dire que, sans songer au danger auquel ils s'exposaient, les colons se sentaient maintenant pris d'une irrésistible curiosité. Ils ne descendaient plus le couloir, ils se laissaient pour ainsi dire glisser sur sa paroi, et, en quelques minutes, soixante pieds plus bas, ils eurent rejoint Top.

Là, le couloir aboutissait à une vaste et magnifique caverne. Là, Top, allant et venant, aboyait avec fureur. Pencroff et Nab, secouant leurs torches, jetèrent de grands éclats de lumière à toutes les aspérités du granit, et, en même temps, Cyrus Smith, Gédéon Spilett, Harbert, l'épieu dressé, se tinrent prêts à tout événement.

L'énorme caverne était vide. Les colons la parcoururent en tous sens. Il n'y avait rien, pas un animal, pas un être vivant! Et, cependant, Top continuait d'aboyer. Ni les caresses, ni les menaces ne purent le faire taire.

« Il doit y avoir quelque part une issue par laquelle les eaux du lac s'en allaient à la mer, dit l'ingénieur.

— En effet, répondit Pencroff, et prenons garde de tomber dans un trou.

— Va, Top, va! » cria Cyrus Smith.

Le chien, excité par les paroles de son maître, courut vers l'extrémité de la caverne, et, là, ses aboiements redoublèrent.

On le suivit, et, à la lumière des torches, apparut l'orifice d'un véritable puits qui s'ouvrait dans le granit. C'était bien par là que s'opérait la sortie des eaux autrefois engagées dans le massif, et, cette fois, ce n'était plus un couloir oblique et praticable, mais un puits perpendiculaire, dans lequel il eût été impossible de s'aventurer.

Les torches furent penchées au-dessus de l'orifice. On ne vit rien. Cyrus Smith détacha une branche enflammée et la jeta dans cet abîme. La résine éclatante, dont le pouvoir éclairant s'accrut encore par la rapidité de sa chute, illumina l'intérieur du puits, mais rien n'apparut encore. Puis, la flamme s'éteignit avec un léger frémissement indiquant qu'elle avait atteint la couche d'eau, c'est-à-dire le niveau de la mer.

L'ingénieur, calculant le temps employé à la chute, put en estimer la profondeur du puits, qui se trouva être de quatre-vingt-dix pieds environ.

Le sol de la caverne était donc situé à quatre-vingt-dix pieds au-dessus du niveau de la mer.

« Voici notre demeure, dit Cyrus Smith.

— Mais elle était occupée par un être quelconque, répondit Gédéon Spilett, qui ne trouvait pas sa curiosité satisfaite.

— Eh bien, l'être quelconque, amphibie ou autre,

est enfui par cette issue, répondit l'ingénieur, et il nous cédé la place.

— N'importe, ajouta le marin, j'aurais bien voulu être op, il y a un quart d'heure, car enfin ce n'est pas sans ison qu'il a aboyé ! »

Cyrus Smith regardait son chien, et celui de ses compagnons qui se fût approché de lui l'eût entendu murmurer ces paroles :

« Oui, je crois bien que Top en sait plus long que nous r bien des choses ! »

Cependant, les désirs des colons se trouvaient en ande partie réalisés. Le hasard, aidé par la merveilse sagacité de leur chef, les avait heureusement vis. Ils avaient là, à leur disposition, une vaste carne, dont ils ne pouvaient encore estimer la capacité la lueur insuffisante des torches, mais qu'il serait rtainement aisé de diviser en chambres, au moyen de isons de briques, et d'approprier, sinon comme une ison, du moins comme un spacieux appartement. s eaux l'avaient abandonnée et n'y pouvaient plus venir. La place était libre.

Restaient deux difficultés : premièrement, la possibi- d'éclairer cette excavation creusée dans un bloc in ; deuxièmement, la nécessité d'en rendre l'accès s facile. Pour l'éclairage, il ne fallait point songer à tablir par le haut, puisqu'une énorme épaisseur de nit plafonnait au-dessus d'elle ; mais peut-être pourt-on percer la paroi antérieure, qui faisait face à la r. Cyrus Smith, qui, pendant la descente, avait ap-

précié assez approximativement l'obliquité, et par c séquent la longueur du déversoir, était fondé à cro que la partie antérieure de la muraille devait n'être peu épaisse. Si l'éclairage était ainsi obtenu, l'accès serait aussi, car il était aussi facile de percer une po que des fenêtres, et d'établir une échelle extérieure.

Cyrus Smith fit part de ses idées à ses compagnons

« Alors, monsieur Cyrus, à l'ouvrage! répondit P croff. J'ai mon pic, et je saurai bien me faire jou travers ce mur. Où faut-il frapper?

— Ici,» répondit l'ingénieur, en indiquant au vigoure marin un renfoncement assez considérable de la par et qui devait en diminuer l'épaisseur.

Pencroff attaqua le granit, et pendant une demi-heu à la lueur des torches, il en fit voler les éclats auto de lui. La roche étincelait sous son pic. Nab le rela puis Gédéon Spilett après Nab.

Ce travail durait depuis deux heures déjà, et l' pouvait donc craindre qu'en cet endroit, la murai n'excédât la longueur du pic, quand, à un dernier co porté par Gédéon Spilett, l'instrument, passant au trav du mur, tomba au dehors.

« Hurrah! toujours hurrah! » s'écria Pencroff.

La muraille ne mesurait là que trois pieds d'épaisse

Cyrus Smith vint appliquer son œil à l'ouverture, dominait le sol de quatre-vingts pieds. Devant lui s'ét dait la lisière du rivage, l'îlot, et, au delà, l'imme mer.

Mais par ce trou assez large, car la roche s'était dé

ègée notablement, la lumière entra à flots et produisit effet magique en inondant cette splendide caverne ! dans sa partie gauche, elle ne mesurait pas plus de nte pieds de haut et de large sur une longueur de nt pieds, au contraire, à sa partie droite, elle était orme, et sa voûte s'arrondissait à plus de quatre-vingts ds de hauteur. En quelques endroits, des piliers de anit, irrégulièrement disposés, en supportaient les ombées comme celles d'une nef de cathédrale. Ap-yée sur des espèces de pieds-droits latéraux, ici se baissant en cintres, là s'élevant sur des nervures vales, se perdant sur des travées obscures dont on revoyait les capricieux arceaux dans l'ombre, ornée profusion de saillies qui formaient comme autant de ndentifs, cette voûte offrait un mélange pittoresque tout ce que les architectures byzantine, romane et thique ont produit sous la main de l'homme. Et ici, urtant, ce n'était que l'œuvre de la nature ! Elle seule ait creusé ce féerique Alhambra dans un massif de anit !

Les colons étaient stupéfaits d'admiration. Où ils ne oyaient trouver qu'une étroite cavité, ils trouvaient e sorte de palais merveilleux, et Nab s'était décou-rt, comme s'il eût été transporté dans un temple !

Des cris d'admiration étaient partis de toutes les uches. Les hurrahs retentissaient et allaient se perdre écho en écho jusqu'au fond des sombres nefs.

« Ah ! mes amis, s'écria Cyrus Smith, quand nous rons largement éclairé l'intérieur de ce massif, quand

nous aurons disposé nos chambres, nos magasins, n
offices dans sa partie gauche, il nous restera enco
cette splendide caverne, dont nous ferons notre sa
d'étude et notre musée!

— Et nous l'appellerons?... demanda Harbert.

— Granite-house (1), » répondit Cyrus Smith, no
que ses compagnons saluèrent encore de leurs hurral

En ce moment, les torches étaient presque entièreme
consumées, et comme, pour revenir, il fallait regagn
le sommet du plateau en remontant le couloir, il f
décidé que l'on remettrait au lendemain les travaux r
latifs à l'aménagement de la nouvelle demeure.

Avant de partir, Cyrus Smith vint se pencher enco
une fois au-dessus du puits sombre, qui s'enfonç
perpendiculairement jusqu'au niveau de la mer. Il écou
avec attention. Aucun bruit ne se produisit, pas mêm
celui des eaux, que les ondulations de la houle devaie
quelquefois agiter dans ces profondeurs. Une résine e
flammée fut encore jetée. Les parois du puits s'éclair
rent un instant; mais, pas plus cette fois que la premièr
il ne se révéla rien de suspect. Si quelque monstre mar
avait été inopinément surpris par le retrait des eaux,
avait maintenant regagné le large par le conduit soute
rain qui se prolongeait sous la grève, et que suivait
trop-plein du lac, avant qu'une nouvelle issue lui eût é
offerte.

(1) Palais de granit. Le mot *house* s'applique également aux palais
aux maisons. Tel Buckingham-house ou Mansion-house, à Londres.

Cependant, l'ingénieur, immobile, l'oreille attentive, regard plongé dans le gouffre, ne prononçait pas une le parole.

Le marin s'approcha de lui, alors, et, le touchant du s :

Monsieur Smith? dit-il.

— Que voulez-vous, mon ami? répondit l'ingénieur, nme s'il fût revenu du pays des rêves.

— Les torches vont bientôt s'éteindre.

— En route! » répondit Cyrus Smith.

La petite troupe quitta la caverne et commença son ension à travers le sombre déversoir. Top fermait la rche, et faisait encore entendre de singuliers grogne- nts. L'ascension fut assez pénible. Les colons s'ar- èrent quelques instants à la grotte supérieure, qui nait comme une sorte de palier, à mi-hauteur de long escalier de granit. Puis ils recommencèrent à nter.

Bientôt un air plus frais se fit sentir. Les goutte- es, séchées par l'évaporation, ne scintillaient plus les parois. La clarté fuligineuse des torches pâlis- . Celle que portait Nab s'éteignit, et, pour ne pas enturer au milieu d'une obscurité profonde, il fallait âter.

C'est ce qui fut fait, et, un peu avant quatre heures, moment où la torche du marin s'éteignait à son tour, us Smith et ses compagnons débouchaient par l'orifice déversoir.

CHAPITRE XIX

Le plan de Cyrus Smith. — La façade de Granite-house. — L'échelle corde. — Les rêves de Pencroff. — Les herbes aromatiques. — U garenne naturelle. — Dérivation des eaux pour les besoins de la nouve demeure. — Vue que l'on a des fenêtres de Granite-house.

Le lendemain, 22 mai, furent commencés les travau destinés à l'appropriation spéciale de la nouvelle d meure. Il tardait aux colons, en effet, d'échanger, po cette vaste et saine retraite, creusée en plein roc, l'abri des eaux de la mer et du ciel, leur insuffisa abri des Cheminées. Celles-ci ne devaient pas être enti rement abandonnées, cependant, et le projet de l'ing nieur était d'en faire un atelier pour les gros o vrages.

Le premier soin de Cyrus Smith fut de reconnait sur quel point précis se développait la façade de Granit house. Il se rendit sur la grève, au pied de l'énorm muraille, et comme le pic, échappé des mains du r porter, avait dû tomber perpendiculairement, il suffis de retrouver ce pic pour reconnaître l'endroit où le tr avait été percé dans le granit.

Le pic fut facilement retrouvé, et, en effet, un trou ouvrait en ligne perpendiculaire au-dessus du point où s'était fiché dans le sable, à quatre-vingts pieds environ au-dessus de la grève. Quelques pigeons de roche ntraient et sortaient déjà par cette étroite ouverture. Il mblait vraiment que ce fût pour eux que l'on eût découvert Granite-house!

L'intention de l'ingénieur était de diviser la portion roite de la caverne en plusieurs chambres précées d'un couloir d'entrée, et de l'éclairer au moyen cinq fenêtres et d'une porte percées sur la façade. ncroff admettait bien les cinq fenêtres, mais il comprenait pas l'utilité de la porte, puisque l'anen déversoir offrait un escalier naturel, par lequel serait toujours facile d'avoir accès dans Graniteuse.

« Mon ami, lui répondit Cyrus Smith, s'il nous est cile d'arriver à notre demeure par le déversoir, cela ra également facile à d'autres que nous. Je compte, au ntraire, obstruer ce déversoir à son orifice, le boucher rmétiquement, et, s'il le faut même, en dissimuler solument l'entrée en provoquant, au moyen d'un rrage, un relèvement des eaux du lac.

— Et comment entrerons-nous? demanda le marin.

— Par une échelle extérieure, répondit Cyrus Smith, e échelle de corde, qui, une fois retirée, rendra imssible l'accès de notre demeure.

— Mais pourquoi tant de précautions? dit Pencroff. qu'ici les animaux ne nous ont pas semblé être bien

redoutables. Quant à être habitée par des indigène notre île ne l'est pas!

— En êtes-vous bien sûr, Pencroff? demanda l'ing nieur, en regardant le marin.

— Nous n'en serons sûrs, évidemment, que lorsq nous l'aurons explorée dans toutes ses parties, répon Pencroff.

— Oui, dit Cyrus Smith, car nous n'en connaisso encore qu'une petite portion. Mais, en tout cas, si no n'avons pas d'ennemis au dedans, ils peuvent venir dehors, car ce sont de mauvais parages que ces parag du Pacifique. Prenons donc nos précautions contre tou éventualité. »

Cyrus Smith parlait sagement, et, sans faire aucu autre objection, Pencroff se prépara à exécuter s ordres.

La façade de Granite-house allait donc être éclair au moyen de cinq fenêtres et d'une porte, desserva ce qui constituait « l'appartement » proprement dit, au moyen d'une large baie et d'œils-de-bœuf qui pe mettraient à la lumière d'entrer à profusion dans ce merveilleuse nef qui devait servir de grande salle. Ce façade, située à une hauteur de quatre-vingts pieds a dessus du sol, était exposée à l'est, et le soleil levant saluait de ses premiers rayons. Elle se développait s cette portion de la courtine comprise entre le saill faisant angle sur l'embouchure de la Mercy, et u ligne perpendiculairement tracée au-dessus de l'ent sement de roches qui formaient les Cheminées. Ai

les mauvais vents, c'est-à-dire ceux du nord-est, ne la frappaient que d'écharpe, car elle était protégée par l'orientation même du saillant. D'ailleurs, et en attendant que les châssis des fenêtres fussent faits, l'ingénieur avait l'intention de clore les ouvertures avec des volets épais, qui ne laisseraient passer ni le vent, ni la pluie, et qu'il pourrait dissimuler au besoin.

Le premier travail consista donc à évider ces ouvertures. La manœuvre du pic sur cette roche dure eût été trop lente, et on sait que Cyrus Smith était l'homme des grands moyens. Il avait encore une certaine quantité de nitro-glycérine à sa disposition, et il l'employa utilement. L'effet de la substance explosive fut convenablement localisé, et, sous son effort, le granit se défonça aux places mêmes choisies par l'ingénieur. Puis, le pic et la pioche achevèrent le dessin ogival des cinq fenêtres, de la vaste baie, des œils-de-bœuf et de la porte, ils en dégauchirent les encadrements, dont les profils furent assez capricieusement arrêtés, et, quelques jours après le commencement des travaux, Granite-House était largement éclairé par cette lumière du levant, qui pénétrait jusque dans ses plus secrètes profondeurs.

Suivant le plan arrêté par Cyrus Smith, l'appartement devait être divisé en cinq compartiments prenant vue sur la mer : à droite, une entrée desservie par une porte à laquelle aboutirait l'échelle, puis une première chambre-cuisine, large de trente pieds, une salle à manger, mesurant quarante pieds, une chambre-dortoir, d'égale

largeur, et enfin une « chambre d'amis », réclamée pa
Pencroff, et qui confinait à la grande salle.

Ces chambres, ou plutôt cette suite de chambres, qu
formaient l'appartement de Granite-house, ne devaien
pas occuper toute la profondeur de la cavité. Elles de
vaient être desservies par un corridor ménagé entr
elles et un long magasin, dans lequel les ustensiles, le
provisions, les réserves, trouveraient largement place
Tous les produits recueillis dans l'île, ceux de la flor
comme ceux de la faune, seraient là dans des condition
excellentes de conservation, et complétement à l'abr
de l'humidité. L'espace ne manquait pas, et chaqu
objet pourrait être méthodiquement disposé. En outre
les colons avaient encore à leur disposition la petit
grotte située au-dessus de la grande caverne, et qu
serait comme le grenier de la nouvelle demeure.

Ce plan arrêté, il ne restait plus qu'à le mettre à exé
cution. Les mineurs redevinrent donc briquetiers; puis
les briques furent apportées et déposées au pied d
Granite-house.

Jusqu'alors Cyrus Smith et ses compagnons n'avaien
eu accès dans la caverne que par l'ancien déversoir. C
mode de communication les obligeait d'abord à mont
sur le plateau de Grande-Vue en faisant un détour p
la berge de la rivière, à descendre deux cents pieds p
le couloir, puis à remonter d'autant quand ils voulaie
revenir au plateau. De là, perte de temps et fatigu
considérables. Cyrus Smith résolut donc de procéd
sans retard à la fabrication d'une solide échelle

corde, qui, une fois relevée, rendrait l'entrée de Granite-house absolument inaccessible.

Cette échelle fut confectionnée avec un soin extrême, et ses montants, formés des fibres du « curry-jonc » tressées au moyen d'un moulinet, avaient la solidité d'un gros câble. Quant aux échelons, ce fut une sorte de cèdre rouge, aux branches légères et résistantes, qui les fournit, et l'appareil fut travaillé de main de maître par Pencroff.

D'autres cordes furent également fabriquées avec des fibres végétales, et une sorte de mouffle grossière fut installée à la porte. De cette façon, les briques purent être facilement enlevées jusqu'au niveau de Granite-house. Le transport des matériaux se trouvait ainsi très-simplifié, et l'aménagement intérieur proprement dit commença aussitôt. La chaux ne manquait pas, et quelques milliers de briques étaient là, prêtes à être utilisées. On dressa aisément la charpente des cloisons, très-rudimentaire d'ailleurs, et, en un temps très-court, l'appartement fut divisé en chambres et en magasin, suivant le plan convenu.

Ces divers travaux se faisaient rapidement, sous la direction de l'ingénieur, qui maniait lui-même le marteau et la truelle. Aucune main-d'œuvre n'était étrangère à Cyrus Smith, qui donnait ainsi l'exemple à des compagnons intelligents et zélés. On travaillait avec confiance, gaiement même, Pencroff ayant toujours le mot pour rire, tantôt charpentier, tantôt cordier, tantôt maçon, et communiquant sa bonne humeur à tout ce

petit monde. Sa foi dans l'ingénieur était absolue. Rien n'eût pu la troubler. Il le croyait capable de tout entreprendre et de réussir à tout. La question des vêtements et des chaussures, — question grave assurément, — celle de l'éclairage pendant les nuits d'hiver, la mise en valeur des portions fertiles de l'île, la transformation de cette flore sauvage en une flore civilisée, tout lui paraissait facile, Cyrus Smith aidant, et tout se ferait en son temps. Il rêvait de rivières canalisées, facilitant le transport des richesses du sol, d'exploitations de carrières et de mines à entreprendre, de machines propres à toutes pratiques industrielles, de chemins de fer, oui, de chemins de fer ! dont le réseau couvrirait certainement un jour l'île Lincoln.

L'ingénieur laissait dire Pencroff. Il ne rabattait rien des exagérations de ce brave cœur. Il savait combien la confiance est communicative, il souriait même à l'entendre parler, et ne disait rien des inquiétudes que lui inspirait quelquefois l'avenir. En effet, dans cette partie du Pacifique, en dehors du passage des navires, il pouvait craindre de n'être jamais secouru. C'était donc sur eux-mêmes, sur eux seuls, que les colons devaient compter, car la distance de l'île Lincoln à toute autre terre était telle, que se hasarder sur un bateau, de construction nécessairement médiocre, serait chose grave et périlleuse.

« Mais, comme disait le marin, ils dépassaient de cent coudées les Robinsons d'autrefois, pour qui tout était miracle à faire. »

Et, en effet, ils « savaient », et l'homme qui « sait » réussit là où d'autres végéteraient et périraient inévitablement.

Pendant ces travaux, Harbert se distingua. Il était intelligent et actif, il comprenait vite, exécutait bien, et Cyrus Smith s'attachait de plus en plus à cet enfant. Harbert sentait pour l'ingénieur une vive et respectueuse amitié. Pencroff voyait bien l'étroite sympathie qui se formait entre ces deux êtres, mais il n'en était point jaloux.

Nab était Nab. Il était ce qu'il serait toujours, le courage, le zèle, le dévouement, l'abnégation personnifiée. Il avait en son maître la même foi que Pencroff, mais il la manifestait moins bruyamment. Quand le marin s'enthousiasmait, Nab avait toujours l'air de lui répondre : « Mais rien n'est plus naturel. » Pencroff et lui s'aimaient beaucoup, et n'avaient pas tardé à se tutoyer.

Quant à Gédéon Spilett, il prenait sa part du travail commun, et n'était pas le plus maladroit, — ce dont s'étonnait toujours un peu le marin. Un « journaliste » habile, non pas seulement à tout comprendre, mais à tout exécuter !

L'échelle fut définitivement installée le 28 mai. On n'y comptait pas moins de cent échelons sur cette hauteur perpendiculaire de quatre-vingts pieds qu'elle mesurait. Cyrus Smith avait pu, heureusement, la diviser en deux parties, en profitant d'un surplomb de la muraille qui faisait saillie à une quarantaine de pieds au-dessus du

sol. Cette saillie, soigneusement nivelée par le pic, devint une sorte de palier auquel on fixa la première échelle, dont le ballant fut ainsi diminué de moitié, et qu'une corde permettait de relever jusqu'au niveau de Granite-house. Quant à la seconde échelle, on l'arrêta aussi bien à son extrémité inférieure, qui reposait sur la saillie, qu'à son extrémité supérieure, rattachée à la porte même. De la sorte, l'ascension devint notablement plus facile. D'ailleurs, Cyrus Smith comptait installer plus tard un ascenseur hydraulique qui éviterait toute fatigue et toute perte de temps aux habitants de Granite-house.

Les colons s'habituèrent promptement à se servir de cette échelle. Ils étaient lestes et adroits, et Pencroff, en sa qualité de marin, habitué à courir sur les enfléchures des haubans, put leur donner des leçons. Mais il fallut qu'il en donnât aussi à Top. Le pauvre chien, avec ses quatre pattes, n'était pas bâti pour cet exercice. Mais Pencroff était un maître si zélé, que Top finit par exécuter convenablement ses ascensions, et monta bientôt à l'échelle comme font couramment ses congénères dans les cirques. Si le marin fut fier de son élève, cela ne peut se dire. Mais pourtant, et plus d'une fois, Pencroff le monta sur son dos, ce dont Top ne se plaignit jamais.

On fera observer ici que pendant ces travaux, qui furent cependant activement conduits, car la mauvaise saison approchait, la question alimentaire n'avait point été négligée. Tous les jours, le reporter et Harbert, de-

venus décidément les pourvoyeurs de la colonie, employaient quelques heures à la chasse. Ils n'exploitaient encore que les bois du Jacamar, sur la gauche de la rivière, car, faute de pont et de canot, la Mercy n'avait pas encore été franchie. Toutes ces immenses forêts auxquelles on avait donné le nom de forêts du Far-West n'étaient donc point explorées. On réservait cette importante excursion pour les premiers beaux jours du printemps prochain. Mais les bois du Jacamar étaient suffisamment giboyeux ; kangouros et sangliers y abondaient, et les épieux ferrés, l'arc et les flèches des chasseurs faisaient merveille. De plus, Harbert découvrit, vers l'angle sud-ouest du lagon, une garenne naturelle, sorte de prairie légèrement humide, recouverte de saules et d'herbes aromatiques qui parfumaient l'air, telles que thym, serpolet, basilic, sarriette, toutes espèces odorantes de la famille des labiées, dont les lapins se montrent si friands.

Sur l'observation du reporter, que, puisque la table était servie pour des lapins, il serait étonnant que les lapins fissent défaut, les deux chasseurs explorèrent attentivement cette garenne. En tout cas, elle produisait en abondance des plantes utiles, et un naturaliste aurait eu là l'occasion d'étudier bien des spécimens du règne végétal. Harbert recueillit ainsi une certaine quantité de pousses de basilic, de romarin, de mélisse, de bétoine, etc., qui possèdent des propriétés thérapeutiques diverses, les unes pectorales, astringentes, fébrifuges, les autres anti-spasmodiques ou anti-rhumatismales.

Et quand, plus tard, Pencroff demanda à quoi servirait toute cette récolte d'herbes :

« A nous soigner, répondit le jeune garçon, à nous traiter quand nous serons malades.

— Pourquoi serions-nous malades, puisqu'il n'y a pas de médecins dans l'île? » répondit très-sérieusement Pencroff.

A cela il n'y avait rien à répliquer, mais le jeune garçon n'en fit pas moins sa récolte, qui fut très-bien accueillie à Granite-house. D'autant plus qu'à ces plantes médicinales, il put joindre une notable quantité de monardes didymes, qui sont connues dans l'Amérique septentrionale, sous le nom de « thé d'Oswego », et produisent une boisson excellente.

Enfin, ce jour-là, en cherchant bien, les deux chasseurs arrivèrent sur le véritable emplacement de la garenne. Le sol y était perforé comme une écumoire.

« Des terriers ! s'écria Harbert.

— Oui, répondit le reporter, je les vois bien.

— Mais sont-ils habités ?

— C'est la question. »

La question ne tarda pas à être résolue. Presque aussitôt, des centaines de petits animaux, semblables à des lapins, s'enfuirent dans toutes les directions, et avec une telle rapidité, que Top lui-même n'aurait pu les gagner de vitesse. Chasseurs et chien eurent beau courir, ces rongeurs leur échappèrent facilement. Mais le reporter était bien résolu à ne pas quitter la place avant d'avoir capturé au moins une demi-douzaine de ces

quadrupèdes. Il voulait en garnir l'office tout d'abord, quitte à domestiquer ceux que l'on prendrait plus tard. Avec quelques collets tendus à l'orifice des terriers, l'opération ne pouvait manquer de réussir. Mais, en ce moment, pas de collets, ni de quoi en fabriquer. Il fallut donc se résigner à visiter chaque gîte, à le fouiller du bâton, à faire, à force de patience, ce qu'on ne pouvait faire autrement.

Enfin, après une heure de fouilles, quatre rongeurs furent pris au gîte. C'étaient des lapins assez semblables à leurs congénères d'Europe, et qui sont vulgairement connus sous le nom de « lapins d'Amérique ».

Le produit de la chasse fut donc rapporté à Granite-house, et il figura au repas du soir. Les hôtes de cette garenne n'étaient point à dédaigner, car ils étaient délicieux. Ce fut là une précieuse ressource pour la colonie, et qui semblait devoir être inépuisable.

Le 31 mai, les cloisons étaient achevées. Il ne restait plus qu'à meubler les chambres, ce qui serait l'ouvrage des longs jours d'hiver. Une cheminée fut établie dans la première chambre, qui servait de cuisine. Le tuyau destiné à conduire la fumée au dehors donna quelque travail aux fumistes improvisés. Il parut plus simple à Cyrus Smith de le fabriquer en terre de brique ; comme il ne fallait pas songer à lui donner issue par le plateau supérieur, on perça un trou dans le granit au-dessus de la fenêtre de ladite cuisine, et c'est à ce trou que le tuyau, obliquement dirigé, aboutit comme celui d'un poêle en tôle. Peut-être, sans doute même, par les

grands vents d'est qui battaient directement la façade, la cheminée fumerait, mais ces vents étaient rares, et, d'ailleurs, maître Nab, le cuisinier, n'y regardait pas de si près.

Quand ces aménagements intérieurs eurent été achevés, l'ingénieur s'occupa d'obstruer l'orifice de l'ancien déversoir qui aboutissait au lac, de manière à interdire tout accès par cette voie. Des quartiers de roches furent roulés à l'ouverture et cimentés fortement. Cyrus Smith ne réalisa pas encore le projet qu'il avait formé de noyer cet orifice sous les eaux du lac en les ramenant à leur premier niveau par un barrage. Il se contenta de dissimuler l'obstruction au moyen d'herbes, arbustes ou broussailles, qui furent plantés dans les interstices des roches, et que le printemps prochain devait développer avec exubérance.

Toutefois, il utilisa le déversoir de manière à amener jusqu'à la nouvelle demeure un filet des eaux douces du lac. Une petite saignée, faite au-dessous de leur niveau, produisit ce résultat, et cette dérivation d'une source pure et intarissable donna un rendement de vingt-cinq à trente gallons (1) par jour. L'eau ne devait donc jamais manquer à Granite-house.

Enfin, tout fut terminé, et il était temps, car la mauvaise saison arrivait. D'épais volets permettaient de fermer les fenêtres de la façade, en attendant que l'ingénieur eût eu le temps de fabriquer du verre à vitre.

(1) Le gallon vaut environ 4 litres et demi.

Gédéon Spilett avait très-artistement disposé, dans s saillies du roc, autour des fenêtres, des plantes d'es-ces variées, ainsi que de longues herbes flottantes, , de cette façon, les ouvertures étaient encadrées une pittoresque verdure d'un effet charmant.

Les habitants de la solide, saine et sûre demeure, pouvaient donc être qu'enchantés de leur ouvrage. es fenêtres permettaient à leur regard de s'étendre ır un horizon sans limites, que les deux caps Mandi-ıle fermaient au nord et le cap Griffe au sud. Toute la ıie de l'Union se développait magnifiquement devant ıx. Oui, ces braves colons avaient lieu d'être satisfaits, Pencroff ne marchandait pas les éloges à ce qu'il ›pelait humoristiquement « son appartement au cin-ıième au-dessus de l'entresol! »

CHAPITRE XX

La saison des pluies. — La question des vêtements. — Une chasse aux phoques. — Fabrication de la bougie. — Travaux intérieurs dans Granite-house. — Les deux ponceaux. — Retour d'une visite à l'huîtrière. — Ce que Harbert trouve dans sa poche.

La saison d'hiver commença véritablement avec c mois de juin, qui correspond au mois de décembre d l'hémisphère boréal. Il débuta par des averses et de rafales qui se succédèrent sans relâche. Les hôtes d Granite-house purent apprécier les avantages d'une de meure que les intempéries ne sauraient atteindre. L'abr des Cheminées eût été vraiment insuffisant contre le rigueurs d'un hivernage, et il était à craindre que le grandes marées, poussées par les vents du large, n'y fissent encore irruption. Cyrus Smith prit même quel ques précautions, en prévision de cette éventualité, afi de préserver, autant que possible, la forge et les four neaux qui y étaient installés.

Pendant tout ce mois de juin, le temps fut employé des travaux divers, qui n'excluaient ni la chasse, ni l pêche, et les réserves de l'office purent être abondam

ent entretenues. Pencroff, dès qu'il en aurait le loisir, proposait d'établir des trappes dont il attendait le is grand bien. Il avait fabriqué des collets de fibres neuses, et il n'était pas de jour que la garenne ne four- son contingent de rongeurs. Nab employait presque it son temps à saler ou à fumer des viandes, ce qui assurait des conserves excellentes.

La question des vêtements fut alors très-sérieusement cutée. Les colons n'avaient d'autres habits que ceux 'ils portaient, quand le ballon les jeta sur l'île. Ces bits étaient chauds et solides; ils en avaient pris un n extrême, ainsi que de leur linge, et ils les tenaient parfait état de propreté, mais tout cela demanderait ntôt à être remplacé. En outre, si l'hiver était rigou- ix, les colons auraient fort à souffrir du froid.

A ce sujet, l'ingéniosité de Cyrus Smith fut en défaut. avait dû parer au plus pressé, créer la demeure, urer l'alimentation, et le froid pouvait le surprendre nt que la question des vêtements eût été résolue. Il ait donc se résigner à passer ce premier hiver sans p se plaindre. La belle saison venue, on ferait une isse sérieuse à ces mouflons, dont la présence avait signalée, lors de l'exploration au mont Frankin, et, fois la laine récoltée, l'ingénieur saurait bien fabri- er de chaudes et solides étoffes... Comment? Il y igerait.

« Eh bien, nous en serons quittes pour nous griller mollets à Granite-house! dit Pencroff. Le combus- ie abonde, et il n'y a aucune raison de l'épargner.

— D'ailleurs, répondit Gédéon Spilett, l'île Lincol n'est pas située sous une latitude très-élevée, et il e probable que les hivers n'y sont pas rudes. Ne nou avez-vous pas dit, Cyrus, que ce trente-cinquième pa rallèle correspondait à celui de l'Espagne dans l'autr hémisphère?

— Sans doute, répondit l'ingénieur, mais certain hivers sont très-froids en Espagne! Neige et glace, rie n'y manque, et l'île Lincoln peut être aussi rigoureuse ment éprouvée. Toutefois, c'est une île, et, comme tell j'espère que la température y sera plus modérée.

— Et pourquoi, monsieur Cyrus? demanda Harber

— Parce que la mer, mon enfant, peut être cons dérée comme un immense réservoir, dans lequel s'en magasinent les chaleurs de l'été. L'hiver venu, elle re titue ces chaleurs, ce qui assure aux régions voisin des océans une température moyenne, moins élevée é été, mais moins basse en hiver.

— Nous le verrons bien, répondit Pencroff. Je de mande à ne point m'inquiéter autrement du froid qu fera ou qu'il ne fera pas. Ce qui est certain, c'est qu les jours sont déjà courts et les soirées longues. Si nou traitions un peu la question de l'éclairage.

— Rien n'est plus facile, répondit Cyrus Smith.

— A traiter? demanda le marin.

— A résoudre.

— Et quand commencerons-nous?

— Demain, en organisant une chasse aux phoques.

— Pour fabriquer de la chandelle?

— Fi donc ! Pencroff, de la bougie. »

Tel était, en effet, le projet de l'ingénieur; projet alisable, puisqu'il avait de la chaux et de l'acide sulrique, et que les amphibies de l'îlot lui fourniraient la raisse nécessaire à sa fabrication.

On était au 4 juin. C'était le dimanche de la Pentecôte, il y eut accord unanime pour observer cette fête. ous travaux furent suspendus, et des prières s'élevèrent rs le ciel. Mais ces prières étaient maintenant des tions de grâces. Les colons de l'île Lincoln n'étaient us les misérables naufragés jetés sur l'îlot. Ils ne deandaient plus, ils remerciaient.

Le lendemain, 5 juin, par un temps assez incertain, n partit pour l'îlot. Il fallut encore profiter de la marée sse pour franchir à gué le canal, et, à ce propos, il t convenu que l'on construirait, tant bien que mal, un not qui rendrait les communications plus faciles, et rmettrait aussi de remonter la Mercy, lors de la grande ploration du sud-ouest de l'île, qui était remise aux emiers beaux jours.

Les phoques étaient nombreux, et les chasseurs, més de leurs épieux ferrés, en tuèrent aisément une mi-douzaine. Nab et Pencroff les dépouillèrent, et ne pportèrent à Granite-house que leur graisse et leur au, cette peau devant servir à la fabrication de solides aussures.

Le résultat de cette chasse fut celui-ci : environ trois nts livres de graisse qui devaient être entièrement empyées à la fabrication des bougies.

L'opération fut extrêmement simple, et, si elle n donna pas des produits absolument parfaits, du moin étaient-ils utilisables. Cyrus Smith n'aurait eu à sa dis position que de l'acide sulfurique, qu'en chauffant ce acide avec les corps gras neutres, — dans l'espèce l graisse de phoque, — il pouvait isoler la glycérine; pui de la combinaison nouvelle, il eût facilement sépar l'oléine, la margarine et la stéarine, en employant l'ea bouillante. Mais, afin de simplifier l'opération, il préfér saponifier la graisse au moyen de la chaux. Il obtint d la sorte un savon calcaire, facile à décomposer pa l'acide sulfurique, qui précipita la chaux à l'état d sulfate et rendit libres les acides gras.

De ces trois acides, oléique, margarique et stéariqu le premier, étant liquide, fut chassé par une pressio suffisante. Quant aux deux autres, ils formaient la sub stance même qui allait servir au moulage des bougies

L'opération ne dura pas plus de vingt-quatre heures Les mèches, après plusieurs essais, furent faites d fibres végétales, et, trempées dans la substance liquéfiée elles formèrent de véritables bougies stéariques, mou lées à la main, auxquelles il ne manqua que le blan chiment et le polissage. Elles n'offraient pas, sans doute cet avantage que les mèches, imprégnées d'acide bori que, ont de se vitrifier au fur et à mesure de leur com bustion, et de se consumer entièrement; mais Cyru Smith ayant fabriqué une belle paire de mouchettes ces bougies furent grandement appréciées pendant le veillées de Granite-house.

Pendant tout ce mois, le travail ne manqua pas à l'in-
rieur de la nouvelle demeure. Les menuisiers eurent
l'ouvrage. On perfectionna les outils, qui étaient fort
dimentaires. On les compléta aussi.

Des ciseaux, entre autres, furent fabriqués, et les
lons purent enfin couper leurs cheveux, et sinon se
re la barbe, du moins la tailler à leur fantaisie. Har-
rt n'en avait pas, Nab n'en avait guère, mais leurs
mpagnons en étaient hérissés de manière à justifier
confection desdits ciseaux.

La fabrication d'une scie à main, du genre de celles
'on appelle égohines, coûta des peines infinies, mais
fin on obtint un instrument qui, vigoureusement
nié, put diviser les fibres ligneuses du bois. On fit
nc des tables, des siéges, des armoires, qui meu-
rent les principales chambres, des cadres de lit, dont
ite la literie consista en matelas de zostère. La cui-
e, avec ses planches, sur lesquelles reposaient les
ensiles en terre cuite, son fourneau de briques, sa
rre à relaver, avait très-bon air, et Nab y fonction-
t gravement, comme s'il eût été dans un laboratoire
chimiste.

Mais les menuisiers durent être bientôt remplacés par
charpentiers. En effet, le nouveau déversoir, créé à
ips de mine, rendait nécessaire la construction de
ix ponceaux, l'un sur le plateau de Grande-Vue,
itre sur la grève même. Maintenant, en effet, le pla-
u et la grève étaient transversalement coupés par
cours d'eau qu'il fallait nécessairement franchir,

quand on voulait gagner le nord de l'île. Pour l'éviter les colons eussent été obligés à faire un détour consi dérable et à remonter dans l'ouest jusqu'au delà de sources du Creek-Rouge. Le plus simple était don d'établir, sur le plateau et sur la grève, deux ponceaux longs de vingt à vingt-cinq pieds, et dont quelques ar bres, seulement équarris à la hache, formèrent toute l charpente. Ce fut l'affaire de quelques jours. Les pont établis, Nab et Pencroff en profitèrent alors pour alle jusqu'à l'huîtrière qui avait été découverte au large de dunes. Ils avaient traîné avec eux une sorte de grossie chariot, qui remplaçait l'ancienne claie vraiment tro incommode, et ils rapportèrent quelques milliers d'hui tres, dont l'acclimatation se fit rapidement au milie de ces rochers, qui formaient autant de parcs naturel à l'embouchure de la Mercy. Ces mollusques étaient d qualité excellente, et les colons en firent une consom mation presque quotidienne.

On le voit, l'île Lincoln, bien que ses habitants n'e eussent exploré qu'une très-petite portion, fournissai déjà à presque tous leurs besoins. Et il était probabl que, fouillée jusque dans ses plus secrets réduits, su toute cette partie boisée qui s'étendait depuis la Merc jusqu'au promontoire du Reptile, elle prodiguerait d nouveaux trésors.

Une seule privation coûtait encore aux colons de l'il Lincoln. La nourriture azotée ne leur manquait pas, r les produits végétaux qui devaient en tempérer l'usag les racines ligneuses des dragonniers, soumises à l

fermentation, leur donnaient une boisson acidulée, sorte de bière bien préférable à l'eau pure ; ils avaient même fabriqué du sucre, sans cannes ni betteraves, en recueillant cette liqueur que distille l'« acer saccharinum », sorte d'érable de la famille des acérinées, qui prospère sous toutes les zones moyennes, et dont l'île possédait un grand nombre ; ils faisaient un thé très-agréable en employant les monardes rapportées de la garenne ; enfin, ils avaient en abondance le sel, le seul des produits minéraux qui entre dans l'alimentation..., mais le pain faisait défaut.

Peut-être, par la suite, les colons pourraient-ils remplacer cet aliment par quelque équivalent, farine de sagoutier ou fécule de l'arbre à pain, et il était possible, en effet, que les forêts du sud comptassent parmi leurs essences ces précieux arbres, mais jusqu'alors on ne les avait pas rencontrés.

Cependant la Providence devait, en cette circonstance, venir directement en aide aux colons, dans une proportion infinitésimale, il est vrai, mais enfin Cyrus Smith, avec toute son intelligence, toute son ingéniosité, n'aurait jamais pu produire ce que, par le plus grand hasard, Harbert trouva un jour dans la doublure de sa veste, qu'il s'occupait de raccommoder.

Ce jour-là, — il pleuvait à torrents, — les colons étaient rassemblés dans la grande salle de Granite-house, quand le jeune garçon s'écria tout d'un coup :

« Tiens, monsieur Cyrus. Un grain de blé ! »

Et il montra à ses compagnons un grain, un unique

grain qui, de sa poche trouée, s'était introduit dan la doublure de sa veste.

La présence de ce grain s'expliquait par l'habitud qu'avait Harbert, étant à Richmond, de nourrir quelque ramiers dont Pencroff lui avait fait présent.

« Un grain de blé? répondit vivement l'ingénieur.

— Oui, monsieur Cyrus, mais un seul, rien qu'un seul

— Eh! mon garçon, s'écria Pencroff en souriant, nou voilà bien avancés, ma foi! Qu'est-ce que nous pourrion bien faire d'un seul grain de blé?

— Nous en ferons du pain, répondit Cyrus Smith.

— Du pain, des gâteaux, des tartes! répliqua l marin. Allons! Le pain que nous fournira ce grain d blé ne nous étouffera pas de sitôt! »

Harbert, n'attachant que peu d'importance à sa décou verte, se disposait à jeter le grain en question, mai Cyrus Smith le prit, l'examina, reconnut qu'il était e bon état, et, regardant le marin bien en face :

« Pencroff, lui demanda-t-il tranquillement, savez vous combien un grain de blé peut produire d'épis?

— Un, je suppose! répondit le marin, surpris de l question.

— Dix, Pencroff. Et savez-vous combien un épi port de grains?

— Ma foi, non.

— Quatre-vingts en moyenne, dit Cyrus Smith. Donc si nous plantons ce grain, à la première récolte, nou récolterons huit cents grains, lesquels en produiront la seconde six cent quarante mille, à la troisième cin

cent douze millions, à la quatrième plus de quatre cents milliards de grains. Voilà la proportion. »

Les compagnons de Cyrus Smith l'écoutaient sans répondre. Ces chiffres les stupéfiaient. Ils étaient exacts, cependant.

« Oui, mes amis, reprit l'ingénieur. Telles sont les progressions arithmétiques de la féconde nature. Et encore, qu'est-ce que cette multiplication du grain de blé, dont l'épi ne porte que huit cents grains, comparée à ces pieds de pavots qui portent trente-deux mille graines, à ces pieds de tabac qui en produisent trois cent soixante mille? En quelques années, sans les nombreuses causes de destruction qui en arrêtent la fécondité, ces plantes envahiraient toute la terre. »

Mais l'ingénieur n'avait pas terminé son petit interrogatoire.

« Et maintenant, Pencroff, reprit-il, savez-vous combien quatre cents milliards de grains représentent de boisseaux?

— Non, répondit le marin, mais ce que je sais, c'est que je ne suis qu'une bête!

— Eh bien, cela ferait plus de trois millions, à cent trente mille par boisseau, Pencroff.

— Trois millions! s'écria Pencroff.

— Trois millions.

— Dans quatre ans?

— Dans quatre ans, répondit Cyrus Smith, et même dans deux ans, si, comme je l'espère, nous pouvons, sous cette latitude, obtenir deux récoltes par année. »

A cela, suivant son habitude, Pencroff ne crut p pouvoir répliquer autrement que par un hurrah fo midable.

« Ainsi, Harbert, ajouta l'ingénieur, tu as fait là u découverte d'une importance extrême pour nous. Tou mes amis, tout peut nous servir dans les conditions nous sommes. Je vous en prie, ne l'oubliez pas.

— Non, monsieur Cyrus, non, nous ne l'oubliero pas, répondit Pencroff, et si jamais je trouve une ces graines de tabac, qui se multiplient par trois ce soixante mille, je vous assure que je ne la jetterai p au vent! Et maintenant, savez-vous ce qui nous res à faire?

— Il nous reste à planter ce grain, répondit Harbe

— Oui, ajouta Gédéon Spilett, et avec tous les égar qui lui sont dus, car il porte en lui nos moissons à ven

— Pourvu qu'il pousse ! s'écria le marin.

— Il poussera, » répondit Cyrus Smith.

On était au 20 juin. Le moment était donc propi pour semer cet unique et précieux grain de blé. Il d'abord question de le planter dans un pot ; mais, apr réflexion, on résolut de s'en rapporter plus francheme à la nature, et de le confier à la terre. C'est ce qui fait le jour même, et il est inutile d'ajouter que tou les précautions furent prises pour que l'opération réuss

Le temps s'étant légèrement éclairci, les colons g virent les hauteurs de Granite-house. Là, sur le platea ils choisirent un endroit bien abrité du vent, et auqu le soleil de midi devait verser toute sa chaleur. L'endr

ut nettoyé, sarclé avec soin, fouillé même, pour en chasser les insectes ou les vers; on y mit une couche de bonne terre amendée d'un peu de chaux; on l'entoura d'une palissade; puis, le grain fut enfoncé dans la couche humide.

Ne semblait-il pas que ces colons posaient la première pierre d'un édifice? Cela rappela à Pencroff le jour où il avait allumé son unique allumette, et tous les soins qu'il apporta à cette opération. Mais cette fois, la chose était plus grave. En effet, les naufragés seraient toujours parvenus à se procurer du feu, soit par un procédé, soit par un autre, mais nulle puissance humaine ne leur referait ce grain de blé, si, par malheur, il venait à périr!

CHAPITRE XXI

Quelques degrés au-dessous de zéro. — Exploration à la partie marécageuse du sud-est. — Les culpeux. — Vue de la mer. — Une conversation sur l'avenir de l'océan Pacifique. — Le travail incessant des infusoires. — Ce que deviendra le globe. — La chasse. — Le marais des Tadornes.

Depuis ce moment, il ne se passa plus un seul jour sans que Pencroff allât visiter ce qu'il appelait sérieusement son « champ de blé ». Et malheur aux insectes qui s'y aventuraient! Ils n'avaient aucune grâce à attendre.

Vers la fin du mois de juin, après d'interminables pluies, le temps se mit décidément au froid, et, le 29, un thermomètre Fahrenheit eût certainement annoncé vingt degrés seulement au-dessus de zéro (6°,67 centig. au-dessous de glace).

Le lendemain, 30 juin, jour qui correspond au 31 décembre de l'année boréale, était un vendredi. Nab fit observer que l'année finissait par un mauvais jour, mais Pencroff lui répondit que, naturellement, l'autre commençait par un bon, — ce qui valait mieux.

En tout cas, elle débuta par un froid très-vif. De

glaçons s'entassèrent à l'embouchure de la Mercy, et le ac ne tarda pas à se prendre sur toute son étendue.

On dut, à plusieurs reprises, renouveler la provision le combustible. Pencroff n'avait pas attendu que la ivière fût glacée pour conduire d'énormes trains de ois à leur destination. Le courant était un moteur nfatigable, et il fut employé à charrier du bois flotté usqu'au moment où le froid vint l'enchaîner. Au combustible fourni si abondamment par la forêt, on joignit ussi plusieurs charretées de houille, qu'il fallut aller hercher au pied des contreforts du mont Franklin. Cette puissante chaleur du charbon de terre fut vivement ppréciée par une basse température, qui, le 4 juillet, omba à huit degrés Fahrenheit (13° centigr. au-dessous e zéro). Une seconde cheminée avait été établie dans a salle à manger, et, là, on travaillait en commun.

Pendant cette période de froid, Cyrus Smith n'eut u'à s'applaudir d'avoir dérivé jusqu'à Granite-house un etit filet des eaux du lac Grant. Prises au-dessous de a surface glacée, puis, conduites par l'ancien déversoir, lles conservaient leur liquidité et arrivaient à un réservoir intérieur, qui avait été creusé à l'angle de l'arrière-magasin, et dont le trop-plein s'enfuyait par le puits usqu'à la mer.

Vers cette époque, le temps étant extrêmement sec, es colons, aussi bien vêtus que possible, résolurent de onsacrer une journée à l'exploration de la partie de ile comprise au sud-est entre la Mercy et le cap Griffe. 'était un vaste terrain marécageux, et il pouvait se

présenter quelque bonne chasse à faire, car les oiseaux aquatiques devaient y pulluler.

Il fallait compter de huit à neuf milles à l'aller, autant au retour, et, par conséquent, la journée serait bien employée. Comme il s'agissait aussi de l'exploration d'une portion inconnue de l'île, toute la colonie dut y prendre part. C'est pourquoi, le 5 juillet, dès six heures du matin, l'aube se levant à peine, Cyrus Smith, Gédéon Spilett, Harbert, Nab, Pencroff, armés d'épieux, de collets, d'arcs et de flèches, et munis de provisions suffisantes, quittèrent Granite-house, précédés de Top, qui gambadait devant eux.

On prit par le plus court, et le plus court fut de traverser la Mercy sur les glaçons qui l'encombraient alors.

« Mais, fit observer justement le reporter, cela ne peut remplacer un pont sérieux ! »

Aussi, la construction d'un pont « sérieux » était-elle notée dans la série des travaux à venir.

C'était la première fois que les colons mettaient pied sur la rive droite de la Mercy, et s'aventuraient au milieu de ces grands et superbes conifères, alors couverts de neige.

Mais ils n'avaient pas fait un demi-mille, que, d'un épais fourré, s'échappait toute une famille de quadrupèdes, qui y avaient élu domicile, et dont les aboiements de Top provoquèrent la fuite.

« Ah ! on dirait des renards ! » s'écria Harbert, quand il vit toute la bande décamper au plus vite.

C'étaient des renards, en effet, mais des renards de rès-grande taille, qui faisaient entendre une sorte l'aboiement, dont Top parut lui-même fort étonné, car il 'arrêta dans sa poursuite, et donna à ces rapides animaux le temps de disparaître.

Le chien avait le droit d'être surpris, puisqu'il ne avait pas l'histoire naturelle. Mais, par leurs aboiements, es renards, gris roussâtres de pelage, à queues noires ue terminait une bouffette blanche, avaient décelé leur rigine. Aussi, Harbert leur donna-t-il, sans hésiter, eur véritable nom de « culpeux ». Ces culpeux se rencontrent fréquemment au Chili, aux Malouines, et sur ous ces parages américains traversés par les trentième t quarantième parallèles. Harbert regretta beaucoup ue Top n'eût pu s'emparer de l'un de ces carnivores.

« Est-ce que cela se mange? demanda Pencroff, qui ie considérait jamais les représentants de la faune de 'île qu'à un point de vue spécial.

— Non, répondit Harbert, mais les zoologistes n'ont as encore reconnu si la pupille de ces renards est iurne ou nocturne, et s'il ne convient pas de les ranger lans le genre chien proprement dit. »

Cyrus Smith ne put s'empêcher de sourire en entenlant la réflexion du jeune garçon, qui attestait un esprit érieux. Quant au marin, du moment que ces renards ie pouvaient être classés dans le genre comestible, peu ui importait. Toutefois, lorsqu'une basse-cour serait tablie à Granite-house, il fit observer qu'il serait bon e prendre quelques précautions contre la visite pro-

bable de ces pillards à quatre pattes. Ce que personne ne contesta.

Après avoir tourné la pointe de l'Épave, les colons trouvèrent une longue plage que baignait la vaste mer. Il était alors huit heures du matin. Le ciel était très-pur, ainsi qu'il arrive par les grands froids prolongés; mais, échauffés par leur course, Cyrus Smith et ses compagnons ne ressentaient pas trop vivement les piqûres de l'atmosphère. D'ailleurs, il ne faisait pas de vent, circonstance qui rend infiniment plus supportables les forts abaissements de la température. Un soleil brillant, mais sans action calorifique, sortait alors de l'Océan, et son énorme disque se balançait à l'horizon. La mer formait une nappe tranquille et bleue comme celle d'un golfe méditerranéen, quand le ciel est pur. Le cap Griffe, recourbé en forme de yatagan, s'effilait nettement à quatre milles environ vers le sud-est. A gauche, la lisière du marais était brusquement arrêtée par une petite pointe que les rayons solaires dessinaient alors d'un trait de feu. Certes, en cette partie de la baie de l'Union, que rien ne couvrait du large, pas même un banc de sable, les navires, battus des vents d'est, n'eussent trouvé aucun abri. On sentait à la tranquillité de la mer, dont nul haut-fond ne troublait les eaux, à sa couleur uniforme que ne tachait aucune nuance jaunâtre, à l'absence de tout récif enfin, que cette côte était accore, et que l'Océan recouvrait là de profonds abîmes. En arrière, dans l'ouest, se développaient, mais à une distance de quatre milles, les premières lignes d'arbres

es forêts du Far-West. On se serait cru, pour ainsi dire, ur la côte désolée de quelque île des régions antarc- ques que les glaçons eussent envahie. Les colons firent alte en cet endroit pour déjeuner. Un feu de brous- ailles et de warechs desséchés fut allumé, et Nab pré- ara le déjeuner de viande froide, auquel il joignit quel- ues tasses de thé d'Oswego.

Tout en mangeant, on regardait. Cette partie de l'île incoln était réellement stérile et contrastait avec toute ı région occidentale. Ce qui amena le reporter à faire ette réflexion, que si le hasard eût tout d'abord jeté s naufragés sur cette plage, ils auraient pris de leur ıtur domaine une idée déplorable.

« Je crois même que nous n'aurions pas pu l'atteindre, répondit l'ingénieur, car la mer est profonde, et elle e nous offrait pas un rocher pour nous y réfugier. Dent Granite-house, au moins, il y avait des bancs, un ot, qui multipliaient les chances de salut. Ici, rien que abîme !

— Il est assez singulier, fit observer Gédéon Spilett, ue cette île, relativement petite, présente un sol aussi arié. Cette diversité d'aspect n'appartient logiquement u'aux continents d'une certaine étendue. On dirait aiment que la partie occidentale de l'île Lincoln, si che et si fertile, est baignée par les eaux chaudes du olfe Mexicain, et que ses rivages du nord et du sud- st s'étendent sur une sorte de mer Arctique.

— Vous avez raison, mon cher Spilett, répondit Cyrus mith, c'est une observation que j'ai faite aussi. Cette

île, dans sa forme comme dans sa nature, je la trouv étrange. On dirait un résumé de tous les aspects qu présente un continent, et je ne serais pas surpris qu'ell eût été continent autrefois.

— Quoi! un continent au milieu du Pacifique? s'écri Pencroff.

— Pourquoi pas? répondit Cyrus Smith. Pourquo l'Australie, la Nouvelle-Irlande, tout ce que les géogra phes anglais appellent l'Australasie, réunies aux archi pels du Pacifique, n'auraient-ils formé autrefois un sixième partie du monde, aussi importante que l'Europ ou l'Asie, que l'Afrique ou les deux Amériques? Mo esprit ne se refuse point à admettre que toutes les île émergées de ce vaste Océan ne sont que des sommet d'un continent maintenant englouti, mais qui dominai les eaux aux époques antéhistoriques.

— Comme fut autrefois l'Atlantide, répondit Harbert

— Oui, mon enfant... si elle a existé toutefois.

— Et l'île Lincoln aurait fait partie de ce continent-là demanda Pencroff.

— C'est probable, répondit Cyrus Smith, et cela expl querait assez cette diversité de productions qui se voi à sa surface.

— Et le nombre considérable d'animaux qui l'hab tent encore, ajouta Harbert.

— Oui, mon enfant, répondit l'ingénieur, et tu m fournis là un nouvel argument à l'appui de ma thèse. est certain, d'après ce que nous avons vu, que les an maux sont nombreux dans l'île, et, ce qui est plus b

arre, que les espèces y sont extrêmement variées. Il y une raison à cela, et pour moi, c'est que l'île Lincoln a u faire autrefois partie de quelque vaste continent qui 'est peu à peu abaissé au-dessous du Pacifique.

— Alors, un beau jour, répliqua Pencroff, qui ne emblait pas être absolument convaincu, ce qui reste de et ancien continent pourra disparaître à son tour, et il 'y aura plus rien entre l'Amérique et l'Asie?

— Si, répondit Cyrus Smith, il y aura les nouveaux ontinents, que des milliards de milliards d'animalcules 'availlent à bâtir en ce moment.

— Et quels sont ces maçons-là? demanda Pencroff.

— Les infusoires du corail, répondit Cyrus Smith. Ce ont eux qui ont fabriqué, par un travail continu, l'île lermont-Tonnerre, les attoles, et autres nombreuses es à coraux que compte l'océan Pacifique. Il faut quaante-sept millions de ces infusoires pour peser un rain (1), et pourtant, avec les sels marins qu'ils absorent, avec les éléments solides de l'eau qu'ils s'assimint, ces animalcules produisent le calcaire, et ce calaire forme d'énormes substructions sous-marines, dont dureté et la solidité égalent celles du granit. Autreois, aux premières époques de la création, la nature, nployant le feu, a produit les terres par soulèvement; ais maintenant elle charge des animaux microscoques de remplacer cet agent, dont la puissance dynaique, à l'intérieur du globe, a évidemment diminué,

(1) Un grain pèse 59 milligrammes.

— ce que prouve le grand nombre de volcans actuellement éteints à la surface de la terre. Et je crois bien que, les siècles succédant aux siècles et les infusoires aux infusoires, ce Pacifique pourra se changer un jour en un vaste continent, que des générations nouvelles habiteront et civiliseront à leur tour.

— Ce sera long! dit Pencroff.

— La nature a le temps pour elle, répondit l'ingénieur.

— Mais à quoi bon de nouveaux continents? demanda Harbert. Il me semble que l'étendue actuelle des contrées habitables est suffisante à l'humanité. Or, la nature ne fait rien d'inutile.

— Rien d'inutile, en effet, reprit l'ingénieur, mais voici comment on pourrait expliquer dans l'avenir la nécessité de continents nouveaux, et précisément sur cette zone tropicale occupée par les îles coralligènes. Du moins, cette explication me paraît plausible.

— Nous vous écoutons, monsieur Cyrus, répondit Harbert.

— Voici ma pensée : Les savants admettent généralement qu'un jour notre globe finira, ou plutôt que la vie animale et végétale n'y sera plus possible, par suite du refroidissement intense qu'il subira. Ce sur quoi ils ne sont pas d'accord, c'est sur la cause de ce refroidissement. Les uns pensent qu'il proviendra de l'abaissement de température que le soleil éprouvera après des millions d'années ; les autres, de l'extinction graduelle des feux intérieurs de notre globe, qui ont sur lui une in

uence plus prononcée qu'on ne le suppose généralement. Je tiens, moi, pour cette dernière hypothèse, en me fondant sur ce fait que la lune est bien véritablement un astre refroidi, lequel n'est plus habitable, quoique le soleil continue toujours de verser à sa surface la même somme de chaleur. Si donc la lune s'est refroidie, c'est parce que ces feux intérieurs auxquels, ainsi que tous les astres du monde stellaire, elle a dû son origine, se sont complétement éteints. Enfin, quelle qu'en soit la cause, notre globe se refroidira un jour, mais ce refroidissement ne s'opérera que peu à peu. Qu'arrivera-t-il alors? C'est que les zones tempérées, dans une époque plus ou moins éloignée, ne seront pas plus habitables que ne le sont actuellement les régions polaires. Donc, les populations d'hommes, comme les agrégations d'animaux, reflueront vers les latitudes plus directement soumises à l'influence solaire. Une immense émigration s'accomplira. L'Europe, l'Asie centrale, l'Amérique du Nord seront peu à peu abandonnées, tout comme l'Australasie ou les parties basses de l'Amérique du Sud. La végétation suivra l'émigration humaine. La flore reculera vers l'Équateur en même temps que la faune. Les parties centrales de l'Amérique méridionale et de l'Afrique deviendront les continents habités par excellence. Les Lapons et les Samoyèdes retrouveront les conditions climatériques de la mer polaire sur les rivages de la Méditerranée. Qui nous dit, qu'à cette époque, les régions équatoriales ne seront pas trop petites pour contenir l'humanité terrestre et la

nourrir ? Or, pourquoi la prévoyante nature, afin d
donner refuge à toute l'émigration végétale et animal
ne jetterait-elle pas, dès à présent, sous l'Équateu
les bases d'un continent nouveau, et n'aurait-elle pa
chargé les infusoires de le construire? J'ai souvent ré
fléchi à toutes ces choses, mes amis, et je crois sérieu
sement que l'aspect de notre globe sera un jour com
plétement transformé, que, par suite de l'exhaussemen
de nouveaux continents, les mers couvriront les ancien
et que, dans les siècles futurs, des Colombs iront dé
couvrir les îles du Chimboraço, de l'Himalaya ou d
mont Blanc, restes d'une Amérique, d'une Asie et d'un
Europe englouties. Puis enfin, ces nouveaux continents
à leur tour, deviendront eux-mêmes inhabitables;
chaleur s'éteindra comme la chaleur d'un corps qu
l'âme vient d'abandonner, et la vie disparaîtra, sinon
définitivement du globe, au moins momentanément
Peut-être, alors, notre sphéroïde se reposera-t-il, se ré
fera-t-il dans la mort pour ressusciter un jour dans de
conditions supérieures ! Mais tout cela, mes amis, c'est
le secret de l'Auteur de toutes choses, et, à propos d
travail des infusoires, je me suis laissé entraîner un pe
loin peut-être à scruter les secrets de l'avenir.

— Mon cher Cyrus, répondit Gédéon Spilett, ce
théories sont pour moi des prophéties, et elles s'ac
compliront un jour.

— C'est le secret de Dieu, dit l'ingénieur.

— Tout cela est bel et bien, dit alors Pencroff, qu
avait écouté de toutes ses oreilles, mais m'apprendre

vous, monsieur Cyrus, si l'île Lincoln a été construite par vos infusoires?

— Non, répondit Cyrus Smith, elle est purement d'origine volcanique.

— Alors, elle disparaîtra un jour?

— C'est probable.

— J'espère bien que nous n'y serons plus.

— Non, rassurez-vous, Pencroff, nous n'y serons plus, puisque nous n'avons aucune envie d'y mourir et que nous finirons peut-être par nous en tirer.

— En attendant, répondit Gédéon Spilett, installons-nous comme pour l'éternité. Il ne faut jamais rien faire à demi. »

Ceci finit la conversation. Le déjeuner était terminé. L'exploration fut reprise, et les colons arrivèrent à la limite où commençait la région marécageuse.

C'était bien un marais, dont l'étendue, jusqu'à cette côte arrondie qui terminait l'île au sud-est, pouvait mesurer vingt milles carrés. Le sol était formé d'un limon argilo-siliceux, mêlé de nombreux débris de végétaux. Des conferves, des joncs, des carex, des scirpes, çà et là quelques couches d'herbages, épais comme une grosse moquette, le recouvraient. Quelques mares glacées scintillaient en maint endroit sous les rayons solaires. Ni les pluies, ni aucune rivière, gonflée par une crue subite, n'avaient pu former ces réserves d'eau. On en devait naturellement conclure que ce marécage était alimenté par les infiltrations du sol, et cela était en effet. Il était même à craindre que l'air ne s'y chargeât,

pendant les chaleurs, de ces miasmes qui engendrent les fièvres paludéennes.

Au-dessus des herbes aquatiques, à la surface des eaux stagnantes, voltigeait un monde d'oiseaux. Chasseurs au marais et huttiers de profession n'auraient pu y perdre un seul coup de fusil. Canards sauvages, pilets, sarcelles, bécassines y vivaient par bandes, et ces volatiles peu craintifs se laissaient facilement approcher.

Un coup de fusil à plomb eût certainement atteint quelques douzaines de ces oiseaux, tant leurs rangs étaient pressés. Il fallut se contenter de les frapper à coups de flèche. Le résultat fut moindre, mais la flèche silencieuse eut l'avantage de ne point effrayer ces volatiles, que la détonation d'une arme à feu aurait dissipés à tous les coins du marécage. Les chasseurs se contentèrent donc, pour cette fois, d'une douzaine de canards, blancs de corps avec ceinture cannelle, tête verte, aile noire, blanche et rousse, bec aplati, qu'Harbert reconnut pour des « tadornes ». Top concourut adroitement à la capture de ces volatiles, dont le nom fut donné à cette partie marécageuse de l'île. Les colons avaient donc là une abondante réserve de gibier aquatique. Le temps venu, il ne s'agirait plus que de l'exploiter convenablement, et il était probable que plusieurs espèces de ces oiseaux pourraient être, sinon domestiqués, du moins acclimatés aux environs du lac, ce qui les mettrait plus directement sous la main des consommateurs.

Vers cinq heures du soir, Cyrus Smith et ses compa-

gnons reprirent le chemin de leur demeure, en traver-
sant le marais des Tadornes (Tadorn's-fens), et ils re-
passèrent la Mercy sur le pont de glaces.

A huit heures du soir, tous étaient rentrés à Granite-
house.

CHAPITRE XXII

Les trappes. — Les renards. — Les pécaris. — Saute de vent au nord-ouest. — Tempête de neige. — Les vanniers. — Les plus grands froids de l'hiver. — La cristallisation du sucre d'érable. — Le puits mystérieux. — L'exploration projetée. — Le grain de plomb.

Ces froids intenses durèrent jusqu'au 15 août, sans dépasser toutefois ce maximum de degrés Fahrenheit observé jusqu'alors. Quand l'atmosphère était calme, cette basse température se supportait facilement ; mais quand la bise soufflait, cela semblait dur à des gens insuffisamment vêtus. Pencroff en était à regretter que l'île Lincoln ne donnât pas asile à quelques familles d'ours, plutôt qu'à ces renards ou à ces phoques, dont la fourrure laissait à désirer.

« Les ours, disait-il, sont généralement bien habillés, et je ne demanderais pas mieux que de leur emprunter pour l'hiver la chaude capote qu'ils ont sur le corps.

— Mais, répondait Nab en riant, peut-être ces ours ne consentiraient-ils pas, Pencroff, à te donner leur capote. Ce ne sont point des saint Martin, ces bêtes-là

— On les y obligerait, Nab, on les y obligerait, » répliquait Pencroff d'un ton tout à fait autoritaire.

Mais ces formidables carnassiers n'existaient point dans l'île, ou, du moins, ils ne s'étaient pas montrés jusqu'alors.

Toutefois, Harbert, Pencroff et le reporter s'occupèrent d'établir des trappes sur le plateau de Grande-Vue et aux abords de la forêt. Suivant l'opinion du marin, tout animal, quel qu'il fût, serait de bonne prise, et rongeurs ou carnassiers qui étrenneraient les nouveaux piéges seraient bien reçus à Granite-house.

Ces trappes furent, d'ailleurs, extrêmement simples : des fosses creusées dans le sol, au-dessus un plafonnage de branches et d'herbes, qui en dissimulait l'orifice, au fond quelque appât dont l'odeur pouvait attirer les animaux, et ce fut tout. Il faut dire aussi qu'elles n'avaient point été creusées au hasard, mais à certains endroits où des empreintes plus nombreuses indiquaient de fréquentes passées de quadrupèdes. Tous les jours, elles étaient visitées, et, à trois reprises, pendant les premiers jours, on y trouva des échantillons de ces culpeux qui avaient été vus déjà sur la rive droite de la Mercy.

« Ah çà! il n'y a donc que des renards dans ce pays-ci! s'écria Pencroff, la troisième fois qu'il retira un de ces animaux de la fosse où il se tenait fort penaud. Des bêtes qui ne sont bonnes à rien!

— Mais si, dit Gédéon Spilett. Elles sont bonnes à quelque chose!

— Et à quoi donc?

— A faire des appâts pour en attirer d'autres! »

Le reporter avait raison, et les trappes furent dès lors amorcées avec ces cadavres de renards.

Le marin avait également fabriqué des collets en employant les fibres du curry-jonc, et les collets donnèrent plus de profit que les trappes. Il était rare qu'un jour se passât sans que quelque lapin de la garenne se laissât prendre. C'était toujours du lapin, mais Nab savait varier ses sauces, et les convives ne songeaient pas à se plaindre.

Cependant, une ou deux fois, dans la seconde semaine d'août, les trappes livrèrent aux chasseurs des animaux autres que des culpeux, et plus utiles. Ce furent quelques-uns de ces sangliers qui avaient été déjà signalés au nord du lac. Pencroff n'eut pas besoin de demander si ces bêtes-là étaient comestibles. Cela se voyait bien, à leur ressemblance avec le cochon d'Amérique ou d'Europe.

« Mais ce ne sont point des cochons, lui dit Harbert, je t'en préviens, Pencroff.

— Mon garçon, répondit le marin, en se penchant sur la trappe, et en retirant par le petit appendice qui lui servait de queue un de ces représentants de la famille des suilliens, laissez-moi croire que ce sont des cochons!

— Et pourquoi?

— Parce que cela me fait plaisir!

— Tu aimes donc bien le cochon, Pencroff?

— J'aime beaucoup le cochon, répondit le marin, surtout pour ses pieds, et s'il en avait huit au lieu de quatre, je l'aimerais deux fois davantage! »

Quant aux animaux en question, c'étaient des pécaris appartenant à l'un des quatre genres que compte la famille, et ils étaient même de l'espèce des « tajassous », reconnaissables à leur couleur foncée et dépourvus de ces longues canines qui arment la bouche de leurs congénères. Ces pécaris vivent ordinairement par troupes, et il était probable qu'ils abondaient dans les parties boisées de l'île. En tout cas, ils étaient mangeables de la tête aux pieds, et Pencroff ne leur en demandait pas plus.

Vers le 15 août, l'état atmosphérique se modifia subitement par une saute de vent dans le nord-ouest. La température remonta de quelques degrés, et les vapeurs accumulées dans l'air ne tardèrent pas à se résoudre en neige. Toute l'île se couvrit d'une couche blanche et se montra à ses habitants sous un aspect nouveau. Cette neige tomba abondamment pendant plusieurs jours, et son épaisseur atteignit bientôt deux pieds.

Le vent fraîchit bientôt avec une extrême violence, et, du haut de Granite-house, on entendait la mer gronder sur les récifs. A certains angles, il se faisait de rapides remous d'air, et la neige, s'y formant en hautes colonnes tournantes, ressemblait à ces trombes liquides qui pirouettent sur leur base et que les bâtiments attaquent à coups de canon. Toutefois, l'ouragan, venant du nord-ouest, prenait l'île à revers, et l'orientation de Granite-house la préservait d'un assaut direct. Mais, au milieu de ce chasse-neige, aussi terrible que s'il se fût produit sur quelque contrée polaire, ni Cyrus Smith, ni ses

compagnons ne purent, malgré leur envie, s'aventurer au dehors, et ils restèrent renfermés pendant cinq jours, du 20 au 25 août. On entendait la tempête rugir dans les bois du Jacamar, qui devaient en pâtir. Bien des arbres seraient déracinés, sans doute, mais Pencroff s'en consolait en songeant qu'il n'aurait pas la peine de les abattre.

« Le vent se fait bûcheron, laissons-le faire, » répétait-il.

Et, d'ailleurs, il n'y aurait eu aucun moyen de l'en empêcher.

Combien les hôtes de Granite-house durent alors remercier le ciel de leur avoir ménagé cette solide et inébranlable retraite ! Cyrus Smith avait bien sa légitime part dans les remerciements, mais enfin, c'était la nature qui avait creusé cette vaste caverne, et il n'avait fait que la découvrir. Là, tous étaient en sûreté, et les coups de la tempête ne pouvaient les atteindre. S'ils eussent construit sur le plateau de Grande-Vue une maison de briques et de bois, elle n'aurait certainement pas résisté aux fureurs de cet ouragan. Quant aux Cheminées, rien qu'au fracas des lames qui se faisait entendre avec tant de force, on devait croire qu'elles étaient absolument inhabitables, car la mer, passant par-dessus l'îlot, devait les battre avec rage. Mais ici, à Granite-house, au milieu de ce massif, contre lequel n'avaient prise ni l'eau ni l'air, rien à craindre.

Pendant ces quelques jours de séquestration, les colons ne restèrent pas inactifs. Le bois, débité en plan-

ches, ne manquait pas dans le magasin, et, peu à peu, on compléta le mobilier, en tables et en chaises, solides à coup sûr, car la matière n'y fut pas épargnée. Ces meubles, un peu lourds, justifiaient mal leur nom, qui fait de leur mobilité une condition essentielle, mais ils firent l'orgueil de Nab et de Pencroff, qui ne les auraient pas changés contre des meubles de Boule.

Puis, les menuisiers devinrent vanniers, et ils ne réussirent pas mal dans cette nouvelle fabrication. On avait découvert, vers cette pointe que le lac projetait au nord, une féconde oseraie, où poussaient en grand nombre des osiers-pourpres. Avant la saison des pluies, Pencroff et Harbert avaient moissonné ces utiles arbustes, et leurs branches, bien préparées alors, pouvaient être efficacement employées. Les premiers essais furent informes, mais, grâce à l'adresse et à l'intelligence des ouvriers, se consultant, se rappelant les modèles qu'ils avaient vus, rivalisant entre eux, des paniers et des corbeilles de diverses grandeurs accrurent bientôt le matériel de la colonie. Le magasin en fut pourvu, et Nab enferma dans des corbeilles spéciales ses récoltes de rhizomes, d'amandes de pin-pignon et de racines de dragonnier.

Pendant la dernière semaine de ce mois d'août, le temps se modifia encore une fois. La température baissa un peu, et la tempête se calma. Les colons s'élancèrent au dehors. Il y avait certainement deux pieds de neige sur la grève, mais, à la surface de cette neige durcie, on pouvait marcher sans trop de peine. Cyrus

Smith et ses compagnons montèrent sur le plateau d Grande-Vue.

Quel changement! Ces bois, qu'ils avaient laissés ver doyants, surtout dans la partie voisine où dominaien les conifères, disparaissaient alors sous une couleu uniforme. Tout était blanc, depuis le sommet du mon Franklin jusqu'au littoral, les forêts, la prairie, le lac la rivière, les grèves. L'eau de la Mercy courait sou une voûte de glace qui, à chaque flux et reflux, faisai débâcle et se brisait avec fracas. De nombreux oiseau voletaient à la surface solide du lac, canards et bécas sines, pilets et guillemots. Il y en avait des milliers Les rocs entre lesquels se déversait la cascade à l lisière du plateau étaient hérissés de glaces. On eût di que l'eau s'échappait d'une monstrueuse gargouill fouillée avec toute la fantaisie d'un artiste de la Renais sance. Quant à juger des dommages causés à la forê par l'ouragan, on ne le pouvait encore, et il fallait at tendre que l'immense couche blanche se fût dissipée.

Gédéon Spilett, Pencroff et Harbert ne manquèren pas cette occasion d'aller visiter leurs trappes. Ils ne le retrouvèrent pas aisément, sous la neige qui les recou vrait. Ils durent même prendre garde de ne point s laisser choir dans l'une ou l'autre, ce qui eût été dange reux et humiliant à la fois : se prendre à son propr piége! Mais enfin ils évitèrent ce désagrément, et re trouvèrent les trappes parfaitement intactes. Aucu animal n'y était tombé, et, cependant, les empreinte étaient nombreuses aux alentours, entre autres certaine

marques de griffes très-nettement accusées. Harbert n'hésita pas à affirmer que quelque carnassier du genre des féliens avait passé là, ce qui justifiait l'opinion de l'ingénieur sur la présence de fauves dangereux à l'île Lincoln. Sans doute, ces fauves habitaient ordinairement les épaisses forêts du Far-West, mais, pressés par la faim, ils s'étaient aventurés jusqu'au plateau de Grande-Vue. Peut-être sentaient-ils les hôtes de Granite-house?

« En somme, qu'est-ce que c'est que ces féliens? demanda Pencroff.

— Ce sont des tigres, répondit Harbert.

— Je croyais que ces bêtes-là ne se trouvaient que dans les pays chauds?

— Sur le nouveau continent, répondit le jeune garçon, on les observe depuis le Mexique jusqu'aux Pampas de Buenos-Ayres. Or, comme l'île Lincoln est à peu près sous la même latitude que les provinces de la Plata, il n'est pas étonnant que quelques tigres s'y rencontrent.

— Bon, on veillera, » répondit Pencroff.

Cependant, la neige finit par se dissiper sous l'influence de la température, qui se releva. La pluie vint à tomber, et, grâce à son action dissolvante, la couche blanche s'effaça. Malgré le mauvais temps, les colons renouvelèrent leur réserve en toutes choses, amandes de pin-pignon, racines de dragonnier, rhizomes, liqueur d'érable, pour la partie végétale; lapins de garenne, agoutis et kangourous, pour la partie animale. Cela nécessita quelques excursions dans la forêt, et l'on

constata qu'une certaine quantité d'arbres avaient été abattus par le dernier ouragan. Le marin et Nab poussèrent même, avec le chariot, jusqu'au gisement de houille, afin de rapporter quelques tonnes de combustible. Ils virent en passant que la cheminée du four à poteries avait été très-endommagée par le vent et découronnée de six bons pieds au moins.

En même temps que le charbon, la provision de bois fut également renouvelée à Granite-house, et on profita du courant de la Mercy, qui était redevenu libre, pour en amener plusieurs trains. Il pouvait se faire que la période des grands froids ne fût pas achevée.

Une visite avait été faite également aux Cheminées, et les colons ne purent que s'applaudir de ne pas y avoir demeuré pendant la tempête. La mer avait laissé là des marques incontestables de ses ravages. Soulevée par les vents du large, et sautant par-dessus l'ilot, elle avait violemment assailli les couloirs, qui étaient à demi ensablés, et d'épaisses couches de varech recouvraient les roches. Pendant que Nab, Harbert et Pencroff chassaient ou renouvelaient les provisions de combustible, Cyrus Smith et Gédéon Spilett s'occupèrent à déblayer les Cheminées, et ils retrouvèrent la forge et les fourneaux à peu près intacts, protégés qu'ils avaient été tout d'abord par l'entassement des sables.

Ce ne fut pas inutilement que la réserve de combustible avait été refaite. Les colons n'en avaient pas fini avec les froids rigoureux. On sait que, dans l'hémisphère boréal, le mois de février se signale principale

ment par de grands abaissements de la température. Il devait en être de même dans l'hémisphère austral, et la fin du mois d'août, qui est le février de l'Amérique du Nord, n'échappa pas à cette loi climatérique.

Vers le 25, après une nouvelle alternative de neige et de pluie, le vent sauta au sud-est, et, subitement, le froid devint extrêmement vif. Suivant l'estime de l'ingénieur, la colonne mercurielle d'un thermomètre Fahrenheit n'eût pas marqué moins de huit degrés au-dessous de zéro (22°,22 centigr. au-dessous de glace), et cette intensité du froid, rendue plus douloureuse encore par une bise aiguë, se maintint pendant plusieurs jours. Les colons durent de nouveau se caserner dans Granite-house, et, comme il fallut obstruer hermétiquement toutes les ouvertures de la façade, en ne laissant que le strict passage au renouvellement de l'air, la consommation de bougies fut considérable. Afin de les économiser, les colons ne s'éclairèrent souvent qu'avec la flamme des foyers, où l'on n'épargnait pas le combustible. Plusieurs fois, les uns ou les autres descendirent sur la grève, au milieu des glaçons que le flux y entassait à chaque marée, mais ils remontaient bientôt à Granite-house, et ce n'était pas sans peine et sans douleur que leurs mains se retenaient aux bâtons de l'échelle. Par ce froid intense, les échelons leur brûlaient les doigts.

Il fallut encore occuper ces loisirs que la séquestration faisait aux hôtes de Granite-house. Cyrus Smith

entreprit alors une opération qui pouvait se pratiquer à huis clos.

On sait que les colons n'avaient à leur disposition d'autre sucre que cette substance liquide qu'ils tiraient de l'érable, en faisant à cet arbre des incisions profondes. Il leur suffisait donc de recueillir cette liqueur dans des vases, et ils l'employaient en cet état à divers usages culinaires, et d'autant mieux, qu'en vieillissant, la liqueur tendait à blanchir et à prendre une consistance sirupeuse.

Mais il y avait mieux à faire, et un jour Cyrus Smith annonça à ses compagnons qu'ils allaient se transformer en raffineurs.

« Raffineurs! répondit Pencroff. C'est un métier un peu chaud, je crois ?

— Très-chaud! répondit l'ingénieur.

— Alors, il sera de saison! » répliqua le marin.

Que ce mot de raffinage n'éveille pas dans l'esprit le souvenir de ces usines compliquées en outillage et en ouvriers. Non! pour cristalliser cette liqueur, il suffisait de l'épurer par une opération qui était extrêmement facile. Placée sur le feu dans de grands vases de terre, elle fut simplement soumise à une certaine évaporation, et bientôt une écume monta à sa surface. Dès qu'elle commença à s'épaissir, Nab eut soin de la remuer avec une spatule de bois, — ce qui devait accélérer son évaporation et l'empêcher en même temps de contracter un goût empyreumatique.

Après quelques heures d'ébullition sur un bon feu,

qui faisait autant de bien aux opérateurs qu'à la substance opérée, celle-ci s'était transformée en un sirop épais. Ce sirop fut versé dans des moules d'argile, préalablement fabriqués dans le fourneau même de la cuisine, et auxquels on avait donné des formes variées. Le lendemain, ce sirop, refroidi, formait des pains et des tablettes. C'était du sucre, de couleur un peu rousse, mais presque transparent et d'un goût parfait.

Le froid continua jusqu'à la mi-septembre, et les prisonniers de Granite-house commençaient à trouver leur captivité bien longue. Presque tous les jours, ils tentaient quelques sorties qui ne pouvaient se prolonger. On travaillait donc constamment à l'aménagement de la demeure. On causait en travaillant. Cyrus Smith instruisait ses compagnons en toutes choses, et il leur expliquait principalement les applications pratiques de la science. Les colons n'avaient point de bibliothèque à leur disposition; mais l'ingénieur était un livre toujours prêt, toujours ouvert à la page dont chacun avait besoin, un livre qui leur résolvait toutes les questions et qu'ils feuilletaient souvent. Le temps passait ainsi, et ces braves gens ne semblaient point redouter l'avenir.

Cependant, il était temps que cette séquestration se terminât. Tous avaient hâte de revoir, sinon la belle saison, du moins la cessation de ce froid insupportable. Si seulement ils eussent été vêtus de manière à pouvoir le braver, que d'excursions ils auraient tentées, soit aux dunes, soit au marais des Tadornes ! Le gibier devait être facile à approcher, et la chasse eût été fructueuse,

assurément. Mais Cyrus Smith tenait à ce que personne ne compromît sa santé, car il avait besoin de tous les bras, et ses conseils furent suivis.

Mais, il faut le dire, le plus impatient de cet emprisonnement, après Pencroff toutefois, c'était Top. Le fidèle chien se trouvait fort à l'étroit dans Granite-house. Il allait et venait d'une chambre à l'autre, et témoignait à sa manière son ennui d'être caserné.

Cyrus Smith remarqua souvent que, lorsqu'il s'approchait de ce puits sombre, qui était en communication avec la mer, et dont l'orifice s'ouvrait au fond du magasin, Top faisait entendre des grognements singuliers. Top tournait autour de ce trou, qui avait été recouvert d'un panneau en bois. Quelquefois même, il cherchait à glisser ses pattes sous ce panneau, comme s'il eût voulu le soulever. Il jappait alors d'une façon particulière, qui indiquait à la fois colère et inquiétude.

L'ingénieur observa plusieurs fois ce manége. Qu'y avait-il donc dans cet abîme qui pût impressionner à ce point l'intelligent animal? Le puits aboutissait à la mer, cela était certain. Se ramifiait-il donc en étroits boyaux à travers la charpente de l'île? Était-il en communication avec quelques autres cavités intérieures? Quelque monstre marin ne venait-il pas, de temps en temps, respirer au fond de ce puits? L'ingénieur ne savait que penser, et ne pouvait se retenir de rêver de complications bizarres. Habitué à aller loin dans le domaine des réalités scientifiques, il ne se pardonnait pas de se laisser entraîner dans le domaine de l'étrange et

resque du surnaturel; mais comment s'expliquer que op, un de ces chiens sensés qui n'ont jamais perdu ur temps à aboyer à la lune, s'obstinât à sonder du air et de l'ouïe cet abîme, si rien ne s'y passait qui dût veiller son inquiétude? La conduite de Top intriguait yrus Smyth plus qu'il ne lui paraissait raisonnable de e l'avouer à lui-même.

En tout cas, l'ingénieur ne communiqua ses impres-ions qu'à Gédéon Spilett, trouvant inutile d'initier ses ompagnons aux réflexions involontaires que faisait aître en lui ce qui n'était peut-être qu'une lubie de op.

Enfin, les froids cessèrent. Il y eut des pluies, des afales mêlées de neige, des giboulées, des coups de ent, mais ces intempéries ne duraient pas. La glace était dissoute, la neige s'était fondue; la grève, le lateau, les berges de la Mercy, la forêt étaient rede-enus praticables. Ce retour du printemps ravit les hôtes e Granite-house, et, bientôt, ils n'y passèrent plus que s heures du sommeil et des repas.

On chassa beaucoup dans la seconde moitié de sep-mbre, ce qui amena Pencroff à réclamer avec une nou-elle insistance les armes à feu qu'il affirmait avoir été omises par Cyrus Smith. Celui-ci, sachant bien que, ns un outillage spécial, il lui serait presque impossible e fabriquer un fusil qui pût rendre quelque service, culait toujours et remettait l'opération à plus tard. Il isait, d'ailleurs, observer qu'Harbert et Gédéon Spilett aient devenus des archers habiles, que toutes sortes

d'animaux excellents, agoutis, kangourous, cabiai pigeons, outardes, canards sauvages, bécassines, enf gibier de poil ou de plume, tombaient sous leurs fl ches, et que, par conséquent, on pouvait attendre. Ma l'entêté marin n'entendait point de cette oreille, et il laisserait pas de cesse à l'ingénieur que celui-ci n'e satisfait son désir. Gédéon Spilett appuyait, du rest Pencroff.

« Si l'île, comme on en peut douter, disait-il, re ferme des animaux féroces, il faut penser à les con battre et à les exterminer. Un moment peut venir où soit notre premier devoir. »

Mais, à cette époque, ce ne fut point cette questi des armes à feu qui préoccupa Cyrus Smith, mais bi celle des vêtements. Ceux que portaient les colo avaient passé l'hiver, mais ils ne pourraient pas dur jusqu'à l'hiver prochain. Peaux de carnassiers ou lai de ruminants, c'était ce qu'il fallait se procurer à to prix, et, puisque les mouflons ne manquaient pas, convenait d'aviser aux moyens d'en former un troupe qui serait élevé pour les besoins de la colonie. Un encl destiné aux animaux domestiques, une basse-co aménagée pour les volatiles, en un mot une sorte ferme à fonder en quelque point de l'île, tels seraie les deux projets importants à exécuter pendant la bel saison.

En conséquence, et en vue de ces établissemen futurs, il devenait donc urgent de pousser une reco naissance dans toute la partie ignorée de l'île Lincol

'est-à-dire sous ces hautes forêts qui s'étendaient sur
droite de la Mercy, depuis son embouchure jusqu'à
extrémité de la presqu'île Serpentine, ainsi que sur
oute la côte occidentale. Mais il fallait un temps sûr,
un mois devait s'écouler encore avant que cette explo-
ation pût être entreprise utilement.

On attendait donc avec une certaine impatience.
uand un incident se produisit, qui vint surexciter en-
ore ce désir qu'avaient les colons de visiter en entier
eur domaine.

On était au 24 octobre. Ce jour-là, Pencroff était allé
isiter les trappes, qu'il tenait toujours convenablement
morcées. Dans l'une d'elles, il trouva trois animaux
ui devaient être bienvenus à l'office. C'était une fe-
elle de pécari et ses deux petits.

Pencroff revint donc à Granite-house, enchanté de sa
apture, et, comme toujours, le marin fit grand étalage
e sa chasse.

« Allons ! nous ferons un bon repas, monsieur Cyrus !
écria-t-il. Et vous aussi, monsieur Spilett, vous en
angerez !

— Je veux bien en manger, répondit le reporter,
ais qu'est-ce que je mangerai ?

— Du cochon de lait.

— Ah ! vraiment, du cochon de lait, Pencroff ? A vous
ntendre, je croyais que vous rapportiez un perdreau
uffé !

— Comment ? s'écria Pencroff. Est-ce que vous feriez
du cochon de lait, par hasard ?

— Non, répondit Gédéon Spilett, sans montrer aucun enthousiasme, et pourvu qu'on n'en abuse pas...

— C'est bon, c'est bon, monsieur le journaliste, riposta le marin, qui n'aimait pas à entendre déprécier sa chasse, vous faites le difficile? Et il y a sept mois quand nous avons débarqué dans l'île, vous auriez été trop heureux de rencontrer un pareil gibier!...

— Voilà, voilà, répondit le reporter. L'homme n'est jamais ni parfait, ni content.

— Enfin, reprit Pencroff, j'espère que Nab se distinguera. Voyez! Ces deux petits pécaris n'ont pas seulement trois mois! Ils seront tendres comme des cailles. Allons, Nab, viens! J'en surveillerai moi-même la cuisson. »

Et le marin, suivi de Nab, gagna la cuisine et s'absorba dans ses travaux culinaires.

On le laissa faire à sa façon. Nab et lui préparèrent donc un repas magnifique, les deux petits pécaris, un potage de kangourou, un jambon fumé, des amandes de pignon, de la boisson de dragonnier, du thé d'Oswego, — enfin, tout ce qu'il y avait de meilleur; mais entre tous les plats devaient figurer au premier rang les savoureux pécaris, accommodés à l'étuvée.

A cinq heures, le dîner fut servi dans la salle de Granite-house. Le potage de kangourou fumait sur la table. On le trouva excellent.

Au potage succédèrent les pécaris, que Pencroff voulut découper lui-même, et dont il servit des portions monstrueuses à chacun des convives.

Ces cochons de lait étaient vraiment délicieux, et Pencroff dévorait sa part avec un entrain superbe, quand tout à coup un cri et un juron lui échappèrent.

« Qu'y a-t-il? demanda Cyrus Smith.

— Il y a... il y a... que je viens de me casser une dent! répondit le marin.

— Ah çà! il y a donc des cailloux dans vos pécaris? dit Gédéon Spilett.

— Il faut croire, » répondit Pencroff, en retirant de ses lèvres l'objet qui lui coûtait une mâchelière!...

Ce n'était point un caillou... C'était un grain de plomb.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

TABLE DES MATIÈRES

apitres. Pages.

I. — L'ouragan de 1865. — Cris dans les airs. — Un ballon emporté dans une trombe. — L'enveloppe déchirée. — Rien que la mer en vue. — Cinq passagers. — Ce qui se passe dans la nacelle. — Une côte à l'horizon. — Le dénouement du drame..... 1

II. — Un épisode de la guerre de Sécession. — L'ingénieur Cyrus Smith. — Gédéon Spilett. — Le nègre Nab. — Le marin Pencroff. — Le jeune Harbert. — Une proposition inattendue. — Rendez-vous à dix heures du soir. — Départ dans la tempête..... 12

III. — Cinq heures du soir. — Celui qui manque. — Le désespoir de Nab. — Recherches au nord. — L'îlot. — Une triste nuit d'angoisses. — Le brouillard du matin. — Nab à la nage. — Vue de la terre. — Passage à gué du canal..... 26

IV. — Les lithodomes. — La rivière à son embouchure. — Les « Cheminées ». — Continuation des recherches. — La forêt d'arbres verts. — La provision de combustible. — On attend le reflux. — Du haut de la côte. — Le train de bois. — Le retour au rivage.. 38

Chapitres. Page

V. — Aménagement des Cheminées. — L'importante question du feu. — La boîte d'allumettes. — Recherche sur la plage. — Retour du reporter et de Nab. — Une seule allumette! — Le foyer pétillant. — Le premier souper. — La première nuit à terre..... .....

VI. — L'inventaire des naufragés. — Rien. — Le linge brûlé. — Une excursion dans la forêt. — La flore des arbres verts. — Le jacamar en fuite. — Trace de bêtes fauves. — Les couroucous. — Les tétras. — Une singulière pêche à la ligne.....

VII. — Nab n'est pas encore de retour. — Les réflexions du reporter. — Le souper. — Une mauvaise nuit qui se prépare. — La tempête est effroyable. — On part dans la nuit. — Lutte contre la pluie et le vent. — A huit milles du premier campement.....

VIII. — Cyrus Smith est-il vivant? — Le récit de Nab. — Les empreintes de pas. — Une question insoluble. — Les premières paroles de Cyrus Smith. — La constatation des empreintes. — Le retour aux Cheminées. — Pencroff atterré! .....

IX. — Cyrus est là. — Les essais de Pencroff. — Le bois frotté. — Ile ou continent? — Les projets de l'ingénieur. — Sur quel point de l'océan Pacifique? — En pleine forêt. — Le pin pignon. — Une chasse au cabiai. — Une fumée de bon augure..... 1

X. — Une invention de l'ingénieur. — La question qui préoccupe Cyrus Smith. — Le départ pour la montagne. — La forêt. — Sol volcanique. — Les tragopans. — Les mouflons. — Le premier plateau. — Le campement pour la nuit. — Le sommet du cône..... 1

XI. — Au sommet du cône. — L'intérieur du cratère. — La mer tout autour. — Nulle terre en vue. — Le littoral à vol d'oiseau — Hydrographie et orographie. — L'île est-elle habitée? — Baptême des baies, golfes, caps, rivières, etc. — L'île Lincoln..... 1

Chapitres. Pages.

XII — Le règlement des montres. — Pencroff est satisfait. — Une fumée suspecte. — Le cours du Creek-Rouge. — — La flore de l'île Lincoln. — La faune. — Les faisans de montagne. — La poursuite des kangourous. — Les agoutis. — Le lac Grant. — Retour aux Cheminées.... 152

XIII. — Ce que l'on trouve sur Top. — Fabrication d'arcs et de flèches. — Une briqueterie. — Le four à poteries. — Divers ustensiles de cuisine. — Le premier pot-au feu. — L'armoise. — La Croix du Sud. — Une importante observation astronomique..... 167

XIV. — La mesure de la muraille granitique. — Une application du théorème des triangles semblables. — La latitude de l'île. — Une excursion au nord. — Un banc d'huîtres. — Projets d'avenir. — Le passage du soleil au méridien. — Les coordonnées de l'île Lincoln..... 184

XV. — L'hivernage est absolument décidé. — La question métallurgique. — Exploration de l'îlot du Salut. — La chasse aux phoques. — Capture d'un échidné. — Le kouba. — Ce qu'on appelle la méthode catalane. — Fabrication du fer. — Comment on obtient l'acier..... 198

XVI. — La question d'habitation est traitée de nouveau. — Les fantaisies de Pencroff. — Une exploration au nord du lac. — La lisière septentrionale du plateau. — Les serpents. — L'extrémité du lac. — Inquiétudes de Top. — Top à la nage. — Un combat sous les eaux. — Le dugong..... 211

XVII. — Visite au lac. — Le courant indicateur. — Les projets de Cyrus Smith. — La graisse de dugong. — Emploi des pyrites schisteuses. — Le sulfate de fer. — Comment se fait la glycérine. — Le savon. — Le salpêtre. — Acide sulfurique. — Acide azotique. — La nouvelle chute. 224

XVIII. — Pencroff ne doute plus de rien. — L'ancien déversoir du lac. — Une descente souterraine. — La route à travers le granit. — Top a disparu. — La caverne centrale.

Chapitres. Pages.

— Le puits inférieur. — Mystère. — A coups de pic. — Le retour..... 239

XIX. — Le plan de Cyrus Smith. — La façade de Granite-house. — L'échelle de corde. — Les rêves de Pencroff. — Les herbes aromatiques. — Une garenne naturelle. — Dérivation des eaux pour les besoins de la nouvelle demeure. — Vue que l'on a des fenêtres de Granite-house..... 252

XX. — La saison des pluies. — La question des vêtements. — Une chasse aux phoques. — Fabrication de la bougie. — Travaux intérieurs dans Granite-house. — Les deux ponceaux. — Retour d'une visite à l'huîtrière.— Ce que Harbert trouve dans sa poche..... 266

XXI. — Quelques degrés au-dessous de zéro. — Exploration à la partie marécageuse du sud-est. — Les culpeux.— Vue de la mer. — Une conversation sur l'avenir de l'océan Pacifique. — Le travail incessant des infusoires. — Ce que deviendra le globe. — La chasse. — Le marais des Tadornes..... 278

XXII. — Les trappes. — Les renards. — Les pécaris.— Saute de vent au nord-ouest. — Tempête de neige. — Les vanniers. — Les plus grands froids de l'hiver. — La cristallisation du sucre d'érable. — Le puits mystérieux. — L'exploration projetée. — Le grain de plomb..... 293

Paris. — Imp. Gauthier-Villars, 55, q. des Gr.-Augustins.

LES DEUX DERNIÈRES ANNÉES

4 volumes grand in-8°

DU

MAGASIN ILLUSTRÉ D'ÉDUCATION

ET DE RÉCRÉATION

Publié par J. Macé, — P.-J. Stahl, — Jules Verne, *avec le concours des écrivains, savants et artistes les plus réputés.*

24 numéros par an.

14 fr. pour Paris. — 16 fr. pour les Départements.

LE PORT EN SUS POUR L'ÉTRANGER

Si le succès obtenu dès l'origine par le *Magasin d'éducation et de récréation* de la librairie Hetzel a été des plus éclatants, on doit dire aussi qu'il n'y en eut jamais de plus légitime, de plus sérieusement mérité. Quelle continuité d'efforts sagaces, prenant leur source dans une conviction profonde de l'utilité de leur tâche, n'a-t-il pas fallu aux directeurs de cette publication, MM. Stahl, Verne et Macé, non-seulement pour la maintenir à la hauteur de ses débuts, mais encore pour en renouveler et en accroître sans cesse l'intérêt! Le Magasin d'éducation sera, pour un long avenir, le fond de toutes les bibliothèques d'enfants et de jeunes gens, et aura place aussi dans toute collection de livres un peu étendue et variée. C'est ce qu'a constaté l'Académie française en couronnant le *Magasin d'éducation et de récréation*, bien qu'elle ne l'eût jamais fait pour aucune œuvre collective. Une distinction si particulière a une portée qui n'échappera à personne. Elle met entièrement hors de pair le recueil qui en a été l'objet. Elle désigne le *Magasin d'éducation* comme un classique à l'usage des jeunes générations.

Ce recueil, qui en est à sa dixième année d'existence, contient déjà dix-neuf volumes qui en représentent plus de cent vingt de la dimension des in-18 ordinaires. Le volume XX est en cours de publication. Il faudrait bien aussi un volume pour analyser même sommairement tous les ouvrages, toutes les séries d'articles, récits, nouvelles, études morales, scientifiques, historiques et littéraires, choix de maximes, scènes enfantines, dus aux savants, aux écrivains et aux artistes les plus réputés de

ce temps, qui se sont succédé dans cette bibliothèque de la famille depuis sa fondation. Nous nous bornons aujourd'hui à mentionner les titres des ouvrages et les noms des auteurs, assez éloquents par eux-mêmes pour la plupart, qui figurent dans les 48 numéros des deux dernières années. M. Jules Verne y a donné en entier un de ses magnifiques récits : *le Pays des fourrures*, conception qui, par la puissance de l'idée et la vigueur de l'exécution, aurait suffi à le placer au premier rang des conteurs contemporains, s'il n'y était depuis longtemps déjà. De lui encore : *l'Ile mystérieuse*, dont la première partie seulement : *les Naufragés de l'air*, a paru. Ce livre, le plus important peut être de son œuvre, égalera comme intérêt et surpassera comme enseignement les plus célèbres de ses précédents ouvrages. Parmi les œuvres plus ou moins considérables qui confinent plus particulièrement à l'éducation, il faut citer les *Causeries économiques* de M. Maurice Block, dont on connaît l'autorité en pareille matière et que l'Académie a couronné; l'*Histoire de l'air* de M. Gaston Tissandier, qui, dans ses nombreuses excursions aéronautiques, a pu étudier à fond son sujet; *les Grandes Ecoles de France*, par M. Mortimer d'Ocagne, guide indispensable à toutes les familles où les jeunes gens doivent suivre une carrière libérale; puis enfin l'*Histoire d'une maison* de M. Viollet-le-Duc, œuvre de premier ordre et telle qu'on devait l'attendre d'un pareil maître.

En première ligne des livres de récréation, mais de récréation instructive aussi, remplis sous leur amusante et spirituelle forme d'excellentes leçons de morale et de conduite, nous devons noter les *Contes et Récits* de P.-J. Stahl, auteur, couronné par l'Académie, de la *Morale familière*, de l'*Histoire de la famille Chester et de deux petits orphelins* et de l'*Histoire d'un âne et de deux jeunes filles*. N'oublions pas non plus ses *Histoires rencontrées dans le brouillard*, délicieux opuscule, aussi touchant, aussi aimable qu'original, et tous ses textes de comédies et de scènes enfantines que traduisent si gaiement au crayon les gracieux dessins de Froment et de Frœlich, des maîtres, eux aussi, dans la peinture du jeune âge.

A côté de cela, les traits historiques rassemblés par M. Muller sous le titre général de *la Morale par l'histoire* forment une *Encyclopédie* anecdotique de l'histoire où les enfants et les jeunes gens trouveront des exemples de toutes les vertus sociales, privées et publiques et en même temps se familiariseront avec les noms d'une foule de personnages célèbres ou dignes de l'être.

Puis viennent des variétés de toute sorte : des adaptations de

contes anglais choisis parmi les meilleurs ; de vives et substantielles moralités de M. Legouvé, de l'Académie française ; de délicates poésies que son collègue M. de Laprade a écrites en vue des enfants avec son cœur de père et son esprit de poëte ; des extraits de moralistes chrétiens et autres, Fénelon, Massillon, Épictète, etc. Nous nous arrêtons, car aussi bien il faudrait tout citer.

Il n'y a pas dans ces derniers volumes, comme dans les précédents, une seule page qui n'ait sa valeur littéraire et sa valeur d'art, qui ne soit digne du but que se sont proposé les fondateurs du *Magasin d'éducation :* élever l'âme et aiguiser l'esprit en développant l'intelligence. La simple nomenclature que nous venons de donner, en montrant combien d'éminents esprits tiennent à honneur de s'associer à leur tâche, fera juger avec quelle sûreté de vue, quel talent, quel dévouement ils ont su s'en acquitter. Le *Magasin d'éducation* est devenu une institution de famille. C'est l'ami le plus sûr qu'on puisse mettre entre les mains de l'enfant, et, par la qualité et la distinction de la forme, il est aussi un guide infiniment utile à consulter pour les parents. Il n'est pas un pays qui ne lui ait fait des emprunts, qui ne le traduise et ne se l'assimile. Nous demandions aux autres dans le passé pour composer à nos enfants une bibliothèque : nous leur donnons aujourd'hui ; nous avons le droit d'en être heureux et fiers. Le mérite en revient aux directeurs du *Magasin d'éducation :* grâce à la sévérité de leur goût, ils ont enfin doté notre pays, si pauvre en ce genre, d'une littérature de l'enfance et de la jeunesse véritablement à la hauteur de son but. L'abonnement au *Magasin d'éducation* a, pour une minime somme de 14 francs répartie sur toute une année, cet avantage qu'il est un don qui se renouvelle de lui-même tous les quinze jours. De plus, par sa qualité littéraire, qui lui donne un vif attrait pour les parents eux-mêmes, le *Magasin d'éducation* vient apporter ainsi périodiquement dans la maison des sujets d'entretiens, à la fois gais et utiles, entre les parents et les enfants. Il établit dans la famille des liens de communication intellectuelle que ne fournit pas le menu de la vie quotidienne.

Ce n'est pas sans raison qu'un critique célèbre, M. Villemain, exprimait le désir que cet excellent recueil pût enfin remettre en honneur, dans les soirées de famille, l'habitude bienfaisante de la lecture en commun. Il considérait cet usage comme un des éléments de bonheur intérieur et d'instruction mutuelle beaucoup trop négligé de nos jours.

L. Martin.

SEUL RECUEIL COLLECTIF COURONNÉ

PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

20 vol. MAGASIN ILLUSTRÉ 20 vol.

D'ÉDUCATION

ET

DE RÉCRÉATION

DÉPts : 16 fr.

Journal de toute la famille

PARIS : 14 fr.

Encyclopédie morale de l'Enfance et de la Jeunesse

PUBLIÉE PAR MM.

JEAN MACÉ — P.-J. STAHL — JULES VERNE

AVEC LE CONCOURS DES ÉCRIVAINS, SAVANTS ET ARTISTES LES PLUS RÉPUTÉS

Il paraît tous les quinze jours une livraison de 32 pages gr. in-8 illustrée ; soit un beau volume illustré, contenant la valeur de 5 volumes in-18, tous les six mois.

ABONNEMENT A L'ANNÉE

Paris : 14 fr. — Départements : 16 fr.

Pour l'étranger, le port en sus.

Les abonnements partent du 1er janv. ou du 1er juil. de chaque année.

Volume br., 7 fr. ; cart. toile, tr. dor., 10 fr. ; rel., tr. dor., 12 fr.

COLLECTION COMPLÈTE : 20 VOL.

Carton. toile, tr. dor. : 200 fr. ; reliés, tr. dor. : 240 fr.

Les 10 premiers vol. forment une série complète.

Ces 20 volumes parus contiennent 35 grands ouvrages, 400 contes et articles divers et environ 2,600 gravures de nos premiers artistes.

PRIX — ÉTRENNES — BIBLIOTHÈQUES POPULAIRES — ETC.

3 Fr. Broché

BIBLIOTHÈQUE D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION

4 Fr. Cartonné.

VOLUMES IN-18

Brochés, 3 fr. — Cartonnés toile, tranches dorées, 4 fr.

AMPÈRE (A.-M.)	Journal et correspondance	1 v.
ANDERSEN	Nouveaux Contes suédois	1 v.
BERTRAND (J.)	Les Fondateurs de l'astronomie	1 v.
BIART (Lucien)	Aventures d'un jeune naturaliste	1 v.
BOISSONNAS (Mme B.)	Une Famille pendant la Guerre 1870-71	1 v.
BRACHET (A.)	Grammaire historique (préface de LITTRÉ) (Couronné par l'Académie française)	1 v.
BRÉHAT (de)	Aventures d'un petit Parisien	1 v.
CARLEN (Emilie)	Un Brillant Mariage	1 v.
CHERVILLE (de)	Histoire d'un trop bon chien	1 v.
CLÉMENT (Ch.)	Michel-Ange, Raphaël, etc.	1 v.
DESNOYERS (Louis)	Les Mésaventures de Jean-Paul Choppart	1 v.
DURAND (Hip.)	Les Grands Prosateurs	1 v.
—	Les Grands Poëtes	1 v.
ERCKMANN-CHATRIAN	Le Fou Yegof ou l'Invasion	1 v.
—	Madame Thérèse	1 v.
FOUCOU	Histoire du travail	1 v.
GRATIOLET (P.)	De la Physionomie	1 v.
GRIMARD	Histoire d'une goutte de sève	1 v.
HIPPEAU (Mme)	Cours d'économie domestique	1 v.
HUGO (VICTOR)	Les Enfants	1 v.
LAVALLÉE (Th.)	Histoire de la Turquie	2 v.
LEGOUVÉ (E.)	Les Pères et les Enfants au XIXe siècle (ENFANCE ET ADOLESCENCE)	1 v.
—	Les Pères et les Enfants au XIXe siècle (LA JEUNESSE)	1 v.
—	Conférences parisiennes	1 v.
LOCKROY (Mme)	Contes à mes nièces	1 v.
MACAULAY	Histoire et Critique	1 v.
MALOT (Hector)	Romain Kalbris	1 v.

ÉDUCATION ET RÉCRÉATION.

MACÉ (Jean).....	Histoire d'une bouchée de pain....	1 v.
—	Les Serviteurs de l'estomac.....	1 v.
—	Contes du petit château.....	1 v.
—	Arithmétique du grand-papa.....	1 v.
MAURY (commandant).	Géographie physique.....	1 v.
MULLER (Eugène).....	La Jeunesse des hommes célèbres.	1 v.
ORDINAIRE.....	Dictionnaire de mythologie.....	1 v.
—	Rhétorique nouvelle.....	1 v.
RATISBONNE (Louis)...	Comédie enfantine (ouvr. cour.)..	1 v.
RECLUS (Elisée).....	Histoire d'un ruisseau.....	1 v.
RENARD.....	Le Fond de la mer.....	1 v.
ROULIN (F.).....	Histoire naturelle.....	1 v.
SANDEAU (Jules).....	La Roche aux Mouettes.....	1 v.
SAYOUS.....	Conseils à une mère sur l'éduc. lit.	1 v.
—	Principes de littérature.....	1 v.
SIMONIN.....	Histoire de la terre.....	1 v.
P.-J. STAHL et DE WAILLY.	SCÈNES DE LA VIE DES ENFANTS EN AMÉRIQUE :	
—	Les Vacances de Riquet et Madeleine	1 v.
—	Mary Bell, William et Lafaine....	1 v.
STAHL (P.-J.).....	Contes et récits de Morale familière (ouvr. couronné).....	1 v.
STAHL ET MULLER....	Le Nouveau Robinson suisse.....	1 v.
SUSANE (général).....	Histoire de la cavalerie.....	3 v.
THIERS.....	Histoire de Law.....	1 v.
VERNE (Jules).....	AVENTURES DU CAPITAINE HATTERAS :	
—	— Les Anglais au pôle Nord.....	1 v.
—	— Le Désert de glace.....	1 v.
—	LES ENFANTS DU CAPITAINE GRANT :	
—	— L'Amérique du Sud.....	1 v.
—	— L'Australie.....	1 v.
—	— L'Océan Pacifique.....	1 v.
—	Autour de la lune.....	1 v.
—	Avent. de 3 Russes et de 3 Anglais...	1 v.
—	Cinq Semaines en ballon.....	1 v.
—	De la Terre à la Lune.....	1 v.
—	Le Pays des Fourrures.....	2 v.
	Le Tour du Monde en 80 jours....	1 v.
—	Vingt mille Lieues sous les mers...	2 v.
—	Voyage au centre de la terre.....	1 v.
—	Une Ville flottante.....	1 v.
—	Le docteur Ox.....	1 v.
—	L'Ile mystérieuse.....	3 v.
—	Histoire des grands voyages et des grands voyageurs.....	1 v.
ZURCHER ET MARGOLLÉ	Les Tempêtes.....	1 v.
—	Histoire de la navigation.....	1 v.
—	Le Monde sous-marin.....	1 v.

BINDING SECT. JAN 8 1981

90

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

LF Verne, Jules
V531il L'ile mysterieuse
v.1